

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES QUÉBÉCOISES

PAR
AUDREY MARTEL

« RIEN QUE POUR ÊTRE SPLENDIDES » : LE VÊTEMENT FÉMININ
CHEZ L'ÉLITE DE QUÉBEC, 1760-1799

JUIN 2013

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

RÉSUMÉ

« Être splendides » est tout ce qui importe aux femmes de Québec selon le voyageur Perh Kalm, de passage dans la ville en 1749. Mais être splendides pour qui ? Et surtout comment ? L'objectif principal de cette étude repose sur l'analyse de la mode féminine chez l'élite de Québec, entre 1760 et 1799. Le tissu social particulier et la forte mobilité sociale qu'il entraîne permettent au vêtement de devenir le véhicule d'une distinction sociale certaine. L'analyse démontre qu'au cours de ces années, on assiste au développement d'une commercialisation de la mode, qui permet aux femmes de reproduire les modèles européens. L'importance qu'elles accordent à la mode parisienne et londonienne limite le réel développement des particularités vestimentaires canadiennes.

C'est donc par l'étude de *La Gazette de Québec*, des inventaires après décès et des récits de voyage que ce mémoire de maîtrise entend faire ressortir les traits particuliers des habitudes vestimentaires des femmes de Québec.

Cette recherche vient combler une lacune dans l'historiographie québécoise, qui s'est peu attardée à la question du vêtement et sur les motivations qui mènent à choisir ce que l'on portera. Ce mémoire ouvre donc la voie à une toute nouvelle vision des habitudes vestimentaires canadiennes, dans leur fonction sociale et culturelle.

REMERCIEMENTS

Je tiens d'abord à remercier mon directeur de recherche, Laurent Turcot, qui a su cultiver en moi l'amour du XVIII^e siècle. Sa passion, sa compréhension et son humour m'ont grandement aidé à affronter les moments les plus difficiles.

Un chaleureux remerciement à l'Université du Québec à Trois-Rivières (UQTR) au Centre Interuniversitaire en Études Québécoises (CIEQ) ainsi qu'aux professeurs du département d'histoire pour l'expérience qu'ils m'ont permis d'acquérir, et pour l'intérêt qu'ils ont porté à mes recherches. Finalement, merci à mes nombreux collègues du CIEQ qui, avec le temps, sont devenus des amis.

Pour terminer, je veux souligner l'importance qu'ont eue mes amis, mes parents ainsi que François et Loulou durant cette période de ma vie. Ils ont su croire en moi, et m'ont permis de me changer les idées le temps venu. Le support et les conseils des grandes qui sont passées par là avant moi m'ont également été d'une aide sans équivoque. Je pense à vous, Catherine et Marie-Line. Philippe, mon amoureux, merci de m'avoir supporté dans les dernières semaines de rédaction. Finalement, impossible de ne pas mentionner Sassy, la plus fidèle des assistantes, toujours là pour me ramener les pieds sur terre avec ses requêtes existentielles (manger, jouer, sortir). Merci petit chien !

À la mémoire de ma mère Mireille qui était si fière du chemin que j'ai parcouru, mais qui n'a pu être à mes côtés jusqu'à la fin. Maman, ton énergie m'a accompagné et m'a donné la force de continuer.

TABLE DES MATIÈRES

	Page
RÉSUMÉ-----	ii
REMERCIEMENTS -----	iii
TABLE DES MATIÈRES -----	iv
LISTE DES TABLEAUX-----	vi
LISTE DES ILLUSTRATIONS-----	vii
INTRODUCTION-----	1
CHAPITRE 1 – LA <i>GAZETTE DE QUÉBEC</i> -----	16
1. La commercialisation de la mode à Québec -----	18
2. Les métiers de la mode -----	28
3. « À la mode la plus nouvelle » -----	32
4. Lettres d’opinion et critiques de mœurs-----	38
CHAPITRE 2 – LES INVENTAIRES APRÈS DÉCÈS-----	43
1. La taille des gardes robes féminines-----	49
2. La composition des garde-robes féminines-----	62
CHAPITRE 3 – LES RÉCITS DE VOYAGE -----	72
1. Suivre les tendances dans la colonie-----	76
2. La coquetterie ambiante -----	84
3. Particularités vestimentaires canadiennes -----	89
4. S’adapter au climat -----	92
CONCLUSION -----	97
BIBLIOGRAPHIE -----	103
ANNEXES	
1 – Tableau des inventaires après décès retenus -----	113
2 – Illustrations -----	118

LISTE DES TABLEAUX

- 1 Valeur des principales importations dans la vallée laurentienne depuis la Grande-Bretagne, 1760-1792. (Vallières et Déloges, 2008) ----- 24
- 2 Valeur relative des catégories de tissus importés depuis l'Angleterre, toutes provenances confondues, 1760-1792. (Vallières et Desloges, 2008) -- 26
- 3 Portrait des garde-robes féminines de la ville de Québec, en fonction du groupe socioprofessionnel, 1761-1799 ----- 51
- 4 Nombre d'articles dans les garde-robes féminines de la ville de Québec, en fonction du groupe socioprofessionnel, 1761-1799 ----- 52
- 5 La part de l'avoir vestimentaire dans les ménages de la ville de Québec, en fonction du groupe socioprofessionnel, 1761-1799 ----- 59
- 6 Valeur totale des garde-robes féminines de la ville de Québec et prix moyens par article, 1761-1799----- 61
- 7 État des articles dans les garde-robes féminines de la ville de Québec, en fonction du groupe socioprofessionnel, 1761-1799 ----- 63
- 8 Valeur des catégories des tissus dans les garde-robes féminines de la ville de Québec, en fonction du groupe socioprofessionnel, 1761-1799 --- 67

LISTE DES ILLUSTRATIONS

En Annexe (p. 114 à 141)

- ILLUSTRATION 1 Robe à la française, 1760.
- ILLUSTRATION 2 Redingote, 1790.
- ILLUSTRATION 3 Élisabeth Viège Le brun, *La reine Marie-Antoinette*, 1783.
- ILLUSTRATION 4 John Andrew, *A plan of the city of Québec*, 1771.
- ILLUSTRATION 5 Publicité de Jean Baptiste Le Brun, 1782.
- ILLUSTRATION 6 Publicité de Cameron, Stuart & Ross, 1782.
- ILLUSTRATION 7 Publicité de Davenne, couturière en robe, 1783.
- ILLUSTRATION 8 Anonyme, *Coiffure de l'indépendance*, c. 1778.
- ILLUSTRATION 9 Publicité de Robert Bennie, 1783.
- ILLUSTRATION 10 Fiche de saisie.
- ILLUSTRATION 11 Notaire Jean-Antoine Panet, inventaire après décès
- ILLUSTRATION 12 Jean-Marc Nattier, *La Comtesse de Tilières*, 1750.
- ILLUSTRATION 13 Jean-Baptiste Chardin, *La toilette du matin*, 1741.
- ILLUSTRATION 14 *Dame en belle matineuse*, 1784.
- ILLUSTRATION 15 Fichu, 1793.
- ILLUSTRATION 16 Richard Short, *Vue de la Trésorerie et du Collège des Jésuites* (détail), 1761.
- ILLUSTRATION 17 Jupou et mantelet, c. 1760.
- ILLUSTRATION 18 Michel-Amable Berthelot-Dartigny, extrait de l'inventaire après décès de Marie-Ignace Roy, 1774.
- ILLUSTRATION 19 Robe à l'anglaise, c. 1780.

ILLUSTRATION 20 Richard Short, *Vue de la cathédrale, du collège des Jésuites et de l'Église des Récollets* (détail), 1761.

ILLUSTRATION 21 Richard Short, *Vue de la partie nord-ouest de la ville de Québec, depuis la rivière Saint-Charles* (détail), 1761.

ILLUSTRATION 22 *Femme en déshabillé du matin couchée négligemment [...]*, 1778.

ILLUSTRATION 23 Corps à baleine, panier et chemise, c. 1760-1770.

ILLUSTRATION 24 Elizabeth Postuma Simcoe, *Looking west from about mouth of Don River*, 1793.

ILLUSTRATION 25 John Lambert, *Habitans in their summer dress*, entre 1806-1808.

ILLUSTRATION 26 John Lambert, *A french lady in her winter dress and a roman catholic priest*, entre 1806-1808.

ILLUSTRATION 27 Souliers de soie. XVIII^e siècle.

ILLUSTRATION 28 George Heriot, *Le menuet des Canadiens*, 1807.

ILLUSTRATION 29 George Heriot, *La danse ronde*, 1807.

ILLUSTRATION 30 J. Young, *Habitans canadiens*, vers 1825-1836.

INTRODUCTION

« Elles portent sur elles toute leur fortune, et même parfois davantage, rien que pour être splendides.

Qu'il reste ou non quelque argent dans la bourse, on ne s'en préoccupe guère.»

Pehr Kalm, 1749

Au XVIII^e siècle, la mode européenne n'est plus uniquement l'apanage de la cour. On assiste à un élargissement de l'espace commercial qui permet à l'ensemble du corps social de participer à ce grand bal des sociabilités de l'apparence¹. Pour l'historien de la mode qu'est François Boucher « le costume rapproche les classes dans le luxe et la fantaisie² ». Madeleine Delpierre renchérit en soulignant que « le costume français [au XVIII^e siècle] est le modèle dont on s'inspire dans les autres pays occidentaux³ ». À partir de 1720, la *robe à la française* devient le vêtement de cérémonie adopté par la cour et la noblesse (voir ill. 1). Durant tout le siècle, le style qui la définit ne change que très peu et elle est reconnaissable par des détails spécifiques : « le corsage ajusté s'attache de chaque côté de la pièce d'estomac, triangle d'étoffe souvent garni de soie façonnée ou de dentelles qui masque le corps⁴ ». La robe s'ouvre sur un jupon qui s'harmonise au vêtement du dessus tandis que ses manches sont souvent garnies de dentelles. Puis, à partir des années 1770, se développe en France une simplification de la

¹ Voir à ce propos: Neil McKendrick, John Brewer et J. H. Plumb. *The birth of a consumer society : the commercialization of eighteenth-century England*. Bloomington, Indiana University Press, 1982. et John Brewer, et Ann Bermingham, *The consumption of culture, 1600-1800 : image, object, text*. London/New York, Routledge, 1995.

² François Boucher, *Histoire du costume en occident: des origines à nos jours*, Paris, Flammarion, 1995, p.262.

³ Madeleine Delpierre, *Se vêtir au XVIII^e siècle*, Paris, Adam Biro, 1996, p. 11.

⁴ François boucher, *Op. Cit.*, p. 266.

mode qui est « révélatrice du retour vers la nature qui s'amorce à la même période⁵. » Au même moment, la France s'ouvre à l'Angleterre par ce qu'on a appelé ensuite l'anglomanie⁶. Le Royaume des Bourbons découvre les modèles politiques, culturels et sociaux d'Outre Manche, et s'en inspire⁷. S'installe alors en France une sensibilité romantique britannique⁸ qui favorise l'adoption de vêtements simplifiés aux formes plus souples et plus pratiques. Les Parisiennes portent dès lors des redingotes, robes en une seule pièce, utilisées à l'origine pour l'équitation⁹ (voir ill. 2). Cette tendance vers la simplicité atteint son paroxysme en 1783 lorsque l'artiste Élisabeth Vigée-Lebrun réalise son fameux portrait de la Reine Marie-Antoinette portant une *robe chemise* (voir ill. 3).

Ainsi, au XVIII^e siècle, le vêtement est une affaire européenne en ce que les modèles et les styles se diffusent dans tout le continent, voire au-delà. Le vêtement est aussi changeant et favorise une distinction sociale. Par distinction sociale, nous reprenons le sens que lui a donné Pierre Bourdieu¹⁰, selon lequel on ne peut se distinguer que dans la conformité. Nous y ajoutons la définition de Daniel Roche et Pierre Goubert qui soulignent l'importance de joindre « la connaissance statistique ou qualitative qui rend compte de la façon dont une forme culturelle ou un motif intellectuel se distribue

⁵ Julie Allard, « "Nous faisons chaque jour quelques pas vers le beau simple": transformations de la mode française, 1770-1790 », M.A, Montréal, Université McGill, 2002, p. 5. Voir également: Jean Erhart, *L'idée de nature en France à l'aube des Lumières*. Paris, Flammarion, 1970.

⁶ Voir: Ian Buruma, *L'anglomanie : une fascination européenne*, Paris, Bartillat, 2001; Frances Acomb, *Anglophobia in France (1763-1789)*, North Carolina, Duke University Press, 1950; Josephine Grieder, *Anglomania in France 1740-1789*, Genève, Droz, 1985; Claude Nordmann, « Anglomanie et anglophobie en France au XVIII^e siècle », *Revue du Nord*, vol. 66, n° 261/262, 1984; Georges Ascoli, *La Grande-Bretagne devant l'opinion française au XVII^e siècle*, Genève, Slatkine Reprints, 1971.

⁷ Jacques Gury, « Une excentricité à l'anglaise: l'anglomanie », dans *L'excentricité en Grande-Bretagne au 18^e siècle*, Lille, Université de Lille, 1976, p.191-209.

⁸ *Ibid.*, p. 94. Voir également: John Styles, *The dress of the people : everyday fashion in eighteenth-century England*. New Haven, Yale University Press, 2007.

⁹ Le terme anglais *Ridding coat* deviendra «redingote» en français.

¹⁰ Pierre Bourdieu, *La distinction, critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979, p. 87.

selon des modes d'appropriation variés par des pratiques qui sont actes de distinction ¹¹».

De l'autre côté de l'Atlantique, l'histoire du vêtement reste en grande partie à écrire. L'imaginaire collectif québécois utilise généralement le vêtement masculin afin d'illustrer le costume canadien du XVII^e et XVIII^e siècle ¹². Ce qui s'explique certainement par le fait que l'on y reconnaît davantage d'éléments originaux ou d'emprunts à la culture amérindienne ¹³. Ainsi, nous pouvons identifier le brayet ¹⁴, le mocassin fait de peau de bœuf ¹⁵, la ceinture fléchée ¹⁶ ou encore le capot fait de laine du pays. Le vêtement féminin est pour sa part beaucoup plus fidèle au costume européen, comme le déplore l'ethnologue Robert-Lionel Séguin ¹⁷. À partir des années 1930, on assiste à une « quête d'identification de particularités régionales sur le territoire québécois » qui est, selon Nathalie Hamel, stimulée « par le développement du tourisme ¹⁸ ». On voit alors naître des costumes canadiens, qui sont en fait inventés de

¹¹ Pierre Goubert et Daniel Roche, *Les Français et l'Ancien Régime, 2. Culture et société*, Paris, Armand Colin, 1984, p. 10.

¹² Robert-Lionel Séguin, *La civilisation traditionnelle de l'habitant aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Montréal, Fides, 1967 et Robert-Lionel Séguin, *Les divertissements en Nouvelle-France*, Ottawa, Musée national du Canada, 1968.

¹³ Denys Delâge, « Les influences amérindiennes sur la culture matérielle des colons canadiens de la Nouvelle-France », dans Michel Fortin, (dir.), *Archéologie et la rencontre de deux mondes. Présence européenne sur des sites amérindiens*, Québec, Musée de la Civilisation, 1992, p. 173-203; Gillian Poulter, « Representation as Colonial Rhetoric. The Image of the "Native" and the "Habitant" in the Formation of Colonial Identities in Early Nineteenth-Century Lower Canada », *Journal of Canadian History*, XVI, 1994, p. 10-29.

¹⁴ «Le brayet est un rectangle d'étoffe que l'on passe entre les jambes et qu'on retient à la taille par une ceinture ou un lacet de cuir.» dans Suzanne Gousse et André Gousse, *Lexique illustré du costume en Nouvelle-France 1740-1760*, Chambly, La Fleur de Lyse, 1995, p. 42.

¹⁵ *Ibid.*, p.39.

¹⁶ Monique Genest Leblanc, « Une jolie ceinture à flesche »: sa présence au Bas-Canada, son cheminement vers l'Ouest, son introduction chez les Amérindiens, Québec, Presses de l'Université Laval (PUL), 2003.

¹⁷ Robert-Lionel Séguin, *Le costume civil en Nouvelle-France*, Ottawa, Musée National du Canada, 1968, p. 13.

¹⁸ Nathalie Hamel, « La création de costumes régionaux au Québec: entre marché touristique, mode et quête identitaire » dans Jean-Pierre Lethuillier (dir.), *Les costumes régionaux, entre mémoire et histoire*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009, p. 470.

toutes pièces par le créateur de mode Régior¹⁹. Puis dans les années 1950, l'ethnologue Madeleine Doyon tente à son tour de produire un costume traditionnel, en s'appuyant sur une enquête ethnographique²⁰. Aujourd'hui encore, cet intérêt pour le costume traditionnel se perçoit lors des Fêtes de la Nouvelle-France qui ont lieu chaque été dans le Vieux-Québec et qui attirent un nombre de visiteurs sans cesse grandissant. En août 2011, le quotidien *Le Soleil* nous apprenait que « d'année en année de plus en plus de gens se costumant pour participer à l'événement²¹ ». Cependant, nombreux sont ceux qui commettent encore des anachronismes dans la manière de se déguiser, mêlant indistinctement des uniformes de mousquetaires à des tuniques de moines cisterciens de l'époque médiévale. Ou encore en revêtant un jupon, une chemise et un corset, sans se douter qu'il s'agit en fait de sous-vêtements²².

Plusieurs ouvrages de l'historiographie sur le vêtement canadien, dont la majeure partie est l'œuvre d'érudits, ont été réalisés durant la première moitié du XX^e siècle. La plupart de ces auteurs se rattachent à une quête identitaire à travers les modes culturelles des époques passées, parfois sans réel fondement scientifique. On cherche généralement à y décrire le costume de l'habitant, qui est alors valorisé, voire chanté comme le cœur de l'identité canadienne-française, puisqu'ancré dans un univers de traditions et d'immutabilité²³. Encore aujourd'hui, c'est cette image de l'habitant, pipe en bouche, raquette aux pieds, moitié cultivateur, moitié coureur des bois, qui demeure dans la

¹⁹ *Ibid.*, p. 471.

²⁰ *Ibid.*, p. 471.

²¹ Luc Fournier, « Fêtes de la Nouvelle-France, une époque qui colle à la peau », dans *Le Soleil*, 6 août 2011, p. 12.

²² Marie-Josée Nantel, « Fêtes de la Nouvelle-France: coquettes d'époque », dans *Le Soleil*, 6 août 2010, p. 2.

²³ Jean-Pierre Lethuillier, *Les costumes régionaux entre histoire et mémoire*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009, p. 11.

mémoire collective²⁴. L'ethnologue Marius Barbeau qui s'est grandement intéressé au folklore canadien-français a publié certains ouvrages concernant des pièces du costume canadien, comme le chapeau de fourrure, les capots de fourrure, ou la ceinture fléchée²⁵. C'est également le cas d'Édouard-Zotique Massicotte, qui rédige en 20 ans pas moins de 17 ouvrages sur différents éléments du costume canadien²⁶. Cette production, aussi importante qu'elle puisse paraître, est cependant présentée sur le mode de l'anecdote et de l'historiette qui, mises bout à bout, ne permettent pas de comprendre les grandes transformations du vêtement, mais surtout, sa fonction sociale et culturelle à une époque donnée. Puis dans les années 1960, Robert-Lionel Séguin, dans *La civilisation traditionnelle de l'habitant*, s'emploie à décrire l'émergence du costume dit « canadien » à partir de récits de voyage et d'inventaires après décès, souvent sélectionnés au hasard et sans réelle cohérence, ce qui entraîne des questionnements quant à la méthode et la représentativité de ses analyses²⁷. Le travail de l'historien Bernard Audet dans *Le costume paysan dans la région de Québec au XVIIe siècle*²⁸ se rapproche de celui effectué par Séguin. Partant des inventaires après décès, Audet présente un portrait assez complet de la garde-robe des habitants de l'île d'Orléans. Cependant, le but de son étude

²⁴ Nathalie Hamel, « Le costume comme emblème identitaire la construction de l'image vestimentaire des Canadiens français » dans Luc Noppen (dir.), *Architecture, forme urbaine et identité collective*. Québec, Septentrion, 1995, p. 222.

²⁵ Marius Barbeau, *Ceinture fléchée*, Montréal, Beauchemin, 1967; *les anciens capots de fourrure*, BRH, LIV, 1948; *La fabrication du chapeau de castor au Canada*, 1933; *Saintes artisanes, les brodeuses*, Montréal, Fides, 1944.

²⁶ Édouard-Zotique Massicotte. *Le braguet*, BRH, XXIX, 1923, p. 348-349; *Le chapeau sous le régime français*, BRH, XXX, 1924, p. 141-145; *À propos des cheveux poudrés*, BRH, XXXIX, 1933, p. 708-710; *Le costume civil masculin à Montréal au dix-septième siècle*, MSRC, 1939, p. 127-147; *Le costume des voyageurs et des coureurs des bois*, BRH, XLVIII, 1942, p. 235-240; «Des inventaires de costumes féminins», *Les archives du folklore, II*. Montréal, Fides, 1947; *À propos de toile du pays*, BRH, XXXV, 1929, p. 736-740.

²⁷ Robert-Lionel Séguin, *La civilisation traditionnelle de l'habitant aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Montréal, Fides, 1967; *La coiffure dans la région montréalaise*, Montréal, Fides, 1963; *Le costume civil en Nouvelle-France*, Ottawa, Musée National du Canada, 1968.

²⁸ Bernard Audet, *Le costume paysan dans la région de Québec au XVIIe siècle: Ile d'Orleans*, Montréal, Leméac, 1980.

repose plus sur la volonté de décrire le costume que sur celle de replacer le vêtement dans le cadre d'interactions et de significations sociales.

À partir des années 1990, plusieurs historiens ont fait de l'histoire du corps une notion à part entière dans le paysage historiographique. Longtemps vu comme faisant partie de la nature plus que de la culture²⁹, la discipline historique reconnaît désormais que le corps a une histoire qui permet de révéler les mécanismes de pensées, les formes d'imposition du politique et les sociabilités³⁰. À ce propos, Jacques Le Goff, soutient que « le corps a une histoire. Il en fait partie. Il la constitue même, tout comme les structures économiques et sociales ou les représentations mentales dont il est, en quelque sorte, le produit et l'agent³¹. » Une relecture et une réutilisation de l'œuvre de Norbert Elias, qui a étudié le processus de civilisation de mœurs, mais aussi de Michel Foucault avec, entre autres son *Histoire de la sexualité* et *Surveiller et punir*, ont ouvert la voie de ce nouveau champ d'études³². Georges Vigarello dans les années 1990 et 2000 a apporté à son tour de nombreuses études sur l'hygiène, le viol, le sport et la beauté, en plus d'avoir récemment dirigé, avec Alain Corbin et Jean-Jacques Courtine, la réalisation en

²⁹ Pour replacer les débats à ce propos voir: Roger Chartier, « Histoire intellectuelle et histoire des mentalités. Trajectoires et questions », dans *Revue de synthèse*, tome CIV, n° 111-112, juillet-décembre 1983, p. 277-307; Pascal Ory, *L'histoire culturelle*. Paris, Presses Universitaires de France (PUF), 2008 (2004), p. 7-28 et Olivier Lévy-Dumoulin, « Esquisse d'un bilan de l'histoire culturelle en France depuis 1995 », *Les historiens français à l'œuvre 1995-2010*, Paris, PUF, 2010, p. 237-259.

³⁰ Alain Corbin, « "Le vertige des foisonnements". Esquisse panoramique d'une histoire sans nom », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome XXXIX, 1992, p. 103-126.

³¹ Jacques le Goff et Nicolas Truong, *Une histoire du corps au Moyen Âge*. Paris, Liana Levi, 2003, p.16.

³² Norbert Élias, *La dynamique de l'Occident*, Paris, Calman-Lévy, 1975 (1939); Michel Foucault, *Surveiller et punir, naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975; Roger Chartier, « Formation sociale et économie psychique : la société de cour dans le procès de civilisation », préface de Norbert Élias, *La société de cour*, Paris, Flammarion, 1985, p. I-XXVIII; Florence Delmotte, « Termes clés de la sociologie de Norbert Élias », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2010/2 - n° 106, p. 29 à 36.

trois tomes d'une synthèse sur l'histoire du corps³³, qui se veut une contribution majeure à ce champ d'études.

Quant à l'histoire du vêtement, c'est en 1965 que François Boucher produit la première synthèse moderne de ce champ d'étude. Si *Histoire du costume en Occident* fait encore aujourd'hui figure de référence, elle n'en demeure pas moins une synthèse descriptive qui ne permet pas de comprendre les comportements vestimentaires. Boucher cherchait surtout à produire une chronique illustrant l'évolution et les modifications du vêtement à travers les âges. Puis, au moment où Séguin publie *La civilisation traditionnelle de l'habitant*, Roland Barthes fait paraître en France *Système de la mode*³⁴. S'inspirant de toute cette nouvelle conception du corps à laquelle s'ouvrent désormais les historiens, Barthes propose de voir le vêtement comme un système dont les éléments n'ont de sens que lorsqu'ils forment un tout. Ce système est défini par des liaisons, qui justifient son assortiment, sa valeur intrinsèque. C'est ce système qui permet de voir la mode en terme d'institution au cœur de la société. Un système dont les règles et les contraintes mènent à des rapports de valeur. Selon Barthes, ce sont ces règles qui permettent de voir la mode comme un véhicule de signification. Il faut attendre près d'une vingtaine d'années pour voir l'effet qu'aura cet ouvrage sur les autres chercheurs. En 1981, Philippe Perrot publie *Les dessus et dessous de la bourgeoisie*, dans lequel il reconnaît au vêtement un double aspect, un acte à la fois individuel et social, ce qui lui permet de parler de la « dialectique de la structure et de l'événement³⁵ ». Puis, en 1989, Nicole Pellegrin affirme que « le vêtement est le meilleur des "révélateurs" du

³³ Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et George Vigarello (dir.), *Histoire du corps 1. De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Édition du Seuil, 2005.

³⁴ Roland Barthes, *Système de la mode*, Paris, Édition du Seuil, 1967.

³⁵ Philippe Perrot, *Les dessus et dessous de la bourgeoisie: une histoire du vêtement au XIX^e siècle*, Bruxelles, Complexe, 1981.

fonctionnement social, le plus *parlant* peut-être puisque c'est à la fois un bien matériel, un investissement et un langage, et que sous ces trois formes il possède sa propre temporalité³⁶». C'est donc en ce sens qu'elle conçoit le vêtement comme *fait social total*. Il devient ainsi un révélateur du changement et un marqueur d'inégalité. Le vêtement sert à la fois à se distinguer socialement, donc collectivement, mais aussi à se distinguer individuellement.

Au Québec, dans les années 1990, les nouvelles conceptions en histoire de la mode se font sentir dans l'historiographie. On les reconnaît dans une exposition du musée McCord et dans l'ouvrage qui s'y rattache; *Formes et Modes, le costume à Montréal au XIX^e siècle*. L'auteure Jacqueline Beaudoin-Ross s'intéresse alors au costume de luxe, en accordant beaucoup d'importance à la notion d'évolution et de changement dans la mode. La thèse de l'auteure repose sur la notion « d'autodéterminisme de la mode », selon laquelle le changement s'expliquerait par une action collective. Enfin, l'impressionnante bibliographie sur le costume au Canada³⁷ réalisée par Jacqueline Beaudoin-Ross et Pamela Blackstock démontre que la plupart des ouvrages de ce champ d'études portent davantage sur le Haut-Canada, sur la Nouvelle-France ou sur le XIX^e siècle, ou encore sont effectués dans le cadre d'une étude sur la culture matérielle percevant le vêtement plutôt comme un artefact que comme un élément significatif. Une période reste dans l'ombre, la seconde moitié du XVIII^e siècle, et un groupe social demeure peu étudié : l'élite féminine.

³⁶ Nicole Pellegrin. « Le vêtement comme fait social total » dans Christophe Charle (dir.), *Histoire sociale, histoire globale? Acte du colloque des 27-28 janvier 1989*, Paris, Éditions de la maison des sciences de l'homme, 1993, p. 85.

³⁷ Jacqueline Beaudoin-Ross et Pamela Blackstock, « Costume in Canada: The sequel », dans *Revue d'histoire de la culture matérielle*, n°34, automne 1991, p. 42 à 67.

Il importe maintenant de poser la question du vêtement féminin. Cela afin de comprendre en quoi l'objet d'étude permet de révéler les articulations culturelles et sociales dans la première séquence du régime britannique. L'éclairage que nous entendons apporter touchera l'élite urbaine, qui a peu été étudiée par les historiens québécois. Plutôt que de considérer le vêtement comme un élément dont le seul intérêt repose sur son évolution constante, il sera analysé comme un fait social total, au sens de Nicole Pellegrin. Le vêtement, dans sa richesse culturelle, sociale, voire politique, est un moyen de communication porteur de signes. L'objet principal de ce mémoire de maîtrise est donc de montrer comment le vêtement véhicule les idées, les façons de penser et les règles de conduite d'une société et d'une période. Notre argumentaire repose sur l'idée que les transformations vestimentaires sont révélatrices des sociabilités urbaines³⁸ et des changements sociaux, et que le vêtement peut devenir un fait présentant une réelle importance historique dans la ville de Québec pour la période à l'étude. Voilà ce que nous avons choisi d'analyser à travers la mode féminine chez l'élite de Québec entre 1760 et 1799.

Tout l'intérêt de cette étude repose sur le fait que la ville de Québec se trouve éloignée des deux grands pôles où se créent les tendances, c'est-à-dire Paris et Londres. Cependant, Québec, tout en étant éloignée de ces deux villes, partage avec elles une histoire, une culture, une économie et une population. De plus, la ville de Québec est le siège du gouvernement colonial et le point d'arrivée des marchandises provenant d'Europe. Véritable porte d'entrée de la mode dans la colonie, elle devient le centre à

³⁸ Voir à ce propos: Yvan Lamonde, « La sociabilité et l'histoire socioculturelle : le cas de Montréal, 1760-1880 » *Historical Papers / Communications historiques*, Vol. 22, N° 1, 1987, p. 86-111 et Françoise Noël, *Family Life and Sociability in Upper and Lower Canada, 1780-1870. A View from Diaries and Family Correspondences*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2003.

partir duquel il est possible d'évaluer la perméabilité des modèles métropolitains, mais également les singularités coloniales. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, issue de la vieille noblesse française ou du gouvernement anglais, une élite s'y rassemble et s'y concentre. De plus, les marchands présents dans la ville possèdent une richesse non négligeable leur permettant de gravir les échelons de la société. Il sera donc intéressant de voir comment les modes circulent et comment elles s'adaptent et se redéfinissent au cœur de cette élite coloniale.

Il convient de poser une question opératoire : quels sont les mécanismes qui influencent la mode, et comment se modifient-ils dans une ville coloniale comme Québec? Considérant que le climat est bien différent, les règles qui ont cours en Europe seront-elles les mêmes sur le territoire canadien ? De plus, comment les caractéristiques de l'élite canadienne vont-elles modifier les pratiques vestimentaires? Ce sont des questions auxquelles nous tâcherons de répondre et que nous développerons dans le cadre de ce mémoire.

Nous chercherons à voir quelles sont les formes de reproduction des modèles métropolitains, mais aussi les transformations, les adaptations et les singularités vestimentaires à Québec dans la seconde moitié du XVIII^e. Pour ce faire, nous porterons un regard croisé sur les discours et les pratiques sociales afin de voir émerger, comme l'a défini Daniel Roche, une « culture des apparences »³⁹ canadienne à l'image de celle présente en Europe à la même époque. Cette notion de « culture des apparences » repose sur la capacité des individus à doter le vêtement — par un travail culturel — d'une

³⁹ Daniel Roche, *La culture des apparences: une histoire du vêtement: XVII^e-XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1989.

symbolique multiple, qu'elle soit érotique, morale, sociale ou politique. Symbolique qui vient supplanter le caractère protecteur et dissimulateur du vêtement.

Si nous avons choisi de délimiter le cadre spatial de notre étude à la ville de Québec, c'est d'abord parce que la cité est le siège de l'administration coloniale et qu'elle rassemble tous les éléments permettant une vie sociale diversifiée. Au lendemain de la Conquête, la société se redéfinit, des nobles français quittent la ville, des marchands anglais s'y installent, et toute une population s'agite entre la Haute-Ville, la Basse-Ville et le quartier du Palais (voir ill. 4). Puis, les Faubourgs Saint-Jean et Saint-Roch commencent à se développer dans la seconde moitié du siècle. Puisque le château Saint-Louis, centre administratif de la colonie, se situe dans la Haute-Ville, il s'y installe surtout de hauts fonctionnaires et des militaires, de même que certaines communautés religieuses⁴⁰. Toutefois, en raison de pressions démographiques dans la Basse-Ville, qui regroupe les grands commerçants et les hommes d'affaires, des particuliers commencent à s'installer dans la Haute-Ville au tournant du XVIII^e siècle⁴¹. Le quartier du Palais, qui se développe autour d'un chantier de construction navale, accueille surtout des artisans⁴². Finalement, les faubourgs, en dehors des remparts de la ville, abritent les artisans et les journaliers. Les visiteurs européens de passage dans la colonie vont généralement arriver à Québec, ou y faire un arrêt, et en profiter pour décrire cette société canadienne. La ville possède également un port de marchandises très important qui explique la présence de nombreux marchands. La réussite sociale se perçoit tant par la richesse que par le rang. Ainsi, certains marchands parviennent à rejoindre les rangs

⁴⁰ Marc Vallières et al., *Histoire de Québec et de sa région, vol. 1*, Québec, PUL, 2008, p.362.

⁴¹ Serge Courville et Robert Garon, *Québec ville et capitale*, Québec, PUL, 2001, p. 68.

⁴² *Ibid.*, p. 68.

de l'élite, et acquièrent une grande influence, tant sociale qu'économique, en raison de leur position privilégiée dans l'administration militaire, civile et judiciaire⁴³.

Nous avons choisi de concentrer notre questionnement sur la période allant de 1760 à 1799, afin d'offrir un regard sur un aspect socio-culturel des premiers temps du régime britannique, champ d'études qui reste, malgré de grandes études phares, à éclairer⁴⁴. Si la période de la Nouvelle-France possède un caractère attractif dans l'imaginaire collectif, comme nous l'avons vu, la période suivant immédiatement la Conquête fait l'objet de moins d'investigation et d'intérêt de la part des historiens et du grand public. Pourtant l'arrivée de nombreux marchands britanniques et d'artisans spécialisés ainsi que l'importance des échanges⁴⁵ avec la Grande-Bretagne, permettent une importante augmentation de l'offre en matière de textile comme nous le verrons dans le chapitre un.

En outre, le fait de consacrer notre étude essentiellement au vêtement féminin repose certainement sur la nécessité d'éclairer les changements déterminants que connaît la mode féminine dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, mais également de combler le

⁴³ Vallières et al, *Histoire de Québec, Op. Cit.*, p.430.

⁴⁴ Voir notamment: Donald Fyson, *Magistrates, Police, and People: Everyday Criminal Justice in Quebec and Lower Canada, 1764-1837*. Toronto, Osgoode Society / University of Toronto Press, 2006; Claude Galarneau, «Le spectacle à Québec (1760-1860) » dans *Cahiers des Dix*, n° 49, 1994, p. 75-109; « Les écoles privées à Québec (1760-1859) » dans *Cahiers des Dix*, n° 53, 1999, p. 37-64; « Les études classiques au Québec 1760-1840 » dans *Cahiers des Dix*, n° 56, 2002: 19-49; Jean-Pierre Hardy, *La vie quotidienne dans la vallée du Saint-Laurent 1790 -1835*. Sillery, Septentrion, 2001; Égide Langlois, *Livres et lecteurs à Québec: 1760-1799*. M.A., Université Laval, 1984; Sophie Imbeault, *Le destin des familles nobles après la Conquête: l'adaptation des Lanaudière au régime britannique, (1760-1791)*. M.A., Université Laval, 2002; David T. Ruddel, *Québec City 1765-1832: The Evolution of a Colonial Town*. Ottawa, Canadian Museum of Civilization, 1987.

⁴⁵ Voir à ce propos, José E. Igartua, « A Change in Climate: The Conquest and the Marchands of Montreal », *Historical Papers/Communications historiques*, vol.9, n°1, 1974, p.115-135 ; Donald Fyson, «The Canadians and British Institutions of Local Governance in Quebec, from the Conquest to the Rebellions », dans Nancy Christie (dir.), *Transatlantic Subjects: Ideas, Institutions, and Social Experience in Post-Revolutionary British North America*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2008, p. 45-82.

vide des études portant sur la femme dans l'historiographie québécoise. En effet, l'ouvrage majeur paru en 1982 et produit par le Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*⁴⁶, a longtemps été la seule synthèse sur le sujet. Toutefois, Denyse Baillargeon a récemment enrichi ce champ d'études en proposant une nouvelle synthèse⁴⁷. Cependant, le vêtement à l'époque des Lumières n'est analysé dans aucun de ces ouvrages.

Notre conception des élites s'appuie sur celle qu'en a donnée Lorraine Gadoury dans son ouvrage *La famille dans son intimité*⁴⁸. L'historienne présente une élite formée de la noblesse française et de ses descendants, militaires pour la plupart, mais faisant aussi carrière dans l'administration coloniale. Elle précise qu'avec la conquête, plusieurs de ces nobles vont regagner la France à tout jamais, alors que d'autres reviendront au Canada après un certain temps. L'auteure mentionne également l'importance d'une bourgeoisie d'affaires, constituée de marchands, surtout britanniques. À cette élite s'ajoutent finalement des membres des professions libérales d'origine canadienne et britannique.

L'historien François-Joseph Ruggiu a également étudié la noblesse et la notion d'élite dans son ouvrage *Les élites et les villes moyennes en France et en Angleterre (XVII^e et XVIII^e siècle)*. Dans cette étude comparative, Ruggiu cherche à comprendre et à reconnaître les réalités urbaines des villes provinciales, notamment en définissant le rôle qu'y tient la noblesse. Il démontre que « la pseudo-gentry et les anoblis formaient

⁴⁶ Collectif Clio [Micheline Dumont et al.], *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour, 1982.

⁴⁷ Denyse Baillargeon, *Brève histoire des femmes au Québec*, Montréal, Boréal, 2012.

⁴⁸ Lorraine Gadoury, *La famille dans son intimité : échanges épistolaires au sein de l'élite canadienne au XVIII^e siècle*, Montréal, Hurtubise HMH, 1998, p. 25. Voir également: *La noblesse de Nouvelle-France: familles et alliances*, Montréal, Hurtubise HMH, 1991.

indiscutablement les gros bataillons des nobles présents dans les villes anglaises et françaises⁴⁹.» Les marchands, les militaires et les écuyers œuvrant dans l'administration civile forment un groupe d'achat qui favorise l'installation d'un commerce de luxe ou de semi-luxe. Dans un autre article, sur la noblesse canadienne cette fois, Ruggiu affirme que « le temps est donc venu de chercher à préciser ses caractéristiques majeures [de la noblesse ou de l'élite canadienne] afin de voir si elle apparaît comme une partie intégrante de la noblesse française, avec certes quelques spécificités, ou si elle peut être considérée comme une construction sociale originale apparue en Amérique du Nord⁵⁰». Dans cette perspective, il nous est possible de considérer Québec comme l'équivalent d'une ville de province, mais avec certaines caractéristiques coloniales⁵¹.

L'élite est beaucoup moins présente dans la colonie qu'elle ne l'est dans la métropole. Ainsi, la possibilité d'ascension est favorisée par ce tissu social particulier, permettant entre autres aux marchands de Québec de se tailler une place dans cette élite au XVIII^e siècle. L'historienne Louise Dechêne s'est penchée sur cette trame sociale particulière qui est celle du Canada des XVII^e et XVIII^e siècles. Elle reconnaît que « les limites de l'économie coloniale, l'accessibilité à la propriété, tendent à réduire les écarts matériels, à rassembler sur un même palier des membres de tous les groupes qui composent cette société. Sous l'égalité apparente, les clivages réels n'apparaissent qu'en

⁴⁹ François-Joseph Ruggiu, *Les élites et les villes moyennes en France et en Angleterre (XVII^e-XVIII^e siècles)*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 73.

⁵⁰ François-Joseph Ruggiu, « La noblesse au Canada aux XVII^e et XVIII^e siècles », dans *Histoire, économie et société*, n° 4, 2008, p. 74. Également: « la noblesse canadienne ne constituait en rien un groupe homogène et ses membres se distinguent en réalité par une série d'éléments qui tendent, bien avant la Conquête et ses conséquences sociales, à composer en son sein une hiérarchie assez marquée ». p. 78.

⁵¹ Pour une discussion complète à propos de la notion voir : Thierry Nootens et Jean-René Thuot (dir.), *Les ILLUSTRATIONS du pouvoir à travers le temps : Formes, pratiques et intérêts des groupes élitaires au Québec, XVII^e-XX^e siècles*, Québec, PUL, 2012.

filigrane⁵². » Dans ce milieu favorisant la mobilité sociale, il sera pertinent de voir comment les individus vont tenter d'utiliser le vêtement comme moyen de distinction sociale, voire comme moyen d'ascension sociale. À la lumière de cette définition des élites, la thèse que nous entendons développer dans le présent mémoire est la suivante : dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, dans la ville de Québec, on assiste à une commercialisation des modèles de la mode européenne favorisant une distinction sociale qui limite les singularités canadiennes dans le vêtement féminin.

Afin de démontrer cette thèse, nous diviserons le présent mémoire en trois parties, qui seront autant thématiques que rattachées à un ensemble documentaire cohérent. Dans un premier temps, nous étudierons les pages de la *Gazette de Québec* pour y retrouver les traces que le vêtement a laissées dans les lettres ouvertes et dans les publicités afin de révéler une commercialisation de la mode. Dans un deuxième temps, nous présenterons les résultats de l'analyse des inventaires après décès, qui dévoilent la distinction sociale que permet le vêtement. Dans un troisième temps, c'est à travers la lecture des récits effectués par les voyageurs européens que nous parviendrons à reconnaître l'importance du modèle de la mode européenne ainsi que les limites des singularités canadiennes. Les différents chapitres de notre étude sont ainsi faits qu'ils se répondent entre eux ; si l'un d'entre eux comporte des zones d'ombre, celles-ci seront éclairées par les précisions qu'apporte le suivant. Nous aurons l'occasion de discuter de la méthode et des limites propres à chacun des ensembles documentaires afin de cadrer les interprétations que nous pourrons tirer des analyses quantitatives et qualitatives.

⁵² Louise Dechêne. *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, Montréal, Boréal, 1988, 403.

CHAPITRE I LA GAZETTE DE QUEBEC

Après la Conquête, le lectorat canadien est essentiellement composé de membres de l'élite urbaine⁵³. Les publications qu'on retrouve s'adressent donc essentiellement aux professionnels, aux officiers de l'armée, aux gens d'affaires, aux marchands, aux administrateurs coloniaux et aux membres du clergé, mais également aux membres de la petite bourgeoisie, comme les artisans, les boutiquiers, les fonctionnaires, et les sous-officiers de l'armée⁵⁴.

Dans une étude sur l'alphabétisation dans la ville de Québec entre 1750-1849, Michel Verrette démontre que pour la population de Québec, le taux d'alphabétisation est de 40,7 %⁵⁵. Ces données font cependant ressortir un important dimorphisme sexuel dans le niveau d'alphabétisation (48,4% pour les hommes et 31,5% pour les femmes)⁵⁶. En outre, les anglophones ont une bonne longueur d'avance sur les francophones (53,9 % pour les premiers, 31,9 % pour les seconds)⁵⁷, et cette avance est encore plus importante lorsque l'on compare protestants et catholiques. Ces informations permettent de dresser un portrait du lecteur moyen dans la ville de Québec. Toutefois, le contenu des périodiques demeure accessible à un plus grand groupe, grâce aux lectures publiques notamment.

⁵³ Patricia Fleming (dir.), *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada, vol. 1*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2004, p. 177. Voir également: Bernard Andrès, *Histoires littéraires des Canadiens au XVIII^e siècle*. Québec, PUL, 2012, p. 49-57.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 177.

⁵⁵ Michel Verrette, « L'alphabétisation de la population de la ville de Québec de 1750 à 1849 », dans *Revue d'histoire de l'Amérique française (RHAF)*, vol. 39, n^o1, été 1985, p.63.

⁵⁶ *Ibid.*

⁵⁷ *Ibid.*, p. 64.

Aucune étude complète sur ce périodique n'existe à ce jour, la seule digne de ce nom est celle d'Elzéar Gérin, datée de 1864. Elle se décline surtout sur le mode de l'anecdote et de l'événementielle sans dévoiler l'importance sociale et culturelle du premier périodique de la vallée laurentienne⁵⁸. Nous savons néanmoins que la publication de la *Gazette de Québec* relève de l'initiative de deux imprimeurs; Thomas Gilmore et William Brown, tous deux de Philadelphie. Il s'agit d'un quotidien constitué essentiellement d'annonces et de publicités, mais présentant également des nouvelles étrangères et internationales, souvent tirées des journaux londoniens comme le *Gentleman's Magazine* ou le *London Magazine*⁵⁹. On y retrouve également quelques nouvelles canadiennes, mais aussi, plus rarement, des lettres ouvertes et des poèmes⁶⁰. D'après Yvan Lamonde et Claude Beauchamp, la *Gazette de Québec*, à sa fondation, ne compte que 300 abonnés (dont 225 anglophones et 75 Canadiens français)⁶¹, mais ce nombre augmentera progressivement pour atteindre 400 à 500 abonnés au milieu des années 1780⁶². Le périodique atteint 525 abonnés en 1794, ce nombre étant constitué de 250 anglophones et de 275 Canadiens français⁶³. Nous pouvons cependant supposer que le lectorat est beaucoup plus étendu, puisqu'il faut prendre en considération qu'un

⁵⁸ Elzéar Gérin, *La Gazette de Québec*, Québec, J. N. Duquet et Cie., 1864.

⁵⁹ Voir: Jeremy Black, *The English Press, 1621-1861*, Gloucestershire, Sutton Publishing, 2001; Michael Harris, *London Newspapers in the Age of Walpole: A Study of the Origins of the Modern English Press*, London, Associates University Presses, 1987, p. 33-39 et Philip Lawson, «“The Irishman's Prize”: Views of Canada from the British Press, 1760-1774», dans *The Historical Journal*, vol. 28, n° 3, septembre 1985, p. 577-578.

⁶⁰ Certains de ces textes littéraires ont été publiés dans: Bernard Andrès, *La conquête des lettres au Québec (1759-1799), Anthologie*. Québec, PUL, 2007.

⁶¹ Yvan Lamonde et Claude Beauchamp, *Données statistiques sur l'histoire culturelle du Québec (1760-1900)*, dans http://classiques.uqac.ca/contemporains/lamonde_yvan/donnees_stats_hist_culture/donnees_stats_hist_culture.pdf, Université du Québec à Chicoutimi, page consultée le 10/10/2012, p. 103.

⁶² Flemming, *Op. Cit.*, p. 249.

⁶³ Lamonde et Beauchamp, *Loc. Cit.*, p. 103.

même journal peut être lu par plusieurs personnes, en plus des lectures publiques se déroulant dans les espaces publics et privés.

D'après le portrait type du lecteur dressé plus haut, ainsi qu'en raison de l'existence d'un coût d'abonnement annuel fixé à 15 *chelins*⁶⁴ ou de « trois piastres d'Espagne par an »⁶⁵ nous pouvons établir que la *Gazette* était un journal destiné aux membres de l'élite et de la bourgeoisie locale. En outre, la formule bilingue de la *Gazette* démontre que les propriétaires du journal ne négligeaient pas la présence d'un lectorat francophone.

1. LA COMMERCIALISATION DE LA MODE À QUÉBEC

La ville de Québec se divise essentiellement en trois parties : la Haute-Ville, la Basse-Ville et les faubourgs. La Haute-Ville regroupe le quartier du Palais et les rues environnantes. Le château Saint-Louis, résidence du gouverneur, y trouve donc place, en plus des casernes militaires et de plusieurs demeures luxueuses, abritant seigneurs, fonctionnaires et autres riches professionnels. La Basse-Ville située plus près du port accueille les marchands, les artisans et les ouvriers portuaires.

Nous avons effectué l'étude de chacune des parutions (la *Gazette de Québec* paraît une fois par semaine, le jeudi) disponibles entre 1764 et 1799. Dans les soixante (60) annonces en lien avec la mode et précisant le lieu de vente répertoriées lors du traitement de cette source, quarante (40) sont situées dans la Basse-Ville, et

⁶⁴ Maurice Lemire, et al., *La vie littéraire au Québec tome 1*, Québec, PUL, 1990, p. 228.

⁶⁵ Nova Doyon (dir.), *La Gazette littéraire de Montréal (1778-1779)*, Québec, PUL, 2010, p. 700.

vingt (20) dans la Haute-Ville. Ces données confirment que les marchands se retrouvent davantage dans la partie basse de la ville, même si les quartiers ne sont pas exclusifs, puisqu'il est possible de retrouver des marchands dans la Haute-Ville. Puisque les annonces publicitaires ne donnent pas ou peu de précision sur la qualité des marchandises, nous ne pouvons pas avancer de corrélation entre la qualité et le lieu de vente. Il est donc difficile de dire si les marchandises de luxe étaient offertes à proximité des résidences des membres de l'élite.

L'analyse de la *Gazette de Québec* entre 1764 et 1799 nous offre un large panorama de l'aspect commercial du vêtement. Lors du traitement de cette source, nous avons recueilli beaucoup de publicités, dont un grand nombre présentait des éléments associés aux vêtements (mercerie et tissus notamment). Le contenu des annonces des marchands représente la source d'information de première importance pour comprendre comme se définit et se développe l'aspect commercial de la mode au Bas-Canada dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. C'est en majeure partie grâce à ce périodique que nous avons pu constater que le textile au cœur du commerce de Québec. Les annonces de ventes aux enchères privées, quoique peu nombreuses, offrent, de leur côté, une ouverture sur la sphère privée pouvant s'avérer révélatrice des habitudes de consommation de l'élite. Bien sûr, il ne s'agit pas là d'un portrait exhaustif de la vie commerciale de Québec, puisque ce ne sont pas tous les artisans et les marchands qui font paraître des publicités. Toutefois, la grande quantité d'annonces ainsi que leur unanimité à travers le temps démontrent la validité de cette source dans le cadre d'une étude comme la nôtre. Finalement, l'apport non négligeable des données recueillies par Vallières et Desloges – données qui seront

présentées sous forme de tableaux un peu plus loin – permet de combler les manques de notre propre enquête.

La *Gazette de Québec* propose une grande variété d'articles. Le tissu, qui est la marchandise la plus présente dans les pages du périodique, côtoie entre autres la mercerie, la quincaillerie, les livres, les outils, la nourriture, l'alcool et le tabac. Les marchands ne sont que rarement spécialisés dans une marchandise en particulier, ainsi on ne peut confirmer la présence de marchands uniquement et entièrement spécialisés dans les articles de mode, ceux que l'on qualifie de marchands de mode dans le Paris du XVIII^e siècle. Les magasins offrent généralement une panoplie d'objets, de différentes qualités. Comme nous le montre cette annonce datée du 13 mai 1784 :

A vendre par DANIELLE & DALTON,
A leurs hangars de Près-de-ville, les articles sousmentionnés, qu'ils vendront à de très raisonnables termes, pour de l'argent comptant ou court crédit; Du rum de la Jamaïque et des Isles sous le Vent, de la Melasse et du Treacle, du Vin de Madere de la meilleure qualité de Londres, de la Nouvelle York et de la Jamaïque; [...] De la peinture et de l'Huile de lin; des Souliers de cuir et d'étoffe pour homme et pour femmes; [...] Avec un assortiment, petit mais général, de marchandises sèches.⁶⁶

Certains textes précisent que la marchandise est à vendre « pour argent comptant seulement ». Le crédit semble être peu encouragé, il faut posséder une richesse sonnante et trébuchante pour acheter chez les commerçants. Toutefois, nous avons pu constater que des marchands acceptent parfois le « court crédit », sans en définir les termes, comme c'est le cas chez Guillaume Abbott, marchand de la Basse-

⁶⁶ *Gazette de Québec*, 1784/05/13, p.3.

Ville qui a à vendre « à bonne composition, pour de l'argent comptant ou à court terme »⁶⁷ une grande variété de marchandises sèches.

L'annonce publiée en 1782 illustre bien ce que l'on peut retrouver chez les marchands en lien avec la mode (voir ill. 5):

Nouvellement importé de Londres et à vendre par Jean Bte. Le Brun, à la Haute ville de Québec, Des coëffures de Dames à la mode; des capotes ou mantes ditto; des plumes d'autruches de toutes couleurs; des rubans de toutes façons; (...) des fleurs artificiels de toutes couleurs; des étoffes de soie de toute espèce pour robe, jupon &c⁶⁸.

On y voit que l'offre est variée, allant des coiffures aux tissus, en passant par la mercerie. L'annonce permet également de noter une certaine volonté de la part du marchand de présenter des objets de luxe et l'insistance portée sur les matériaux et leurs compositions abonde en ce sens. Ces mêmes marchands accordent généralement beaucoup d'importance aux tissus, en soulignant la variété et la diversité offertes :

Just Imported from London, By John Painter, a neat assortment of Goods, as follows; Superfine Broad-cloths of the most fashionable Colors, Wiltons, Forrest-Clothes, Coating, Bear-skin and Frizes; flannels, Linceys and Bays of different colors, Camblets, Ruffells, Stuffs, Norwich and Italian Crapes, Genoa and Manchester Velvets, Cantons and Sattinets for Breeches, Bombazeenes, Blushoons, Silveretts and dorfeteens; Silk, Thread, Cotton and Worsted Stockings, from the Manufacturer, cheap as usual; Furniture Checks of all Colours, with Tassells and Lines for Window-curtains; white cotton counterpaines of various sizes, dimitys, sustains and jeannetts; Silk Loretos and burdets; printed linens and cottons of various sorts; white callicoes, muslines, lawns, gauzes and minionetts; irish and russia linen of all sorts; table-cloths and towelling; long lawns, cambricks and printed lawn handkerchiefs; mens and womans gloves of all sorts, with ribbons, lace, threads, &c⁶⁹.

⁶⁷ *Gazette de Québec*, 1766/06/10, p.3.

⁶⁸ *Gazette de Québec*, 1782/08/01, p. 2.

⁶⁹ *Gazette de Québec*, 1787/07/07, p. 3.

Il faut d'ailleurs signaler que la version anglaise d'une annonce est souvent plus complète que sa version française. Puisque plusieurs marchands sont anglophones, ils dictent certainement le contenu de leur annonce en anglais, laissant le soin à l'imprimeur d'en effectuer la traduction française, qui s'avère souvent incomplète (voir ill. 6).

L'annonce précise parfois l'usage du tissu — couvertes pour les sauvages, toile pour rideaux, soie à mouchoirs — mais il ne s'agit pas d'une pratique établie, les acheteurs connaissant probablement déjà l'utilité qu'ils feront de ces tissus. Les tissus les plus riches — soie, dentelle, satin — sont souvent destinés, ainsi que cela se pratique en France et en Angleterre⁷⁰ aux robes des dames ou aux habits masculins, alors que les tissus plus grossiers, surtout en ce qui concerne les toiles ou certains lainages, seront surtout utilisés pour le linge de corps ou les vêtements du peuple⁷¹.

Partant de l'idée que ce périodique s'adresse essentiellement à un public constitué de membres de l'élite et que l'on retrouve dans ses pages de nombreuses publicités et autres annonces d'artisans, nous croyons pouvoir y reconnaître les marques d'une commercialisation de la mode. Or, la *Gazette de Québec* s'est révélée être une source difficile à analyser dans le cadre d'une étude sur le vêtement. Le grand nombre d'annonces publié sur une longue période de temps, fait qui semble de prime abord représenter un avantage, a finalement compliqué la saisie des données. Parce que les annonces ne permettent pas de connaître la quantité exacte de chacun des tissus énoncés, il devient impossible de produire un tableau quantitatif révélateur. D'autre part, le manque d'information sur la qualité des tissus rendait difficile la

⁷⁰ Delpierre, *Op. Cit.*, p. 71.

⁷¹ *Ibid.*, p. 65.

production d'un tableau qualitatif. Nous avons néanmoins procédé à la réalisation de deux tableaux quantitatifs. Le premier portant sur le nombre d'annonces parues par année. Puisqu'une même annonce pouvait parfois se retrouver dans les pages de la *Gazette* chaque semaine pendant une très longue période, alors que d'autres n'y apparaissaient qu'une fois, il était presque impossible de tenir un compte efficace. Bien que ce tableau ne se soit pas avéré exhaustif, il permet toutefois de constater la large part qu'occupe le tissu dans les publicités de la *Gazette de Québec*. Le second tableau vise à départager les tissus selon les cinq catégories utilisées par les historiens Vallière et Desloges dans leur étude⁷², soit; lainage, cotonnade, lin et toile, soierie et draperie. Encore une fois, la redondance des annonces et les faibles modifications apportées à une même annonce d'une semaine à l'autre complique la tâche. Nous avons dû repérer et regrouper les différents tissus (plus d'une centaine) selon la bonne catégorie, en tenant compte, entre autres, des tissus faits de mélange de fibres. Le glossaire « fibres, fabrics and material⁷³ » de l'ouvrage *Dictionary of fashion history* nous a facilité la tâche, laissant toutefois des zones d'ombres.

Pour ces raisons, un tableau qu'il soit quantitatif ou qualitatif aurait été peu révélateur en plus d'être difficilement exhaustif. Cependant, la lecture des annonces de la *Gazette* n'était toutefois pas inutile. Elle nous a permis de constater la présence d'une commercialisation de la mode très importante. L'énorme quantité d'annonces présentant des biens en lien avec le vêtement révèle l'importance qu'accordent les acheteurs à cet aspect de leur vie. En outre, les nombreuses annonces, et leur contenu varié démontrent l'existence d'un fort potentiel d'achat dans la ville de Québec, en

⁷² Marc Vallières et Yvon Desloges, «Les échanges commerciaux de la colonie laurentienne avec la Grande-Bretagne, 1760-1850», dans *RHAF*, vol. 61, n°3-4, hiver-printemps 2008, p. 425-467.

⁷³ Valerie Cumming, *The Dictionary of fashion history*, New York, Berg, 2010.

plus de révéler la présence d'une clientèle possédant suffisamment de moyens financiers pour qu'une telle offre soit justifiée.

Toutefois, le travail de Marc Vallières et Yvon Desloges qui ont étudié les registres de la douane britannique afin de cerner l'importance de certains types de marchandises dans les exportations vers le port de Québec entre 1760 et 1850 vient combler les manques de notre propre étude en plus d'apporter une fiabilité quant à l'aspect quantitatif des données que ne permet pas la *Gazette de Québec*. Dans le

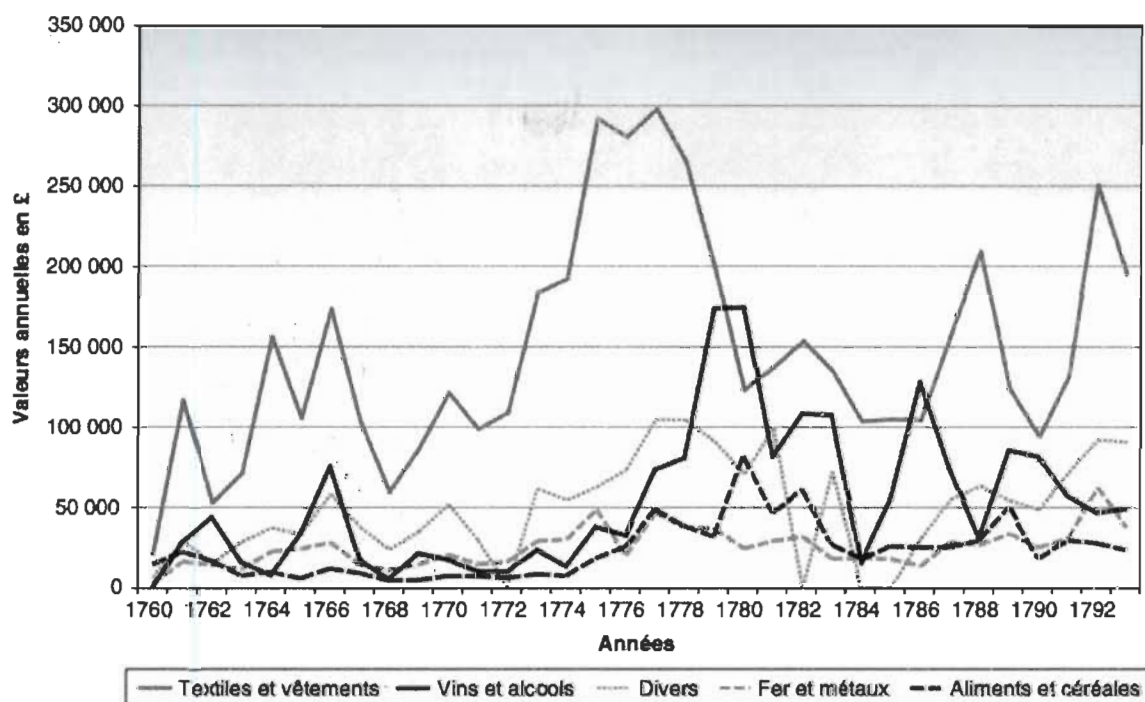


Tableau 1
Valeur des principales importations dans la vallée laurentienne depuis la Grande-Bretagne, 1760-1792. (Vallières et Desloges, 2008)

tableau 1, qui présente les résultats de leur enquête, on voit clairement que les produits du textile constituent la plus grande part des envois de la métropole vers la colonie.

Cette étude qui s'est voulue quantitative ne donne pas d'informations sur les habitudes de consommation des Canadiens. Il s'agit toutefois pour nous d'une analyse importante, puisqu'elle quantifie les produits du textile reçus au port selon la période. L'examen de ces arrivages permet de confirmer les résultats sommaires auxquels nous sommes parvenus lors de notre analyse de la *Gazette*; le textile est en effet le grand maître des échanges avec la Grande-Bretagne, représentant en moyenne 44 % de la valeur totale des importations entre 1760 et 1793⁷⁴. Cette analyse permet également de compléter l'étude que nous avons faite du périodique, laquelle ne nous permettait que rarement d'associer une valeur ou une quantité à une marchandise.

Le tableau 2 présente la valeur relative des catégories de tissus importés. Ainsi, les données recueillies par Vallières et Desloges démontrent que le lainage est le tissu le plus important dans les importations britanniques, puisqu'il représente 66 % du marché, alors que le lin et la toile en constituent 16 %, le coton 13 % et finalement les soieries représentent 4% du total. En 1792, ces données ont changé, le lainage conserve sa première position, mais avec 35 % cette fois-ci, alors que le lin et la toile représentent désormais 31 % des importations, les cotonnades ont gagné en popularité avec 29 % alors que la soie conserve la même importance, c'est-à-dire 4 %⁷⁵.

⁷⁴ Vallière et Desloges, *Op. Cit.*, p.441.

⁷⁵ *Ibid.*, p.444-445.

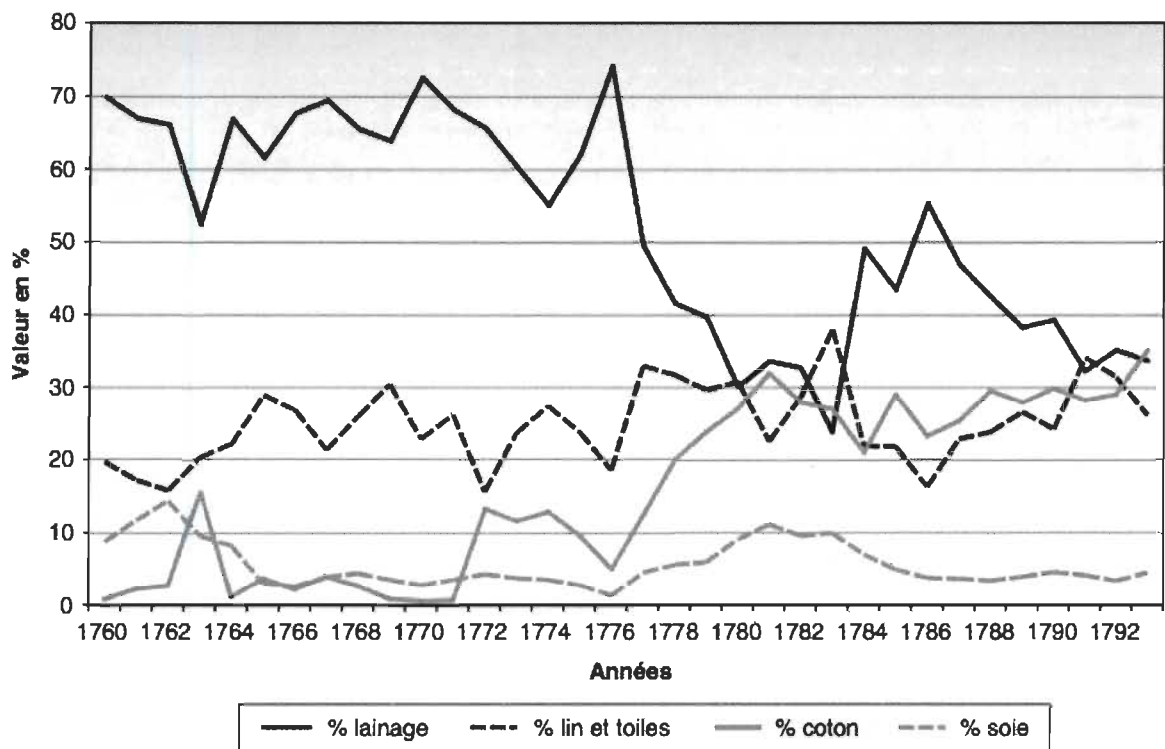


Tableau 2
Valeur relative des catégories de tissus importés depuis l'Angleterre, toute provenances confondues, 1760-1793 (Vallières et Desloges, 2008)⁷⁵

Les données avancées par les deux historiens leur permettent de conclure que les tissus qui arrivent au port de Québec sont surtout des tissus bon marché, originaires d'Inde, de Grande-Bretagne ou d'ailleurs en Europe, mais l'offre est vaste, et les consommateurs ont accès à des marchandises nombreuses et souvent renouvelées⁷⁶.

Nous avons également constaté la présence d'annonce de vente par encan ou aux enchères privées dans la *Gazette*. Ce type de vente survient généralement lorsqu'un individu quitte le pays et qu'il doit se départir d'une bonne partie de ses

⁷⁶ *Ibid.*, p. 447.

biens avant son départ. Les ventes par encans privées peuvent également survenir suite à un décès, par exemple lorsqu' un individu n'a pas de descendance, ni de conjoint survivant, comme c'est le cas pour le prêtre Parent, décédé en 1781, dont la bibliothèque est mise en vente à l'encan par le notaire Panet⁷⁷.

Il ne faut pas confondre les ventes aux enchères privées avec les ventes à l'encan qui ciblent plutôt les grands marchands à même d'acheter de très grandes quantités de marchandises en argent comptant. Les ventes aux enchères peuvent également être réalisées lorsqu'un marchand quitte la ville, ou lorsqu'une compagnie se dissout. Cette pratique nous permet d'avoir un aperçu du contenu des ménages privés et de comprendre un peu mieux les habitudes de la consommation. Par exemple chez le défunt M. Pierre Fargues, résidant dans la Basse-Ville de Québec, est vendu le 26 avril 1780 « une grande quantité de beaux meubles, des vins, &c. &c. Aussi, un recueil choisi de livres François et anglois, des auteurs les plus célèbres, desquels on peut avoir des Catalogues de Melvin & Wills, encanteurs & courtiers »⁷⁸. Les marchandises vendues de la sorte sont généralement luxueuses; meubles d'acajou, livres, miroirs, porcelaine et argenterie, pistolets ou épées. Il peut également s'agir de nourriture, ainsi qu'on le voit dans cette annonce, où non seulement les meubles de Henry Hamilton, lieutenant gouverneur de la province sont mis en vente par encan, mais également « un grand assortiment de liqueurs » et du « sucre en pains, caffè, thé Hyson, bougie, fromage, savon, chandelle, ketchup, jus de

⁷⁷ *Gazette de Québec*, 1781/09/13, p.2.

⁷⁸ *Gazette de Québec*, 1780/04/13, p.2.

champignon, valises, tabac en carottes⁷⁹». Cependant, aucune vente aux enchères privées ne fait état de vêtements ou de tissus.

2. LES MÉTIERS DE LA MODE

Plusieurs individus pratiquent des métiers directement liés à la mode. C'est le cas notamment des chapelières, des « faiseuses de robes », des tailleurs, et des perruquiers. Certains d'entre eux annoncent leur service dans la *Gazette de Québec*. Il est difficile de dire le nombre d'artisans dont le travail se rattache aux vêtements dans la ville de Québec, surtout chez les femmes. Les recensements ne révélant pas systématiquement la profession de ces dernières, même lorsqu'elles sont à la tête du ménage⁸⁰. Il faut préciser que l'apparition de ces métiers du vêtement dans la *Gazette* se fait plutôt rarement, mais selon l'historien français François-Joseph Ruggiu, il s'agit là d'un fait révélateur :

C'est la rareté des mentions qui me semble l'indice le plus probant du caractère luxueux d'un commerce. Face aux nombreux aubergistes, bouchers ou tailleurs qui peuplaient les rôles, l'apparition d'un cafetier, d'un charcutier ou d'une marchande de mode est indiscutablement le signe d'une *consumer revolution*. L'installation dans les villes de province de professions rares comme les architectes, les agents de change ou les sculpteurs s'inscrit dans le même mouvement⁸¹.

Ainsi, les quelques apparitions de marchandes de mode et autres métiers s'y apparentant ne peuvent que confirmer la présence d'une demande en ce sens chez la

⁷⁹ *Gazette de Québec*, 1787/01/04, p.2.

⁸⁰ Louise Dechêne, « Quelques aspects de la ville de Québec au XVIII^e siècle d'après les dénombrements paroissiaux », dans *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 28, n° 75, 1984, p. 488.

⁸¹ Ruggiu, *Op. Cit.*, 1997, p. 197.

population de Québec. Les membres de l'élite à qui s'adresse la *Gazette* forment certainement la clientèle de ces perruquiers et autres commerçants du luxe.

Très peu d'annonces font état de vêtements dans les pages du périodique. Nous avons toutefois pu retrouver la présence de certaines pièces, comme lors de cette vente par encan de 1789, organisée au magasin de Messieurs C. C. Hall à la Basse-Ville qui offre de nombreux morceaux parmi une panoplie de tissus. C'est ainsi que la clientèle se voit offrir des « tabliers de mousselines tambourée à la mode », des « jupes en imitation de qualité brodées », « un très élégant assortiment de patrons de soie pour vestes », des « vestes de velveret et de basin toutes faites; culottes de nankin, chemises blanches », ainsi que des « jupes piquées de durantes et d'étamine de toute largeur » et des « mantes de soie et cardinaux⁸² ». Cette liste représente bien les vêtements confectionnés que l'on peut généralement retrouver dans les annonces de marchands. Il s'agit en général de sous-vêtements (chemises, jupes et jupons), des manteaux, ou encore des vestes pour hommes. L'étude de Vallière et Desloges confirme ce fait en révélant que 30 % des vêtements confectionnés en Angleterre et exportés au Canada est constitué de vêtements pour hommes et d'accessoires pour femmes⁸³. Au XVIII^e siècle, il n'existe pas encore de créateurs de mode comme on l'entend aujourd'hui; c'est à la cour que sont popularisés les modèles que le reste du monde tentera de reproduire. Des poupées sont d'abord utilisées en guise de mannequins⁸⁴ puis dans le dernier quart du siècle les magazines féminins et les magazines de mode prennent le relais afin de

⁸² *Gazette de Québec*, 1789/02/05, p. 5.

⁸³ Vallière et Desloges, *Op. Cit.*, p.444.

⁸⁴ Delpierre, *Op. Cit.*, p. 178 et Roche, *Op. Cit.*, p. 451.

« vulgariser les changements sinon les nouveautés immédiates »⁸⁵. Ce sont les artisans du vêtement qui vont confectionner sur mesure les robes et autres morceaux selon les exigences et les moyens financiers des consommatrices.⁸⁶ Voilà ce qui justifie la faible présence de vêtements dans les annonces et qui explique par le fait même la variété et la quantité des tissus dans les pages de la *Gazette de Québec*. Toutefois, rien ne nous permet d'affirmer que de tels magazines ou recueils de gravures se retrouvent au XVIII^e siècle dans la ville de Québec, bien que des publicités dans la *Gazette* annoncent la présence de magazines féminins chez les marchands, sans plus de précision. Cependant, Jacqueline Beaudoin-Ross confirme que les gravures de mode sont déjà populaires à Montréal au XIX^e siècle.⁸⁷

C'est également pour cette raison que la *Gazette* fait état de couturières ou de « faiseuses de robes⁸⁸ », qui offrent de réaliser des vêtements en tout genre. Madame Griffiths est l'une d'entre elles, en sa qualité de marchande mercière, située à la Haute-Ville, qui offre un large assortiment de marchandises luxueuses telles des soieries, des dentelles et des pantoufles⁸⁹, ou encore Sarah Cloudsli⁹⁰, également faiseuse de robes qui fait paraître en 1784 une annonce dans la *Gazette* afin d'informer « ses amis en particulier et le public en général » qu'elle peut fabriquer et réparer toutes sortes de vêtements féminins, que ce soit des manteaux, des habits, et des robes élégantes le tout à la dernière mode. Elle précise également que ceux qui voudront bien faire affaire avec elle auront la certitude d'être servis rapidement et à

⁸⁵ Roche, *Ibid.*

⁸⁶ Boucher, *Op. Cit.* p. 287.

⁸⁷ Beaudoin-Ross, *Op. Cit.*, p.68.

⁸⁸ Faiseuse de robe est traduit en anglais par «mantua-maker».

⁸⁹ *Gazette de Québec*, 1778/07/02, p. 3.

⁹⁰ *Gazette de Québec*, 1784/05/20, p. 4.

des prix raisonnables. Davenne, couturière en Robe, « faites toutes sortes de robes les plus à la mode, coëffe les dames, pique les jupons⁹¹ » (voir ill. 7). Tryphina Cameron, « clear starcher, miliner et mantuamaker », que l'on peut traduire approximativement par « blanchisseuse-amidonneuse, mercière et faiseuse de robe », se propose d'exercer sa profession à la Basse-Ville, et elle assure aux dames qui voudront bien profiter de ses services qu'elles « peuvent être assurées qu'ils seront exécutés avec l'expédition la plus prompte et aux termes les plus raisonnables⁹² ».

Outre les couturières, nous avons également constaté la présence de quelques autres artisans offrant des services luxueux. C'est le cas de John Varlow, faiseur de corps⁹³, qui informe dans son annonce parue en 1780 que « la propreté de son ouvrage et sa diligence peuvent seules faire son éloge⁹⁴ ». Finalement, en 1784, S. Casey⁹⁵ offre ses services de teinturier et de nettoyeur de soieries.

Au XVIII^e siècle, toutes les femmes portent le bonnet. Celles qui se promènent nu-tête sont alors aisément associées à la femme publique ou de mœurs légères. Se coiffer fait donc partie de l'ordinaire de la décence et des normes sociales⁹⁶. À partir du milieu du siècle, la variété de style augmente, les chapeaux deviennent plus grands et plus extravagants, la diversité des couleurs est plus grande et des métiers se spécialisent dans la confection de cet objet qui est de première

⁹¹ *Gazette de Québec*, 1783/02/20, p.2.

⁹² *Gazette de Québec*, 1781/12/06, p. 4.

⁹³ Dans la version anglaise de l'annonce, l'on peut lire « stay-maker ». Le corps à baleine étant l'ancêtre du corset, nous pourrions traduire « faiseur de corps » par « corsetier ».

⁹⁴ *Gazette de Québec*, 1780/05/18, p.2.

⁹⁵ *Gazette de Québec*, 1784/05/27, p. 2.

⁹⁶ Voir: Alphonse Leroy, *Recherches sur les habillemens des femmes et des enfants, ou examen de la manière dont il faut se vêtir l'un & l'autre sexe*, Paris, Le Boucher, 1772; et Philippe Perrot, *Le travail des apparences ou les transformations du corps féminin, XVIII^e-XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 1984

nécessité en plus de devenir un objet d'apparat. En Europe, les dames s'inspirent même de l'actualité pour orner leur coiffure. Ainsi, la victoire navale de la France contre l'Angleterre donne naissance à la *coiffure à la Belle Poule* (voir ill. 8). L'importance de cet accessoire se retrouve dans les pages de la *Gazette*, notamment dans les textes publicitaires de marchands, mais aussi par la présence d'annonces de perruquiers et de chapeliers.

En 1780, Jean Baptiste Mauray, un perruquier français offre ses services aux messieurs de la ville⁹⁷, car les hommes aussi doivent pouvoir s'offrir des chapeaux conformes à leur statut. Lobé, « perruquier et coiffeur de Dames » propose quant à lui de coiffer les femmes. Tryphinia Cameron dont nous avons déjà présenté les services de marchandes et de faiseuse de robes œuvre également dans le domaine de la coiffure, puisqu'elle offre des « coiffes du matin et bonnets de cérémonie tous faits à la dernière mode et à meilleur marché qu'aucuns importés dans la flotte⁹⁸ ». Le 31 juillet 1783, Agnes Galbraith, d'Édimbourg, annonce qu'elle a ouvert une école pour jeune fille afin d'enseigner la couture et le travail d'aiguille, pour ainsi apprendre aux jeunes filles à « faire des modes, à dessiner, et faire des noeuds et des franges. » Elle propose aussi d'enseigner le « millinery business ⁹⁹ », c'est-à-dire la chapellerie.

3. « À LA MODE LA PLUS NOUVELLE »

Certaines précisions dans les annonces des marchands ou des artisans nous permettent de croire que les acheteurs sont davantage intéressés par les nouvelles

⁹⁷ *Gazette de Québec*, 1780/05/25, p.3.

⁹⁸ *Gazette de Québec*, 1781/12/06, p.4.

⁹⁹ *Gazette de Québec*, 1783/07/31, p. 3.

marchandises, par les articles européens et par les morceaux à la mode. Ainsi, au moins deux publicités de marchands par semaine présentent une indication sur le caractère de nouveauté des marchandises. Les mentions « nouvellement importé de Londres » ou « just imported from London » sont donc fréquentes dans les annonces des marchands. Elles sont généralement situées au début du texte, et sont associées à l'ensemble des marchandises. Les textes précisent aussi le port d'envoi lorsqu'il ne s'agit pas de Londres (il est alors généralement question de Belfast, Dublin ou Liverpool). Il s'agit d'une façon pour les marchands d'informer les acheteurs qu'un bateau vient d'arriver au port de Québec avec dans ses cales une cargaison de nouvelles marchandises. La notion de nouveauté peut également être associée à un article en particulier comme c'est le cas dans cette annonce de 1766, où l'on peut lire qu'« une grande quantité de bas, bonnets et mitaines, tricotés et drapés, faits sur les meilleurs modèles et les plus modernes » sont « à vendre par le manufacturier, qui vient d'arriver de Yorkshire en Angleterre¹⁰⁰». La même annonce peut apparaître plusieurs mois d'affilée dans les pages du périodique en clamant que l'on retrouve en magasin des marchandises tout juste arrivées d'Europe. La notion de nouveauté est donc discutable, mais elle apparaît si fréquemment dans les textes publicitaires que l'on ne peut négliger l'importance qu'elle doit représenter auprès des acheteurs, et ce, pour l'ensemble des marchandises offertes.

Les annonces précisent souvent que le style, la coupe ou la couleur des tissus, des vêtements ou des pièces fabriquées est à la dernière mode comme l'annonce Robert Keating qui offre «un très bel assortiment de coiffures dans les goûts les plus

¹⁰⁰ *Gazette de Québec*, 1766/06/22, p.3.

à la mode »¹⁰¹. Nous avons également constaté que les textes publicitaires accordent une grande importance au fait que la marchandise provienne de Londres ou de Paris ou qu'un artisan exécute son travail dans un style propre à l'une ou l'autre de ces métropoles. Les coiffures à la mode de Robert Keating sont donc « venues récemment d'Europe¹⁰² ». L'importance de la provenance des artisans et des articles démontre non seulement que la ville de Québec présente une commercialisation de la mode, mais également qu'elle n'est pas perméable au caractère cosmopolite de la mode.

Ainsi, la notion de mode est mise de l'avant pour différents articles et sur l'ensemble de la période à l'étude. En raison du nombre de marchands qui mentionnent l'aspect à la mode de leurs articles, il est clair que cela constitue un très bon argument de vente. Nous retrouvons donc « une quantité de bijoux de différentes espèces les plus à la mode, et un assortiment de colliers français¹⁰³ » ou encore des « indiennes fines et mousselines mouchetées des modes les plus modernes. Taffetas lustrés à la mode, chapeaux à la mode de différentes façons¹⁰⁴ » et encore « un assortiment de mercerie et de soieries à la mode »¹⁰⁵. En 1777, le texte publicitaire du Capitaine Napier comporte lui aussi la notion de nouveauté; « nouvellement arrivé et à vendre une grande quantité de marchandises bien choisies » en plus de préciser que ses marchandises sont « convenables pour le pays¹⁰⁶ ». Le fait que les marchands précisent qu'un article est « à la mode » n'assure

¹⁰¹ *Gazette de Québec*, 1779/08/12, p. 3.

¹⁰² *Gazette de Québec*, 1779/08/12, p.3.

¹⁰³ *Gazette de Québec*, 1766/10/06, p.4.

¹⁰⁴ *Gazette de Québec*, 1777/06/26, p.3.

¹⁰⁵ *Gazette de Québec*, 1778/06/25, p.3.

¹⁰⁶ *Gazette de Québec*, 1777/01/30, p.3.

pas qu'il le soit réellement. Toutefois, cela permet de croire qu'il s'agit d'un caractère recherché par la clientèle.

Tandis que les marchands assurent régulièrement à leur clientèle la nouveauté de la marchandise qu'ils offrent, les gens de métier pour leur part mentionnent presque à tout coup qu'ils pratiquent leur art dans le respect des dernières modes. Ainsi, Robert Bennie, tailleur et faiseur d'Habits, d'Édimbourg garantit à ses clients qu'il les servira « promptement, avec fidélité et dans le dernier goût¹⁰⁷ » (voir ill. 9). Lyon Jonas, pelletier de Montréal, propose « un assortiment général et complet de manchons et crémones du dernier goût¹⁰⁸ » et Robert Keating offre quant à lui un très bel assortiment de coiffures « dans les goûts les plus à la mode, venu récemment d'Europe¹⁰⁹ ».

Les précisions quant à l'origine de la mode se retrouvent davantage dans les annonces d'artisans que dans celles des marchands. Ainsi, Nesbitt Deane, un chapelier, tout juste « arrivé de Dublin et en dernier lieu de la Nouvelle York », assure sa clientèle qu'« il continu de travailler en chapeaux avec autant de perfection qu'en Europe ou en Amérique » et qu'« il les dresse à la dernière mode, selon le goût de Paris, de Londres ou de Dublin¹¹⁰ ». Davenne, une « couturière en robe », annonce ainsi ses services: « venant de Paris et de Londres, fait toutes sortes de Robes les plus à la mode, coiffe les Dames, pique les jupons, &c¹¹¹ ». Madame Powis, de la Basse-Ville de Québec travaille pour les dames « de la manière la plus à la mode en

¹⁰⁷ *Gazette de Québec*, 1783/09/04, p. 4.

¹⁰⁸ *Gazette de Québec*, 1783/11/06, p. 2.

¹⁰⁹ *Gazette de Québec*, 1779/08/26 p. 4.

¹¹⁰ *Gazette de Québec*, 1767/06/18, p.4.

¹¹¹ *Gazette de Québec*, 1783/03/06. p. 3.

Angleterre¹¹²». Lobé, fraîchement arrivé de Londres, « coiffe les dames à la mode la plus nouvelle de Paris et de Londres. » Malgré l'anglomanie régnant à ce moment en France, et malgré la domination britannique du Canada, Paris demeure le creuset de la mode, la référence en matière de bon goût. Ainsi, la mode de Paris transite par la Grande-Bretagne avant d'arriver à Québec, pour devenir le style convoité. Si les derniers bateaux à relier la France et le Canada cessent dans les années 1760, le style parisien, lui, continue d'arriver dans les cales de bateaux, bien que ceux-ci soient désormais britanniques. Cet aspect démontre la capacité des modèles culturels à traverser les frontières, et ce, malgré les différents politiques et économiques.

Finalement, les artisans vont même utiliser la distinction sociale que permettent leurs marchandises afin de séduire les clients. C'est le cas du tailleur William Laing, qui « vient de recevoir de Londres et à vendre à bon marché, un bon assortiment des meilleurs draps et de casimirs, parmi lesquels il y en a beaucoup de couleurs les plus à la mode ». Ces ratines sont non seulement « superbes », mais elles sont « beaucoup en usage en Angleterre par les Grands¹¹³ ». Ce tailleur assure le public non seulement que sa marchandise arrive tout juste de Londres, que les couleurs sont à la mode, mais aussi que ses tissus sont ceux choisis et portés par l'élite d'Angleterre.

Tryphina Cameron, une « faiseuse de modes » semble affirmer que les articles confectionnés ici sont vendus à moindre coût que ceux importés. Cela se

¹¹² *Gazette de Québec*, 1782/02/07, p. 3.

¹¹³ La version anglaise de cet extrait est davantage significative que sa version traduite « Just imported from London, and to be sold cheap by William Laing, taylor, in the Lower-Town Quebec, a good assortment of best superfine broad-cloths; and casimers, amongst which are many of the most fashionable colours, superfine rateens much wore now by the Quality in England. ».

remarque entre autres lorsqu'elle précise que ses « coiffes du matin et bonets de cérémonie tous faits à la dernière mode et à meilleur marché qu'aucuns importés dans la flotte »¹¹⁴. L'ajout de cette précision nous permet donc de croire que les clients ont sans doute tendance à choisir davantage les marchandises importées que ce qui est produit au pays. Ce qui est importé est à la dernière mode de Paris ou de Londres et c'est ce qui captive les acheteurs. En assurant que le travail sera effectué à la mode européenne, les artisans parviennent soit à attirer une clientèle fortunée qui aurait les moyens de payer plus cher pour des articles d'importations, ou encore une clientèle moins fortunée, mais tout aussi désireuse d'être à la mode.

En 1792, William Hall, chapelier, affirme dans son annonce que les chapeaux qu'il produit ici sont « de qualité égale, sinon supérieure à aucune importée en cette province. » De plus, on peut lire dans le texte publicitaire qu'il « se flatte que par un esprit de patriotisme, et par le principe louable de promouvoir l'industrie et les manufactures de cette colonie presque naissante, il recevra tout l'encouragement possible de la générosité du public¹¹⁵ ». Stratégie de vente ? Réelle volonté d'encourager l'économie de la colonie ? Encore une fois, cela nous permet de croire que les acheteurs de Québec valorisent les marchandises européennes. William Hall qui use possiblement d'une stratégie de vente en utilisant un prétexte patriotique cherche avant tout à accroître sa popularité.

Les marchands et les artisans du milieu de la mode proposent donc à la clientèle canadienne des marchandises tout juste arrivées d'Europe, ou lui assurent un

¹¹⁴ *Gazette de Québec*, 1781/12/06 p. 4.

¹¹⁵ *Gazette de Québec*, 1792/03/15, p. 4.

service fidèle à ce que l'on retrouve à Londres ou Paris. Ces informations nous permettent de croire que l'élite dans la ville de Québec cherche à reproduire le modèle métropolitain dans sa façon de se vêtir. Puisque ces données sont fréquentes, et ce, durant toute la période à l'étude, nous pouvons affirmer que l'élite coloniale n'a pas la volonté de se différencier de la métropole dans son apparence, mais plus certainement de s'en approcher, le plus fidèlement possible.

4. LETTRES D'OPINION ET CRITIQUES DE MOEURS

Avant l'arrivée de la *Gazette de Montréal*, en 1778, qui se veut un journal littéraire, dans lequel sont diffusés des idées et des textes rédigés par des Canadiens, la littérature est peu présente dans l'unique périodique de la colonie. En effet, la *Gazette de Québec* n'est pas un journal à caractère littéraire, puisque l'existence du périodique répond d'abord à une volonté commerciale, dans l'esprit des grands journaux américains¹¹⁶. Une mince portion de ces pages est donc consacrée à la littérature, et Bernard Andrès, utilise même l'expression de « bouche-trou » pour caractériser la section « *poet corner*¹¹⁷ ».

Entre 1764 et 1799, nous avons répertorié quatre textes d'intérêt dans lesquels les auteurs formulent des critiques sur la coiffure et l'éducation des dames notamment. Ces textes ne sont cependant pas écrits par des Canadiens, mais sont généralement l'œuvre d'auteurs Anglais.

¹¹⁶ Bernard Andrès, «Les fantasmes du champ littéraire dans la *Gazette de Montréal* (1778-1779)», dans *Études françaises*, vol. 36, n°3, 2000, p. 11.

¹¹⁷ *Ibid.*, p.11.

Le 28 novembre 1776 paraît un texte provenant d'un correspondant anonyme qui dénonce les coiffures féminines. Ce texte issu probablement d'un journal britannique puisqu'il s'adresse au « beau sexe de l'Isle de la Grande-Bretagne » propose à ces dames, avec certes une note d'humour, de cesser de porter sur leur tête « les pyramides actuelles ». Sans quoi les hommes ne dormiront plus dans le même lit que leur épouse, et les hommes non mariés ne feront plus la cour aux demoiselles. Selon l'auteur, les coiffures à la mode rendent « les nuits fort incommodes » et « ne sont bonnes qu'à entretenir, nourrir et cacher la vermine la plus dégoûtante¹¹⁸», rendant les communications et les marques d'affection impossible.

Une autre lettre, datée du 8 janvier 1778¹¹⁹, qui provient elle aussi de la presse britannique, dénonce avec ardeur les modes actuelles. Comparant les pratiques des autres peuples que l'on juge absurdes, voire barbares, avec les pratiques des dames de l'époque, l'auteur considère que « les dames de [son] país se font gloire de la difformité pour l'amour de la mode. » Ici encore, l'auteur s'attaque à la coiffure des dames qui selon lui « ôte la beauté naturelle du visage ». Cette critique est particulièrement représentative de tout un courant propre aux Lumières. Il faut être conforme à la nature en laissant de côté tout un attirail qui enserre et masque le corps. L'authenticité est à l'ordre du jour¹²⁰. L'auteur de la lettre poursuit. Tout en reconnaissant que les femmes risquent de trouver ennuyant ses réflexions sur le sujet, l'auteur déclare que « lorsque l'ornement de leur personne est la seule occupation de leur vie, il est très surprenant, que les dames n'emploient pas un moment à considérer

¹¹⁸ *Gazette de Québec*, 1776/11/28, p.4,

¹¹⁹ *Gazette de Québec*, 1778/01/08, p.4.

¹²⁰ Georges Vigarello, *Histoire de la beauté, le corps et l'art d'embellir de la Renaissance à nos jours*, Paris, Seuil, 2004, p. 102-104. et *Le corps redressé, histoire d'un pouvoir pédagogique*, Paris, Armand Colin, 2001 (1974), p. 17-48.

quelle mode est la plus convenable. » Il conclut son texte en précisant que « les dames ont tout droit d'être fières de leurs têtes. La beauté de leur visage justifie aisément leur fierté. Mais le beau sexe devrait avoir quelque pitié pour ses charmes. Il ne se défigurerait pas en voulant paraître plus beau ». La vérité de la nature doit apparaître au cœur de la décence vestimentaire.

Un auteur anonyme, qui signe sous le nom éloquent de « sincère admirateur et non flatteur du Beau Sexe », critique pour sa part l'éducation que l'on donne aux filles et qui les mène à « employer tous leurs efforts à orner leurs personnes, comme étant ce qui doit décider de leur bonheur ou de leur malheur dans la vie¹²¹ ». Tout comme les auteurs précédents, ce dernier profite de sa tribune pour se moquer de la frivolité des coiffures féminines, qui, selon lui, deviendront bientôt un endroit de choix pour accueillir les nids d'oiseaux.

Une dernière lettre juge la coiffure. Il s'agit d'un texte décrivant une anecdote et servant à illustrer les dangers de suivre la mode. L'auteur y raconte le décès d'une jeune fille qui aurait utilisé une solution pour entretenir sa coiffure qui s'est avérée être un poison mortel. Il conclut son texte ainsi : « Que doit être le crime de ces modes qui sont nécessaires pour arranger les cheveux suivant le grand ton? Il n'est pas moindre qu'une grande contribution à être le meurtrier de soi-même, pour rendre la figure humaine ridicule et à rebours »¹²². S'il est vrai que les produits de beauté ont longtemps eu un effet néfaste sur la santé, le Siècle des Lumières voit l'arrivée de

¹²¹ *Gazette de Québec*, 1769/08/03 p.2.

¹²² *Gazette de Québec*, 1778/05/21 p.1.

nombreuses études qui prônent l'utilisation de cosmétiques à base de végétaux, moins risqués et plus naturels¹²³.

Les auteurs s'attaquent davantage à la coiffure, jugée alors trop extravagante. Or, peu de lettres d'opinions traitant de la mode sont parues dans la *Gazette de Québec*, mais celles présentées ici sont particulièrement intéressantes et fondamentales en ce qu'elles permettent de structurer une pensée cohérente sur la manière dont on critique et/ou déprécie les accessoires féminins de la mode. Ce dernier aspect est à révéler, car les critiques s'attaquent toujours à la femme. Cette idée n'est pas nouvelle, elle se rattache à tout le courant moraliste de la fin du XVII^e siècle en Europe¹²⁴ qui fait de la femme l'être qui est perverti par la vanité et l'apparence. Véritable bouc-émissaire, la figure de la femme sert à montrer l'excès et le détournement des valeurs chrétiennes, alors fondatrices de l'ordre social. Ainsi, la *Gazette de Québec* ne se fait pas uniquement le relais des modes européennes, mais aussi des discours qui fondent et structurent les modes européennes.

La *Gazette de Québec* est un journal dont le contenu est essentiellement commercial. Le tissu — tant les cotonnades, que la laine grossière et les soieries les plus fines — constitue la marchandise la plus importante offerte par les marchands pour l'ensemble de la période à l'étude. En outre, ses pages regorgent de textes publicitaires offrant une panoplie d'articles en lien avec la mode. L'analyse de ce

¹²³ Catherine Lanoë, *La poudre et le fard, une histoire des cosmétiques de la Renaissance aux Lumières*, Seyssel, Champ Vallon, 2008, p.81.

¹²⁴ Voir à ce propos : Laurent Turcot, « "Les plaisirs des Dames" (1641) de François de Grenaille: du Cours à la promenade », dans *Études françaises*, vol. 42, n° 2, 2011, p. 165-181.

périodique permet de confirmer, de manière quantitative et qualitative, la mise en place de la commercialisation de la mode dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, ce qu'aucune étude n'était parvenue à faire à ce jour. Plus encore, notre étude affirme la fonction de relais des discours sur la mode de la *Gazette de Québec*. Les annonces de marchands nous permettent de constater l'importance des tissus au cœur du marché canadien, tandis que la présence d'annonces d'artisans dont le métier se rattache aux vêtements nous laisse croire qu'une élite possédant un potentiel d'achat est rejointe par la *Gazette*. Les publicités de marchands et d'artisans présentent de nombreuses caractéristiques lourdes de sens, telles qu'« à la dernière mode », « récemment arrivé de Londres » ou encore « dans le style de Paris ou de Londres », ce qui nous indique l'importance pour les Canadiennes, non seulement d'être à la mode, mais plus encore d'arborer un style fidèle à celui porté à Paris, malgré la domination britannique.

Bien que les pages de la *Gazette* nous informent sur cet aspect commercial de la mode, elles demeurent muettes quant à la consommation des femmes de Québec. Afin de connaître ce qu'elles possèdent réellement, nous avons procédé à l'analyse des inventaires après décès, ces documents notariés qui permettent d'observer directement les possessions privées, afin de voir comment les mécanismes de distinction sociale peuvent motiver les choix vestimentaires.

CHAPITRE II LES INVENTAIRES APRÈS DÉCÈS

La communauté de biens est le régime d'union légal sous la Coutume de Paris, qui représente plus de 95% des ménages canadiens¹²⁵. En vertu de ce régime, tous les biens acquis par les époux après le mariage font partie de la communauté de biens, tandis que les biens acquis avant le mariage demeurent les biens propres de l'individu les ayant acquis. L'inventaire après décès est une pratique effectuée devant notaire et permettant de rompre la communauté de biens (généralement lors d'un décès), tout en facilitant le partage de ces biens entre le veuf ou la veuve et les héritiers. Cet acte notarial décrit l'ensemble des possessions du ménage, c'est-à-dire les biens meubles et immeubles, ainsi que les dettes actives et passives. Il est également possible de trouver, mais plus rarement, des inventaires après décès s'intéressant aux biens de célibataires. Toutefois, puisque ce régime est relié à la coutume de Paris, il représente davantage les individus francophones que les anglophones¹²⁶.

Il s'agit donc d'un document commun et fort révélateur dans le cadre d'une étude sur le vêtement, puisque les garde-robes y sont généralement décrites de façon assez précise¹²⁷. Il a cependant fallu procéder à un échantillonnage, vu le grand nombre de

¹²⁵ Jean-Pierre Wallot et Gilles Paquet. «Les inventaires après-décès : source riche pour l'étude de la culture matérielle et des genres de vie dans le Bas-Canada» dans *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, vol. 95, n° 4, 1988, p.392.

¹²⁶ À propos des inventaires après décès, voir : J.-P. Wallot et G. Paquet, «Les inventaires après décès à Montréal au tournant du XIXe siècle: préliminaires à une analyse» dans *RHAF*, vol. 30, n°2, 1976, p. 163-221; Y. Morin, «La représentativité de l'inventaire après décès: L'étude d'un cas: Québec au début du XIXe siècle» dans *RHAF*, vol. 34, n°4, 1981, p. 515-533; S. Dépatie, «La transmission du patrimoine au Canada (XVIIIe et XVIIIe siècle): qui sont les défavorisés ?» dans *RHAF*, vol. 54, n° 4, 2001, p. 558-570; Wallot et Paquet, *Op. Cit.*, 1988; J.-P. Hardy, G. Paquet et D.T. Ruddel, «Culture matérielle et société au Québec, 1792-1835», dans *Material Culture Review/ Revue de culture matérielle*, vol. 17, 1983; G. Bervin, «Les sources archivistiques: leur utilisation dans l'étude de la bourgeoisie marchande bascanadienne (1800-1830)» dans *RHAF*, vol. 38, n°2, 1984, p. 203-222.

¹²⁷ Voir entre autres : Roche, *Op. Cit.*; Séguin, *Op. Cit.* 1968; Audet, *Op. Cit.*

documents produits entre 1760 et 1799. Nous avons en premier lieu réalisé une sélection d'inventaires grâce au moteur de recherche de Bibliothèque et Archives nationales du Québec. Nos critères de sélection portaient d'abord sur le lieu géographique (la ville de Québec) et la période de production des inventaires. Le moteur de recherche précisait parfois le métier de l'époux ce qui nous a permis d'effectuer dès cette étape un premier tri en fonction de l'aspect socioprofessionnel. Lors des premières lectures d'inventaires, nous avons pu constater que les vêtements de l'épouse n'étaient inventoriés que lors du décès de celle-ci. Nous avons ainsi pu éliminer l'ensemble des inventaires produit suite au décès de l'époux, afin de cibler les inventaires pertinents.

Afin de faciliter la prise de données, nous avons produit une fiche de saisie, au sein de laquelle nous avons consigné les informations utiles (voir ill. 10). C'est à dire le nom du notaire, la date de production de l'inventaire, le lieu de résidence, le nom de l'époux, sa profession, le nom de l'épouse, les dates de naissance et de mort des deux individus, et la transcription du contenu de la garde-robe féminine. Puisque certaines informations ne sont pas systématiquement consignées dans l'inventaire après-décès nous avons eu recours à un second moteur de recherche, celui-ci surtout utilisé par des généalogistes. Le *Programme de recherche en démographie historique* (PRDH)¹²⁸ une base de données regroupant la majorité des individus à l'étude nous a permis de recueillir de l'information supplémentaire (date de naissance et de décès, lieu de résidence et profession) afin de compléter certains inventaires.

¹²⁸ *Base de données du Programme de recherche en démographie historique*, dans <http://www.genealogie.umontreal.ca/fr/acces.htm> Département de démographie, Université de Montréal.

Les chercheurs Jean-Pierre Wallot et Gilles Paquet ont utilisé les inventaires après décès, entre autres dans le cadre d'une étude sur les modes de reproduction sociale des habitants des régions de Québec et de Montréal entre 1792 et 1835, tout comme Daniel Roche, historien français qui a lui-même utilisé les inventaires après-décès afin d'effectuer une étude sur le vêtement parisien. Riches documents capables de révéler des aspects privés et difficiles d'accès des ménages, notamment concernant les pratiques sociales, la consommation et la valeur des biens, les inventaires après décès ne sont toutefois pas des panacées. Tout trois reconnaissent les lacunes de ce document notarial. Rappelons que les principales lacunes reposent sur la précision des notaires et leurs possibles omissions, ainsi que sur l'exactitude des énoncés (entre autres les détails sur la couleur ou l'état des biens et leur estimation) et sur la représentativité des inventaires (notamment les biais sociaux et l'âge des individus)¹²⁹. Mais comme le rappellent Wallot et Paquet (R.L. Séguin les a beaucoup utilisés, mais sans réel discernement, il faut le dire) dans leur enquête, la plupart des sources primaires utilisées par les historiens présentent des lacunes, il faut donc demeurer vigilant et être conscient des faiblesses du document utilisé.

Puisque nous utilisons le travail de différents notaires, nous avons eu à travailler avec différents degrés de minutie et de précision, en plus d'être confronté à des exercices de paléographie parfois périlleux. Pensons notamment au notaire Jean Antoine Panet (1751-1815), dont la main tremblante et l'écriture fine ont entraîné de nombreuses interrogations lors de la lecture de ses inventaires (Voir Ill.11). Wallot et Paquet de

¹²⁹ Wallot et Paquet. *Loc. Cit.*, p.393.

même qu'André Vachon¹³⁰ s'entendent pour remettre en cause les compétences de certains notaires. Le niveau de rigueur varie d'un inventaire à l'autre notamment puisque « certains notaires entrant dans les moindres détails, d'autres inventoriant en vrac un ensemble d'objets. »¹³¹

Bien sûr, l'inventaire après décès donne un aperçu sur un moment précis de la vie des individus; le moment de leur mort. Nous pouvons penser que la garde-robe d'une femme à la veille de sa mort est considérablement différente de celle d'une jeune femme célibataire. Ceci étant dit, nous avons eu accès aux dates de naissance et de décès de la plupart des épouses grâce à la consultation du PRDH, ce qui nous a permis d'établir la moyenne d'âge au moment du décès à 44 ans. La plus jeune étant âgée de 24 ans¹³², et la plus vieille de 83 ans¹³³. Outre les garde-robes des trois femmes célibataires¹³⁴ que nous avons incluses dans l'échantillon, nous n'avons pas remarqué de nuances majeures entre les garde-robes des femmes plus âgées et celles des femmes plus jeunes.

De notre échantillon constitué de 45 inventaires, 38 comprennent des informations sur le métier de l'époux, entre 1761 et 1799. Puisque le groupe socioprofessionnel constitue un indicateur important dans le cadre de notre étude, nous avons choisi de ne travailler qu'à partir de ces 38 inventaires. De ces 38 inventaires, 30

¹³⁰ Paquet et Wallot, *Loc. Cit.*, et A. Vachon, *Histoire du notariat canadien 1621-1960*. Presses de l'Université Laval, 1962.

¹³¹ Paquet et Wallot, *Loc. Cit.* p. 181.

¹³² J.-A. Panet, Inventaire des biens de Jean-Baptiste Ody et de Marguerite Gauvreau, Québec, 04-08-1781, Bibliothèque et archives nationales du Québec (BANQ), Microfilm.

¹³³ M.-A. Berthelot-Dartigny, Inventaire des biens de Marie-Françoise Dumontier et de René-Claude Barolet, Québec, 12-07-1781, BANQ, Microfilm.

¹³⁴ J.A. Panet, Inventaire des biens de Charlotte Duverger, Québec 07-06-1775; J.A. Panet, Inventaire des biens de Marie-Anne Douville, Québec, 20-06-1776, BANQ, Microfilm; P.-L. Descheneaux, Inventaire des biens de Marguerite Callender, Québec, 26-07-1786, BANQ, Microfilm.

présentent le détail de la garde-robe de l'épouse. Dans deux cas¹³⁵, aucune raison n'est mentionnée pour expliquer l'absence des vêtements de l'épouse. Trois autres inventaires précisent que «les habits, hardes et linges» de la défunte ont été vendus pour rembourser les dettes de la communauté ou pour payer l'enterrement¹³⁶. En outre, les trois inventaires restants nous informent que les vêtements ont été cédés aux enfants mineurs¹³⁷. Plus la production de l'inventaire et le moment du décès sont espacés dans le temps et plus le risque d'y trouver des manques augmente¹³⁸, comme c'est le cas dans ces quelques inventaires incomplets. Notre étude portera essentiellement sur les 30 inventaires détaillant le contenu de la garde-robe. Bien que la taille de cet échantillon puisse paraître insuffisante, nous avons effectué un sondage révélateur, afin d'avoir des représentants de chaque groupe socioprofessionnel. Pour y arriver, nous avons dû exclure plusieurs inventaires qui ne précisaient pas le métier de l'époux. En outre, puisque le contexte géographique est important dans notre étude, nous avons également renoncé aux inventaires qui ne mentionnaient pas le lieu de résidence. La sélection a donc été réalisée de manière rationnelle et cohérente afin de permettre une analyse judicieuse malgré le petit nombre d'inventaires. Selon Yvan Morin, qui a étudié les inventaires après décès au début du XIXe siècle, la valeur statistique des inventaires est évaluée à 11,3%¹³⁹. Puisqu'un décès sur 10 se conclut par un inventaire des biens, Morin juge que l'utilisation de cette source est plus représentative lorsqu'utilisée sur une

¹³⁵ F. Lemaître-Lamorille, Inventaire des biens de François Tinon dit Desroches et de Marie-Ursule Dumareuille, Québec, 1761, BANQ, Microfilm; M.-A. Berthelot-Dartigny, Inventaire des biens de Alexandre Dumas et de Marie-Joseph Laroche, Québec, 14-09-1776, BANQ, Microfilm.

¹³⁶ J.-A. Panet, Inventaire des biens de Antoine Garnier et de Marie-Angélique Meunier, Québec, 20-07-1773, BANQ, Microfilm; J.-A. Panet, Inventaire des biens de Alexis Charlan et de Joséphe Couturier, Québec, 03-08-1773, BANQ, Microfilm; Inventaire des biens de Louis Demers et de Marguerite Paquet, Québec, 18-10-1775, BANQ, Microfilm.

¹³⁷ J.-A. Panet, Inventaire de biens de Alexis Berranger et de Marie-Madeleine Martin, Québec, 15-09-1780, BANQ, Microfilm; P.L. Descheneaux, Inventaire des biens de Jean--Baptiste Levasseur et de Marie-Louise Pepin, Québec, 14-11-1786, BANQ, Microfilm; A. Dumas, Inventaire des biens de Paul Trudel et de Louise Pampalon, Québec, 29-01-1795, BANQ, Microfilm.

¹³⁸ Morin, *Op. Cit.*, p. 521.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 519.

longue période, comme c'est le cas pour notre enquête. Entre autre, bien qu' « à eux seuls, ils ne peuvent livrer tous les éléments susceptibles de profiler la structure sociale ainsi que les niveaux de richesse et de bien-être » c'est en les jumelant à d'autres documents – la *Gazette de Québec* et les récits de voyage dans le cadre de notre enquête – qu'« ils peuvent nous éclairer sur la vie économique, sociale et matérielle de la société bas-canadienne »¹⁴⁰.

Nous avons constitué cinq groupes socioprofessionnels dans lesquels nous avons réparti les inventaires de l'échantillon en fonction du métier de l'époux (sauf dans le cas des trois femmes célibataires). Nos cinq groupes vont comme suit : les nobles et membres de professions libérales (notaires, avocats, seigneurs), le groupe des affaires (marchands, négociants, capitaines de vaisseau marchand), les maîtres et entrepreneurs, les artisans et finalement les femmes célibataires. Nous avons conservé à titre comparatif les inventaires des artisans même s'ils ne font pas à proprement parlé partie de l'élite. En ce qui a trait aux femmes célibataires, il est intéressant de consulter leurs possessions vestimentaires, bien que nous n'ayons pas d'information sur le groupe socioprofessionnel auquel elles se rattachent. Une seule femme noble s'est glissée dans le groupe des nobles et membres de professions libérales. Catherine Lemoine de Longueuil¹⁴¹, femme de Charles François Tarieu de Lanaudière¹⁴², décrit comme « un officier très médiocre, mais riche »¹⁴³. Ce dernier est le fils de Madeleine de Verchères tandis que Catherine est la fille de Charles Lemoyne de Longueuil. Ce couple issu de la vieille noblesse française et de l'élite militaire possède de nombreuses seigneuries.

¹⁴⁰ Paquet et Wallot, *Loc. Cit.*, p. 179-180.

¹⁴¹ P.L. Descheneaux, Inventaire des biens de Charles-François Tarieu de Lanaudière et de Catherine Lemoine de Longueuil, Québec, 18-04-1788, BANQ, Microfilm.

¹⁴² Au sujet de cette famille noble voir l'ouvrage de Sophie Imbeault, *Les Tarieu de Lanaudière, une famille noble après la Conquête, 1760-1791*, Septentrion, Québec, 2004

¹⁴³ Marie-Céline Blais, « Charles-François Tarieu de Lanaudière », dans *Dictionnaire biographique du Canada*. http://www.biographi.ca/009004-119.01-f.php?&id_nbr=2182, page consultée le 04/09/2012.

Tarieu de Lanaudière va même se hisser au sein de l'administration coloniale en étant l'un des premiers catholiques à devenir membre du conseil législatif¹⁴⁴.

Notre échantillon contient peu de membres de l'aristocratie et de la grande bourgeoisie. Cette situation peut s'expliquer par le fait que les couples de ce rang social élevé ont avantage à se marier en séparation de biens plutôt qu'en communauté de biens. En effet, la séparation de biens permet de conserver les richesses familiales propres à chacun des époux. Marie-Aimée Cliche, qui a étudié la séparation de corps dans la région de Montréal, recense d'ailleurs 32 couples mariés en séparation de biens sur les 253 cas étudiés¹⁴⁵, faible proportion certes, mais tout de même non négligeable.

1. LA TAILLE DES GARDE-ROBES

Les vêtements de l'épouse se trouvent généralement dans un coffre ou une armoire située dans la chambre à coucher. Dans un seul inventaire, les vêtements se trouvent dans la cuisine¹⁴⁶, mais l'inventaire ayant été réalisé plusieurs mois après le décès de l'épouse, il est possible que ses biens aient été déplacés pour la convenance de l'époux. Dans deux autres inventaires, nous avons retrouvé les habits féminins dans le grenier¹⁴⁷. Dans le premier cas, l'épouse est décédée trois ans plus tôt, ses vêtements ont sans doute été remisés au grenier pour faire place à ceux de la nouvelle épouse du veuf.

¹⁴⁴ Marie-Céline Blais, «Charles-François Tarieu de Lanaudière», dans *Dictionnaire biographique du Canada*, http://www.biographi.ca/009004-119.01-f.php?&id_nbr=2182, page consultée le 04/09/2012.

¹⁴⁵ Marie-Aimée Cliche, « les procès en séparation de corps dans la région de Montréal, 1795-1879 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 49, n°1, 1995, p. 13.

¹⁴⁶ J.-A. Panet, Inventaire des biens de Yves Ezequelle dit Chiquet et de Françoise Enouille dit Lanoix, Québec, 21-11-1781, BANQ, Microfilm.

¹⁴⁷ J.-N. Pinguet de Vaucour, Inventaire des biens de Jean Girard dit Jean Pierre et de Marguerite Labady, Québec, 22-04-1782, BANQ, Microfilm ; J.-A. Panet, Inventaire des biens de Pierre Delestre dit Beaujour et de Marie-Anne Silvestre, Québec, 26-09-1779, BANQ, Microfilm.

Dans le second cas, les vêtements sont en partie dans une armoire de la chambre, et en partie dans le grenier. Peut-être s'agit-il, dans ce cas, des vêtements désuets de l'épouse?

Afin d'avoir une image plus précise du contenu des garde-robes et de l'importance des vêtements chez les dames de Québec, nous avons procédé à un tri par quantité d'articles. Ainsi, nous avons créé les catégories suivantes : de 1 à 5 morceaux, de 6 à 10 morceaux, de 11 à 15 morceaux, et 16 morceaux et plus. Les inventaires vides étant quant à eux répartis selon la raison de l'absence des vêtements. Afin d'effectuer un calcul cohérent, nous avons choisi de ne pas considérer les bas, les mouchoirs, les chemises, et autres petits accessoires plus communs et souvent évalués en lot. Cependant, malgré leur absence de nos calculs, ils n'en demeurent pas moins des objets de distinction sociale. Nous avons plutôt retenu les vêtements pour le haut du corps (capotes, manteaux, mantelets), et ceux du bas (jupes et jupons), les robes et déshabillés, les corsets et corps, et finalement les pièces de fourrures (manchons, *palatines*, etc.). Quand ceux-ci, bien sûr, sont spécifiés dans les inventaires après décès.

	1-5	6-10	11-15	16 et plus	N/d	vendus/cédés	Total
Femmes célibataires	0	0	2	1	0	0	3
Artisans	1	3	1	3	0	3	11
Maîtres/entrepreneurs	3	1	1	6	0	2	13
Affaires	0	1	1	3	2	1	8
Nobles/ prof. libérales	0	1	0	2	0	0	3
Total	4	6	5	15	2	6	38

Tableau 3
Portrait des garde-robes féminines de la ville de Québec, en fonction du groupe socioprofessionnel, 1761-1799

Le tableau 3 présente les résultats de ce partage. Nous remarquons que la pratique de vendre ou de céder les vêtements aux enfants est plus répandue chez les artisans. Toutefois, nous avons été surpris de constater que chaque groupe comptait au moins une garde-robe bien garnie. Tant chez les artisans que chez les nobles nous avons retrouvé des garde-robes comprenant plus de seize morceaux. Toutefois, les petites garde-robes sont plus fréquentes chez les maîtres/entrepreneurs et chez les artisans que dans les autres groupes socioprofessionnels. Il est possible que, chez les artisans, le vêtement revête une plus grande importance, devenant ainsi marchandise d'intérêt pour le notaire et les héritiers, ce qui donne l'impression que l'épouse d'un artisan possède plus de vêtements que Catherine Lemoine de Longueuil par exemple. Ceci étant dit, la quantité de vêtements n'est pas toujours aussi révélatrice que la qualité ou l'état de ceux-ci.

Qui plus est, certains morceaux sont plus populaires que d'autres. Nous voyons dans le tableau 4 que c'est le cas pour les vêtements du bas et les vêtements du haut, tandis que les corsets et corps sont généralement peu populaires, et carrément absents de la garde-robe des nobles et des membres des professions libérales. Nous retrouvons également peu de pièces de fourrures, ce qui est surprenant avec la rigueur du climat hivernal.

Morceaux	Femmes célibataires (3)	Artisans (8)	Maîtres /Entrepreneurs (11)	Affaires (9)	Nobles /Professions libérales (3)	Total
Robes et déshabillés	5	3	6	21	17	52
Vêtements bas du corps	17	43	72	52	11	195
Vêtements haut du corps	31	36	79	66	22	234
Corsets et corps	6	7	8	3	0	24
Fourrures	3	1	6	5	2	17

Tableau 4
Nombre d'articles dans les garde-robes féminines de la ville de Québec, en fonction
du groupe socioprofessionnel, 1761-1799

Le mantelet et le jupon sont sans contredit les éléments que l'on retrouve en plus grand nombre dans les garde-robes des dames de Québec. Le mantelet est décrit par François Boucher comme une sorte de petite cape courte (voir ill. 12) possédant parfois

des manches ou des ouvertures taillées pour laisser passer les bras¹⁴⁸ (voir ill. 13). La présence d'autant de "petites capes" dans les garde-robes est étonnante, d'autant plus que les capes longues y sont déjà bien présentes. Pourquoi posséder autant de capes? Et que portent les dames pour couvrir leur chemise? Nos recherches nous ont permis de découvrir que le *Dictionnaire de l'Académie française* de 1762 décrit cependant le mantelet comme une "espèce de petit manteau"¹⁴⁹. Puis, dans un court article paru dans la revue *Cap-aux-Diamants*, Francis Back reprend l'idée du manteau court, en affirmant qu'au Québec, «le mantelet désignait en fait un casaquin»¹⁵⁰. Cette idée est fort probable, puisque le casaquin, associé au jupon, forme un ensemble informel et pratique très en vogue durant tout le XVIII^e siècle permettant également une certaine coquetterie en fonction du tissu employé. Ce vêtement qui peut porter plusieurs noms selon le style et l'époque¹⁵¹, s'arrête sur les hanches et ressemble au haut d'une robe, à la française, à la polonaise ou à l'anglaise. Curieusement, un inventaire présente le terme *casaquin*¹⁵². Pourquoi avoir utilisé ce terme plutôt que mantelet comme l'usage canadien le veut? Nous pouvons croire que le notaire, ou une autre personne présente lors de l'inventaire avait eu vent de l'appellation européenne pour ce type de vêtement. Peut-être est-ce aussi la manière commune de le désigner ou encore cherche-t-on à se distinguer avec une appellation métropolitaine.

Une gravure du *Cahier des costumes français* de 1784 nous montre une «belle matineuse» vêtue d'un mantelet dont l'apparence se rapproche davantage du casaquin

¹⁴⁸ Boucher, *Op. Cit.*, p. 468.

¹⁴⁹ *Dictionnaire de l'Académie Française, quatrième édition* (1762) article «mantelet».

¹⁵⁰ Francis Back, «Deux esclaves au XVIII^e siècle» dans *Cap-aux-Diamants: la revue d'histoire du Québec*, n° 54, 1998, p. 51.

¹⁵¹ C'est ainsi que le casaquin désigne une robe volante coupé aux hanches, alors que le caraco est une robe à la française coupée. La veste quant à elle désigne une redingote coupée, à la hauteur des hanches.

¹⁵² P.-L. Descheneaux, *Inventaire des biens de Frederick Petry et de Elisabeth Simon*, Québec, BANQ, Microfilm.

que de la cape courte décrite par Boucher (voir ill. 14). Ce vêtement peut être porté en association avec le fichu noué sur la poitrine (Voir Ill. 15). En outre, plusieurs illustrations réalisées par Richard Short représentant des scènes de la vie courante dans les villes de Québec et Montréal comportent des dames vêtues de mantelets et de jupons (voir ill. 16).

Le jupon est le vêtement qui habille la femme de la taille aux chevilles, parfois vêtement de dessous, parfois vêtement de dessus, porté seul avec un mantelet, le jupon peut aussi être porté sous une robe, il peut alors être révélé grâce à l'ouverture au-devant des robes à la française par exemple, il sera alors confectionné à partir d'un tissu plus luxueux. L'ensemble des inventaires après décès à l'étude présente des jupons et des mantelets, mais nous n'avons jamais vu de précision concernant l'utilisation du jupon, à savoir s'il s'agit d'un sous-vêtement ou d'un vêtement de sortie. L'alternance entre les termes de jupe et de jupon est d'ailleurs difficilement explicable, puisque les deux termes semblent représenter le même morceau. Il faut d'ailleurs préciser que le jupon est alors l'unique sous-vêtement pour le bas du corps féminin. Marqueur sexuel par excellence, le pantalon (ou la culotte) est encore exclusivement réservé aux hommes, et ne sera porté par les femmes qu'au XIX^e¹⁵³. Puisque nous avons repéré cinq ensembles formés d'un jupon et d'un mantelet d'indienne¹⁵⁴, évalués ensemble, nous avons pu établir le prix moyen pour un ensemble à 11 livres, leur valeur variant entre 9 et 12 livres (voir ill. 17).

¹⁵³ Voir à ce sujet: Christine Bard, *Une histoire politique du pantalon*, Paris, Seuil, 2010.

¹⁵⁴ Inventaires des biens de Marguerite Labady, *Op. Cit.*; M.-A. Berthelot-Dartigny, Inventaire des biens de Jacques Simard et de Joseph Fortin. Québec, 21-07-1776, BANQ, Microfilm; J.-A. Panet, Inventaire des biens de Claude Morin et de Magdelaine Delestre Beaujour, Québec, 23-04-1782, BANQ, Microfilm; J.-A. Panet, Inventaire des biens de Théodore Brault et de Elisabeth Thibodau, Québec, 3-12-1773, BANQ, Microfilm; J.-A. Panet. Inventaire des biens de Marie-Anne Douville, Québec, 20-06-1776, BANQ, Microfilm.

Après le jupon et le mantelet, la cape est le vêtement le plus populaire dans les garde-robes à l'étude (voir ill. 18). La cape faite de camelot, qu'elle soit grise, bleue ou brune est présente dans vingt inventaires. Le camelot est une étoffe de laine, chaude et résistante, d'importation anglaise. La tête de la cape peut parfois être garnie de fourrure, de satin ou de taffetas¹⁵⁵. La popularité des capes de camelot peut justifier la faible présence de la fourrure dans les inventaires. En effet, pourquoi se procurer des fourrures chaudes, mais dispendieuses, quand on peut posséder un vêtement à la mode et tout aussi chaud? Ce morceau sert même de monnaie d'échange dans l'inventaire d'une dame; «une cappe de camelot promise a Angélique ayant accompli un service rendu à la dite défunte Marie Argan point estimé¹⁵⁶.»

Le premier chapitre de cette étude nous a permis de confirmer la présence de couturières spécialisées dans la fabrication de robe. Nous avons effectivement compté dix-neuf robes dans les inventaires à l'étude, et aucune d'entre elles ne se retrouvait dans les garde-robes des épouses d'artisans. Il s'agit en effet d'un vêtement réservé aux plus hauts niveaux de l'élite. Les différentes robes sont faites de taffetas ou de mousseline, mais plus souvent d'indienne et de soie. Catherine Lemoine de Longueuil possède cinq robes de soie.¹⁵⁷ Marguerite Callender, une couturière célibataire possède elle aussi cinq robes, d'indienne cette fois, d'une valeur inconnue¹⁵⁸. Marianne Argan, épouse d'un

¹⁵⁵ Entre autres: Inventaire des biens de Marguerite Labady, *Op. Cit.*; Inventaire des biens de Charlotte Duverger, *Op. Cit.*; Inventaire des biens de Marie-Anne-Douville, *Op. Cit.*; J.-A. Panet, Inventaire des biens de Antoine Simon dit Lafleur et de Marie-Marthe Perreault, Québec, 28-07-1780, BANQ, Microfilm; Inventaire des biens de Marguerite Gauvreau, *Op. Cit.*

¹⁵⁶ F. Lemaître-Lamorille, Inventaire des biens de Michel Voyer et de Marianne Argan, Québec, 08-07-1761, BANQ, Microfilm.

¹⁵⁷ Inventaire des biens de Catherine Lemoine de Longueuil, *Op. Cit.*

¹⁵⁸ Inventaire des biens de Maguerite Callender, *Op. Cit.*

capitaine de navire a une seule robe, faite de satin¹⁵⁹. Pour Elisabeth Simon, mariée à un maître sellier, nous avons retrouvé trois robes d'indienne, une robe de soie, et une robe de soie et de taffetas¹⁶⁰. Finalement, Marie-Louise Canac dit Marquis, épouse d'un capitaine de vaisseau marchand, a quant à elle deux robes de mousseline et une robe d'indienne¹⁶¹.

Qu'elles soient vertes, noires ou encore *gorge-de-pigeon*, les robes arborent des couleurs plutôt variées. Il est toutefois difficile d'affirmer avec certitude à quel style de robe nous avons affaire; puisque les notaires ne nous donnent aucune précision à ce sujet. Cependant, les tissus fins qui sont utilisés dans la confection de ces robes, ainsi que la présence dans la ville de couturières françaises et anglaises se flattant dans les pages de la *Gazette de Québec* de créer des vêtements à la dernière mode nous permet de croire que les robes trouvées dans les inventaires après décès se rapprochent de ce que l'on peut retrouver à la même époque dans les métropoles européennes. (Voir Ill. 19). Ajoutons que Richard Short a représenté des femmes portant ce qui semble une *robe à la française* (voir ill. 20) et un *robe à l'anglaise* (voir ill. 21).

Le déshabillé est décrit par Madeleine Delpierre comme un «vêtement d'usage courant, pour homme ou femme» mais il peut également s'agir d' «un vêtement élégant¹⁶²». Ce qui deviendra au XIX^e siècle un vêtement de nuit est ici un morceau que l'on porte à l'intérieur. Il ne s'agit pas d'un vêtement d'apparat, mais la présence d'un ou plusieurs déshabillés dans les garde-robes peut indiquer un mode de vie domestique,

¹⁵⁹ Inventaire des biens de Marianne Argan, *Op. Cit.*

¹⁶⁰ Inventaire des biens de Elisabeth Simon, *Op. Cit.*

¹⁶¹ R. Lelièvre, Inventaire des biens de Charles Duhamel et de Marie-louise Canac dit Marquis, Québec, 24-04-1799, BANQ, Microfilm.

¹⁶² Madeleine Delpierre, *Op. Cit.*, p.199.

puisque ce n'est pas une tenue de sortie, mais bien un vêtement de jour conçu pour l'intérieur. (voir ill. 20). Le déshabillé est plus populaire que la robe, nous en comptons trente-trois au total, ainsi réparti: trois chez une épouse d'artisan¹⁶³, un seulement chez l'épouse d'un maître¹⁶⁴, dix-sept dans le groupe des affaires¹⁶⁵, et douze pour Catherine Lemoine de Longueuil¹⁶⁶, qui possède à elle seule le tiers de l'ensemble des robes et déshabillés retrouvés dans les inventaires à l'étude!

La faible présence des corps et corsets est surprenante. Aucune pièce d'estomac ni aucun panier ne sont mentionnés et l'on ne compte que vingt-quatre corps ou corsets dans l'ensemble des inventaires (voir ill. 23). Chez la noblesse et la haute bourgeoisie européenne, ces pièces qui redressent le corps et forment la silhouette des femmes sont encore bien présentes dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle (voir ill. 22). La fin du siècle voit l'arrivée de vêtements plus légers, et la lutte des médecins face aux corsets déformants fait son œuvre¹⁶⁷, cependant la robe à la française demeure le vêtement de cour et de cérémonie jusqu'en 1770 environ, et elle se porte sur un panier et un corps. En outre, la *Gazette de Québec* révèle la présence de corsetières. Il est peu surprenant de constater l'absence de tels accessoires chez les femmes qui ne possèdent pas de robes, mais ce l'est beaucoup plus de n'en compter aucun chez Catherine Lemoine de

¹⁶³ A. Dumas, Inventaire des biens de Jean-Baptiste Beaudry et de Marie-joséphé Hote, Québec, 12-01-1799, BANQ, Microfilm.

¹⁶⁴ A. Dumas, inventaire des biens de Joseph Baucher dit Morency et de Angélique Dupoleau dit Duval, Québec, 08-04-1793, Québec, Microfilm.

¹⁶⁵ Inventaire des biens de Magdelaine Delestre dit Beaujour, *Op. Cit.*; Inventaire des biens de Marie Amiot, *Op. Cit.*; Inventaire des biens de Marie-Louise Canac dit Marquis, *Op. Cit.*

¹⁶⁶ Inventaire des biens de Catherine Lemoine de Longueuil, *Op. Cit.*

¹⁶⁷ La littérature médicale présente le corps baleiné et les corsets comme des pratiques barbares tandis que socialement, ces pièces vestimentaires sont de plus en plus associées au costume de cours et à la noblesse. L'idée de nature et le courant de l'anglomanie qui s'empare de la mode à la fin du siècle entraîne une rupture temporaire avec cette rigidité. Voir à ce sujet : Vigarello, «Un corps qui se redresse» dans *Le corps redressé*, *Op. Cit.*, p. 17 à 57 et Julie Allard, *Op. Cit.*

Longueuil, qui possède pourtant plusieurs robes¹⁶⁸. Peut-être existe-t-il un marché de revente de ces pièces de vêtements particulièrement prisées et utilisées. Une fois encore, nous nous pouvons ici que spéculer face au silence des sources.

Bien que notre enquête ne se veuille pas socioéconomique, nous avons toutefois choisi d'y analyser « la part de l'avoir vestimentaire »¹⁶⁹ des femmes de Québec, afin de connaître la place qu'occupent les vêtements dans le budget des ménages. Lorsque c'était possible, nous avons calculé l'ensemble des biens meubles trouvés dans la résidence du couple, y compris dans la cave, le grenier et les dépendances attenantes (granges, étables et cour). Toutefois, nous avons choisi d'exclure du calcul l'inventaire des boutiques et des ateliers d'artisans ainsi que l'argent monnayé, l'argenterie¹⁷⁰, les dettes actives et passives ainsi que la valeur des immeubles. Cependant, dans certains inventaires la valeur des marchandises était difficilement lisible, tandis qu'elle était carrément absente pour d'autres ménages. Malgré ces irrégularités, nous avons tout de même pu réaliser les calculs pour vingt-deux inventaires après décès réparti dans les différents groupes socioprofessionnels de la façon suivante : six chez les artisans, deux chez les célibataires, huit chez les maîtres/entrepreneurs, trois chez le groupe des affaires et trois pour les nobles et professions libérales. Le tableau 5 présente les résultats de ces calculs.

¹⁶⁸ Inventaire des biens de Catherine Lemoine de Longueuil, *Op. Cit.*

¹⁶⁹ On doit cette appellation à Daniel Roche, qui l'a utilisé avant nous dans *La culture des apparences*.

¹⁷⁰ Bien que s'agisse d'un bon indicateur de richesse, l'argenterie pouvait difficilement être incluse dans nos calculs, puisqu'elle est évaluée au poids et non pas selon sa valeur monétaire comme le reste des biens.

Les chercheurs Wallot et Paquet reconnaissent les «énormes problèmes méthodologiques»¹⁷¹ que présente l'étude des prix des marchandises au XVIII^e siècle. Bien que plusieurs inventaires présentaient l'utilisation de différentes devises (livres, francs, piastres, schelling) nous avons constaté que les monnaies les plus fréquentes dans les inventaires après décès étaient la livre sterling et le schelling.

Groupe socio-professionnel	Nom de l'épouse	valeur totale de l'inventaire (livres, shellings, pences)	valeur totale de la garde-robe	% de la garde-robe	% moyen du groupe socio-professionnel
Artisans	Marie-Elisabeth Parent	264,16	36,14	14 %	22,50 %
	Elisabeth Thibodeau	386,19	34,10	8,80 %	
	Marie-Dorothée Émond	394,3	133,17	33,30 %	
	Marie-Anne Ledroit	879	131	15 %	
	Marie-Joseph Hote	14,3,5 1/2	4,6	28,60 %	
	Geneviève Perreault	698,8	246,16	35 %	
Célibataires	Charlotte Duverger	108,4	90,2	83,30 %	91,20 %
	Marie-Anne Douville	303,18	300,8	99 %	
Maîtres/entrepreneurs	Marguerite Labady	1367,7	141	10,40 %	20,60 %
	Marie-Louise Paquet	729,4	141,2	19 %	
	Marie-Anne Silvestre	563,2	87,2	15 %	
	Marie-Marthe Perreault	410,1	40	9,80 %	
	Marguerite Gauvreau	655	333,14	50,80 %	
	Françoise Enouille Lanoix	530,17,9	56,10	10,50 %	
	Marie-Bernard Renaud	680,15	246	36,20 %	
	Elisabeth Simon	112,1,4	15,19	13 %	
Affaires	Marianne Argan	544,7	122,10	22,40 %	24,80 %
	Marie Amiot	42,15,3	8,8,6	19 %	
	Marie-Louise Canac Marquis	45,14,3	15,16,6	33 %	
Nobles/pro. libérales	Marie-Françoise Dumontier	6,10,8	0,3,9	2,30 %	23,70 %
	Catherine Lemoine de Longeuil	2154,12	316	14,70 %	
	Louise Catherine Roussel	13,11,6	7,1,4	54 %	

Tableau 5
La part de l'avoir vestimentaire dans les garde-robes féminines de la ville de Québec, en fonction du groupe socioprofessionnel, 1761-1799

¹⁷¹ Gilles Paquet et Jean-Pierre Wallot, «Some prices indexes for Quebec and Montreal (1760-1913)», dans *Histoire Sociale/Social history*, vol. 31, n°62, novembre 1998, p. 290.

En outre, un calcul complexe consistant en un croisement des valeurs sur une échelle normative nous a permis d'uniformiser les inventaires qui présentaient des devises différentes de celles-ci¹⁷².

Nous constatons que les valeurs varient beaucoup d'un individu à l'autre, tandis que le pourcentage moyen demeure sensiblement le même d'un groupe socioprofessionnel à l'autre. Or, les femmes célibataires se démarquent avec des inventaires presque exclusivement composés de vêtements. Ceci peut s'expliquer par le fait qu'elles vivent toutes deux en location, dans une chambre garnie. Ainsi, les garde-robes représentent une valeur totale relativement faible par rapport au reste de l'inventaire, dépassant rarement le tiers du total des biens, et ce, dans presque tous les groupes socioprofessionnels.

Pour compléter l'analyse économique des garde-robes, nous avons considéré encore une fois l'ensemble des pièces constituant la garde-robe féminine, incluant les chemises et les autres accessoires précédemment mis de côté afin de calculer le prix moyen par article. Seule une¹⁷³ des trois femmes célibataires nous a permis d'effectuer le calcul, les autres ne présentant pas la valeur des items inventoriés. Dans le groupe des nobles, nous avons effectué le calcul pour deux¹⁷⁴ des trois garde-robes. Le tableau 6 présente les résultats de ces calculs.

¹⁷² À propos de la monnaie canadienne, voir : Glyn Davies, *A history of money from ancient time to present*, Cardiff, University of Wales Press, 2002. Alan Bruce McCullough, *La monnaie et le change au Canada des premiers temps jusqu'à 1900*. Ottawa, Environnement Canada, 1987. James Powell, *Le dollar canadien : une perspective historique*, Banque du Canada, 2005.

¹⁷³ Inventaire des biens de Marie-Anne Douville, *Op. Cit.*

¹⁷⁴ Inventaire des biens de Catherine Lemoine de Longueuil, *Op. Cit.*; M.-A. Berthelot-Dartigny, Inventaire des biens de François Clesse et de Marie-Ignace Roy, Québec, 08-10-1774, BANQ, Microfilm.

Groupe	Noms	Nombre d'items	Valeur totale	Prix moyen par article
Nobles /Professions libérales	Catherine Lemoine de Longueuil	49	316 livres	7 livres
	Marie-Ignace Roy	51	84 livres 44 schelling	2 livres
Femmes célibataires	Marie-Anne Douville	79	300 livres 8 schelling	4 livres
Affaires	Marie-Anne Argan	64	122 livres 1 schelling	2 livres
	Marie-Louise Pasquet	10	35 livres 32 schelling	4 livres
	Magdelaine Delestre dit Beaujour	53	292 livres 30 schelling	6 livres
Maîtres / Entrepreneurs	Marguerite Gauvreau	73	333 livres 14 schelling	5 livres
	Marie-Anne Silvestre	72	87 livres 2 schelling	1 livres
	Marie-Benard dit Renaud	48	246 livres	5 livres
Artisans	Elisabeth Thibodeau	11	34 livres 10 schelling	3 livres
	Marie-Dorothée Émond	43	133 livres 17 schelling	3 livres
	Geneviève Perreault	113	246 livres 16 schelling	2 livres

Tableau 6
Valeur totale des garde-robes féminines de la ville de Québec, et prix moyen par article, 1761-1799

Ce tableau démontre que, généralement, les dames possèdent beaucoup d'articles, mais de peu de valeur. La faible valeur des garde-robes peut s'expliquer par le mauvais état de ceux-ci, par leur faible qualité, ou encore par leur simplicité (peu de robes par exemple). Certains inventaires présentaient parfois une pièce plus chère, au

milieu d'une panoplie d'articles de faible cout, souvent une robe, ou une cape fait d'étoffe plus luxueuse. Nous pouvons cependant voir que Catherine Lemoine de Longueuil, qui ne possède pourtant pas une énorme garde-robe, a toutefois celle dont le prix moyen par article est le plus élevé, suivi de près par Magdelaine Deslestre dit Beaujour¹⁷⁵, issue du milieu des affaires. Nous pouvons également constater qu'au sein d'un même groupe, les différences peuvent être très grandes. C'est le cas pour le groupe des nobles et des professions libérales ainsi que pour celui des affaires. Finalement, nous avons choisi de ne pas considérer l'endettement des individus. Il aurait toutefois été intéressant d'étudier les dettes contractées chez les marchands pour l'achat de tissus ou de vêtements, mais cela aurait été difficilement réalisable, puisque la nature des achats est rarement détaillée dans les inventaires. Il aurait ainsi été quasi-impossible de savoir précisément pour quelles marchandises exactement les individus se sont endettés.

2. LA COMPOSITION DES GARDES ROBES

Comme nous l'avons vu, la cape de camelot semble présenter peu de diversité au niveau de la couleur. Il en est tout autrement pour les autres pièces de vêtements. La couleur des robes, jupons, mantelets et déshabillés, lorsqu'elle est mentionnée, est en effet très diversifiée. En parcourant les inventaires, nous avons retrouvé des morceaux rose, bleu, gris, noir, vert, blanc, fleuri, bleu céleste, rouge, aurore, lilas, ardoise, violet, à pois rouge, et blanc fleuri de diverses couleurs. Les motifs des vêtements sont parfois détaillés; carreaux, coton peint, coton brodé, rayé, fleuri, damassé ou encore à pois. L'état des vêtements est également quelques fois précisé, rarement neufs, les vêtements sont souvent usés, parfois très vieux, ou rongés par les souris. Une fois encore, nous

¹⁷⁵ Inventaire des biens de Magdelaine Deslestre dit Beaujour, *Op. Cit.*

devinons, dans le soubassement de la consommation et de la possession de vêtement, toute une industrie de revente et d'achats de vêtements usés.

État	Artisans	Célibataires	Maîtres /entrepreneurs	Affaires	Nobles / Professions libérales
Usé (à demi usé, au 3/4 usé ou très usé)	18	n/d	5	1	1
Vieux / Très vieux	13	n/d	15	21	7
Neuf / Bon	1	n/d	7	n/d	2

Tableau 7
État des articles dans les garde-robes féminines de la ville de Québec, en fonction du groupe socioprofessionnel, 1761-1799

Le tableau 7 nous démontre que, bien que les dames possèdent de nombreuses pièces de vêtements, celles-ci ne sont généralement pas dans un très bon état. C'est sans grande surprise que nous constatons davantage la présence d'items allant d'à demi usés à très usés chez les artisans que chez les nobles. Toutefois, l'état des vêtements n'est pas rigoureusement indiqué par les notaires, comme nous pouvons le voir chez les femmes célibataires, où l'on ne retrouve aucune mention concernant l'état des articles. De plus, cette caractéristique semble être plus souvent consignée lorsque l'article est vieux que lorsqu'il est neuf, ce qui peut évidemment fausser notre analyse. Il faut également noter que Marie-Françoise Dumontier¹⁷⁶, membres du groupe des nobles et des professions libérales est décédée à l'âge de 83 ans, et la majorité des items vieux ou très vieux répertoriés dans ce groupe l'ont été dans sa garde-robe. C'est donc dire que l'âge de la

¹⁷⁶ Inventaire des biens de Marie-Françoise Dumontier, *Op. Cit.*

dame à une influence sur l'état de ses vêtements, et que les garde-robes ne sont probablement pas renouvelées à une fréquence régulière.

La présence de chemises dans les garde-robes féminines va de soi. En effet, il s'agit du sous-vêtement porté tant par les hommes que par les femmes depuis le Moyen Âge. Vingt-neuf inventaires en font mention, révélant en moyenne dix chemises par femmes. Le minimum étant d'une seule chemise¹⁷⁷(quoique décrite comme «fine») et le maximum étant de trente-six, chez l'épouse d'un artisan¹⁷⁸. L'état des chemises va de «bonnes» à «très vieilles» et «usées», tandis qu'elles sont faites en majorité de «grosse toile», de «toile du pays» ou de «toile de Russie». Ce n'est seulement que dans la garde-robe de Marianne Argan que nous avons pu constater la présence de chemises fait de mousseline ou encore de toile brodée¹⁷⁹. L'absence de précision concernant des manches ou des cols de dentelles, ou de tout autres décorations sur les chemises peut être un oubli de la part du notaire. Cependant, la faible quantité de robes dans les inventaires peut également expliquer la simplicité des chemises. Généralement, lorsque portées sous une robe, le col et les manches garnies de dentelles des chemises sont visibles et apportent de la fantaisie au vêtement. Nous avons toutefois trouvé de nombreuses manchettes, qui sont des pièces de dentelles servant justement à être ajoutées aux manches des robes ou des mantelets afin de les décorer.

¹⁷⁷ Inventaire des biens de Marie-Joseph Hote, *Op. Cit.*

¹⁷⁸ S. Sanguinet, Inventaire des biens de Nicolas Gaubreau et de Marie Desilva dit Portugais, Québec, 13-02-1761, BANQ, Microfilm.

¹⁷⁹ F. Lemaitre-Lamorille, Inventaire des biens de Michel Voyer et de Marie-Anne Argan, 08-07-1761, BANQ, Microfilm.

Onze inventaires après décès font mention de souliers ou d'escarpins¹⁸⁰. Souvent très vieux, les souliers sont soit faits de cuir ou de maroquin ou encore d'étoffes (callemande, *diablement fort*¹⁸¹, velours) et même de castor.¹⁸² Dans l'armoire de Marie-Elisabeth Fortin, nous avons retrouvé sept paires de souliers¹⁸³. Peu de souliers donc dans les garde-robes, mais les dames n'allaient pas pieds nus pour autant. Il s'agit peut-être d'un élément avec si peu d'importance qu'il n'est pas inventorié. Mais puisque nous retrouvons en grande quantité des mouchoirs et d'autres petits articles, cette explication semble peu probable. Peut-être que les chaussures ne sont pas rangées au même endroit que le reste des biens de l'épouse, ce qui pourrait expliquer que nous ne les avons pas retrouvées dans les garde-robes. Mais selon nous, cette absence peut démontrer le manque de rigueur de certains notaires lors de la rédaction des inventaires ou encore le fait que les chaussures soient souvent réutilisées par d'autres ou rapidement vendues.

Les bas, les coiffes, les poches et les mouchoirs sont des éléments présents dans tous les inventaires. Il s'agit d'éléments plutôt communs et beaucoup moins révélateurs. Bien que nous ayons vu la présence de bas de soie, et de coiffes de dentelles, les notaires ne semblent pas y accorder beaucoup d'attention, puisqu'ils sont généralement peu

¹⁸⁰ Inventaire des biens de Marie-Ignace Roy, *Op. Cit.*; Inventaire des biens de Marguerite Labady, *Op. Cit.*; M.-A. Berthelot-Dartigny, Inventaire des biens de Joseph Rodrigue et de Marie-Elisabeth Fortin, Québec, 16-12-1780, BANQ, Microfilm; Inventaire des biens de Elisabeth Thibodau, *Op. Cit.*; J.-A. Panet, Inventaire des biens de Antoine Gauvin et de Marie-Dorothée Emond, Québec, 26-01-1775, BANQ, Microfilm; Inventaire des biens de Charlotte Duverger, *Op. Cit.*; J.-A. Panet, inventaire des biens de François Rinfret dit Malouin et de Geneviève Perreault, Québec, 06-10-1780, BANQ, Microfilm; P.-L. Deschenaux, Inventaire des biens de Jean-Baptiste Thomas dit Bigaouet et de Marie-Bernard dit Renaud, Québec, 17-07-1786, BANQ, Microfilm; Inventaire des biens de Marie-Joseph Hote, *Op. Cit.*; Inventaire des biens de Marianne Argan, *Op. Cit.*

¹⁸¹ Le *diablement fort* est une étoffe très présente dans les annonces de la Gazette de Québec. Il s'agit probablement d'un tissu grossier fait de laine.

¹⁸² à propos des chaussures voir: Laurent Turcot, «Du pied médicalisé au pied à la mode: Pour une histoire du pied au XVIIIe siècle», dans Sabine Arnaud et Helge Jorheim, (dir.) *Le corps et ses images dans l'Europe du dix-huitième siècle/ The Body and its images in 18th century Europe*, Paris, Honoré Champion, 2012, p. 313-331.

¹⁸³ Inventaire des biens de Marie-Elizabeth Fortin, *Op. Cit.*

décrits et évalués en lot. Un élément semble être particulier aux dames de la ville de Québec, la *caline*, morceau que l'on retrouve dans de nombreux inventaires, mais qui est cependant absent des ouvrages de référence sur la mode européenne. Puisque les *calines* sont généralement associées aux coiffes et aux bonnets, nous croyons qu'il s'agit d'un accessoire servant à couvrir la tête. Ce n'est sans doute pas une particularité canadienne, mais le terme, quant à lui, semble être bien canadien. En outre, nous n'avons retrouvé aucune mention de ce terme dans les dictionnaires d'époque ou dans les ouvrages de référence spécialisés.

Puisque la qualité du tissu influence l'apparence et la qualité d'un vêtement, nous avons cherché à connaître le tissu le plus populaire dans les garde-robes des femmes de Québec. Pour ce faire, nous avons utilisé les catégories des tissus établies par Desloges et Vallières et employées au chapitre précédent de notre étude¹⁸⁴ c'est-à-dire lainage, cotonnade, lin et toile et draperie et soierie. Le tableau 8 qui présente les résultats de ce partage en pourcentage, permet de voir que les textiles les plus populaires sont les cotonnades, suivit des lainages et des soieries. Le lin et les draperies sont peu présents dans les garde-robes, bien que ce soit des tissus assez importants parmi les importations britanniques et également bien représentés dans les pages de la *Gazette*. Nous avons toutefois constaté que ces tissus sont souvent employés comme linge de maison, pour fabriquer des rideaux ou des revêtements de meubles notamment.

¹⁸⁴ Voir p. 32 du chapitre un de la présente étude et Marc Vallières et Yvon Desloges, *Op. Cit.*, p. 445.

Tissus	Femmes célibataires (3)	Artisans (8)	Maîtres/Entre preneurs (11)	Affaires (6)	Nobles /Droits (3)	Total
Lainage	4,2 %	19,8 %	38,5 %	20,8 %	16,7 %	21,6 %
Cottonnade	15,6 %	18,6 %	27,4 %	30,4 %	8 %	59,1 %
Lin / Toile	-	28,6 %	28,6 %	42,9 %	-	1,6 %
Draperie	-	16,7 %	16,7 %	50 %	16,7 %	1,3 %
Soierie	5,48 %	8,2 %	32,9 %	28,8 %	24,7 %	16,4 %

Tableau 8
Valeur des catégories des tissus dans les garde-robes féminines de la ville de Québec en fonction du groupe socioprofessionnel, 1761-1799

La mode européenne de l'indienne gagne les Canadiennes au XVIII^e siècle. Cette toile de coton peinte ou imprimée était d'abord importée des Indes, mais sa popularité entraîne rapidement des imitations européennes. Puisque l'indienne est résistante, lavable et abordable, il s'agit d'une alternative pratique et tout aussi jolie que les autres textiles plus riches disponibles sur le marché¹⁸⁵. Les inventaires après décès nous révèlent qu'il s'agit effectivement d'un tissu que l'on retrouve en abondance dans presque toutes les garde-robes de l'échantillon. Trente-trois des trente-sept inventaires présentent des mantelets et des jupons fait d'indienne. Catherine Lemoine de Longueuil ne possède ni l'un ni l'autre¹⁸⁶. Elle possède cependant cinq déshabillés du matin et deux de jour taillés dans ce tissu fort populaire. C'est donc dire que l'utilisation de l'indienne,

¹⁸⁵ François Boucher, *Op. Cit.* p. 261 et p. 466.

¹⁸⁶ Inventaire des biens de Catherine Lemoine de Longueuil, *Op. Cit.*

tissu à bas prix, est généralisée tant chez les femmes d'artisans que chez l'épouse d'un seigneur.

La mousseline, ce tissu de coton léger dont la popularité s'accroît au cours de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, est portée en déshabillé par Marie Amiot¹⁸⁷ et Catherine Lemoine de Longueuil¹⁸⁸, en tablier chez Marguerite Callender¹⁸⁹ ou en casaquin chez Elisabeth Simon¹⁹⁰. On retrouve également des «shâles», des coiffes et des manchettes de mousseline, mais en très petite quantité. La quasi-absence de mousseline dans les garde-robes des femmes de Québec est plutôt surprenante puisque la *Gazette de Québec* en fait régulièrement mention dans les annonces de marchands, et il s'agit d'une étoffe très en vogue en Europe. Est-ce une étoffe trop légère pour être portée au Canada? Difficile de le confirmer. Nous pouvons cependant croire que quelques notaires imprécis ont pu qualifier la mousseline sous l'appellation plus générale de «coton», ce qui peut expliquer sa faible présence dans les inventaires à l'étude. Outre la mousseline et l'indienne, les cotonnades populaires dans les inventaires sont le basin et la callemande.

Les soieries sont également bien représentées dans les garde-robes. Cette étoffe d'importation, dont nous avons déjà constaté la popularité dans les annonces des marchands des pages de la *Gazette de Québec*, est portée tant par tous les groupes socioprofessionnels et son usage est presque exclusivement réservé à la confection de vêtements et d'accessoires. Bien sûr, nous en trouvons en moins grand nombre chez les

¹⁸⁷ M.-A. Berthelot Dartigny, Inventaire des biens de François Fortier et de Marie Amiot, Québec, 15-03-1798, BANQ, Microfilm.

¹⁸⁸ Inventaire des biens de Catherine Lemoine de Longueuil, *Op. Cit.*

¹⁸⁹ Inventaire des biens de Marguerite Callender, *Op. Cit.*

¹⁹⁰ Inventaire des biens de Elisabeth Simon, *Op. Cit.*

artisans, qui n'en possèdent que plus rarement, et lorsque c'est le cas, ce n'est qu'un seul morceau à la fois. Les soieries sont parfois utilisées pour garnir la tête des capes de camelot, mais nous avons toutefois répertorié de nombreux jupons et mantelets, de même que quelques déshabillés et robes confectionnées à partir de différentes espèces de soieries; l'armois, le satin ou encore le taffetas sont les plus populaires.

Quelques étoffes faites de laine se retrouvent dans les inventaires, il s'agit essentiellement de pellik, de l'espagnolette, du camelot et du droguet. La laine est surtout utilisée pour les jupons ou les chemises. La provenance de ces étoffes n'est pas énoncée dans les documents, mais puisque ce sont tous des tissus ayant été répertoriés dans les pages de la *Gazette*, il s'agit probablement d'importation. Cependant, le droguet cette étoffe de laine plus grossière, semble parfois désigner la laine du pays, bien que celle-ci soit très peu présente dans les garde-robes. Jamais utilisée pour les mantelets ou les capes, la laine du pays (ou *droguet du pays*) constitue une étoffe rude qui ne semble pas très populaire pour les vêtements. Nous n'avons constaté la présence de ce tissu dans seulement deux inventaires, chaque fois utilisée pour des jupons ou des chemises par des épouses d'artisans¹⁹¹.

Le vêtement est sans aucun doute révélateur d'une volonté de distinction sociale par l'apparence. La présence chez les artisans de garde-robes bien garnies le démontre bien. La qualité des tissus et l'état des vêtements permettent de différencier les différents

¹⁹¹ M.-A. Berthelot-Dartigny, Inventaire des biens de François Allard et de Marie-Elisabeth Parent, Québec, 04-02-1775, BANQ, Microfilm; Inventaire des biens de Geneviève Mathieu, *Op. Cit.*

groupes socioprofessionnels, tout comme la présence de vêtements d'apparat (les robes) ou de vêtements signalant un mode de vie domestique (les déshabillés) ou encore les menus détails apportés à un vêtement de tous les jours (la tête d'une cape garnie de satin par exemple). Nous avons toutefois pu constater que l'appartenance à un groupe socioprofessionnel n'influence pas nécessairement les possessions vestimentaires. Il est possible de retrouver des garde-robes plus ou moins remplies dans chacun des groupes. Les femmes célibataires possèdent également des items luxueux et de qualité, ce qui permet de croire que ces dernières cherchent à être coquettes et accordent une grande importance à leur apparence. La volonté de distinction sociale se lit non pas sur de grandes quantités de vêtements de grande valeur mais dans un ensemble ou la presque totalité des vêtements on peu de valeur, mais où l'on compte quelques pièces qui en ont énormément. C'est ce décalage extrême qui renforce l'idée de distinction sociale.

« Éléments constitutifs du vêtement, les étoffes en reflètent aussi l'usage »¹⁹² soutient Madeleine Delpierre. Ainsi, les tissus et les choix vestimentaires conditionnent les pratiques tout en y étant intimement liés. Cela nous est démontré autant dans les pages de la *Gazette de Québec* que dans l'étude des inventaires après décès. Toutefois, la population est-elle dupe de ce jeu social? Les dames réussissent-elles à berner leur entourage, ou sont-elles les seules à se faire prendre au piège de cette « hiérarchie des apparences »¹⁹³? L'étude des inventaires ne nous permet pas d'affirmer si c'est bel et bien le cas, puisqu'il donne uniquement un aperçu des possessions, en omettant de nous renseigner sur l'impact qu'ont les vêtements sur les autres. Mais puisque le regard extérieur se rencontre dans la sphère publique, le prochain chapitre de cette étude portera

¹⁹² Delpierre, *Op. Cit.*, p. 65.

¹⁹³ Roche, *Op. Cit.*, p.91.

sur ce regard extérieur, celui que posent les voyageurs étrangers sur la société qu'ils visitent.

CHAPITRE III **LES RÉCITS DE VOYAGE**

Le regard des voyageurs nous permet de confirmer qu'au cœur de la sphère publique les individus en provenance des différents groupes sociaux accordent une grande importance aux vêtements et aux signes qu'ils permettent d'envoyer, qu'il s'agisse de luxe, d'ostentation, de désœuvrement ou de modestie. Comme nous le verrons dans le présent chapitre, le vêtement capte l'œil du voyageur. Les récits que livrent ces voyageurs indiquent qu'ils sont généralement pris au jeu de cette « séduction sociale » qui passe, entre autres par le vêtement. Pour ces auteurs, la femme devient un modèle de luxe, elle séduit par l'élégance et l'apparente aisance financière que transmettent ses choix vestimentaires. Cette séduction favorise la distinction sociale. Cependant, certains voyageurs ne sont pas totalement dupes et remettent en question le niveau de richesse des Canadiennes, et ce malgré les apparences parfois trompeuses.

Parce que les récits de voyage sont des documents riches et éloquents, ils ont été souvent utilisés et étudiés par les historiens¹⁹⁴. Nombreux sont ceux qui les ont considérés comme parole de vérité, comme Robert-Lionel Séguin¹⁹⁵, qui manque parfois de distance et de nuance dans leur utilisation. Tandis que d'autres, comme Réal Ouellet, ont bien pris soin de replacer les auteurs dans le contexte historique qui est le leur et à nuancer leurs interprétations, spécialement en montrant le style convenu, voire attendu que le texte comporte. Ouellet révèle notamment les principes d'héroïsation du

¹⁹⁴ Voir entre autres: Marie-Christine Pioffet, *Écrire des récits de voyages (XVe-XVIIIe siècles): esquisse d'une poétique en gestation: acte du colloque tenu à Toronto du 4 au 6 mai 2006*, Québec, PUL, 2008; Pierre Guillaume et Laurier Turgeon (dir.), *Regards croisés sur le Canada et la France. Voyages et relations du XVIe au XXe siècle*. Paris, Éditions du CTHS, 2007; Lemire et al., *La vie littéraire au Québec, Op. Cit.*

¹⁹⁵ Robert-Lionel Séguin, *La civilisation traditionnelle de l'habitant, Op. Cit.*

narrateur, mais aussi les procédés littéraires utilisés pour rendre compte de l'extraordinaire des découvertes à un public européen qui ne peut se représenter ce que le voyageur a pu observer¹⁹⁶. Dans tous les cas, il y a des lieux communs et des passages obligés qui se retrouvent dans tous ces textes. Le récit de voyage renseigne autant, sinon plus, sur son auteur que sur le lieu qu'il visite. Le voyage peut même s'avérer être un voyage à l'intérieur de soi dans la mesure où l'individu est confronté à une réalité différente qu'il tache de décrire, plus ou moins bien, dans le langage qui est le sien.

Dans le cadre de notre étude, les récits de voyage nous permettent de constater l'effet qu'ont les choix vestimentaires des femmes dans les perceptions, ce qui entraîne une forme de distinction sociale. Le regard de l'autre est primordial en ce qu'il fonde la dynamique des relations dans la sphère publique. Comme le précise Habermas « la représentation ne peut aller de soi que dans la sphère de ce qui est public [...] il n'y a pas de représentation qui serait chose privée. »¹⁹⁷. Il faut se montrer et cette exposition publique, qui participe du « voir et être vu » ne peut se dérouler que dans les lieux publics. Voilà où le regard du voyageur devient ici acteur en ce qu'il capte et retransmet cet ordinaire de la vie publique dans la société coloniale canadienne de la seconde moitié du XVIII^e siècle.

Les voyageurs proviennent majoritairement de l'élite, qu'elle soit militaire, administrative ou sociale. Ils voyagent pour des raisons politiques, scientifiques, militaires, ou par simple curiosité. Certains d'entre eux auront la chance de fréquenter la

¹⁹⁶ Réal Ouellet, *La relation de voyage en Amérique (XVI^e-XVIII^e siècles). Au carrefour des genres*, Québec, PUL, 2010, 165 p.

¹⁹⁷ Jürgen Habermas, *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, 1978, p. 19.

bonne société canadienne, et de voir leurs temps libres occupés par de nombreux loisirs, comme des bals, ou encore des promenades hivernales en calèche. C'est le cas d'Elizabeth Simcoe, habituée au luxe de la bonne société britannique. Épouse du lieutenant-gouverneur du Haut-Canada, elle quitte en 1791 l'Angleterre pour s'installer au Canada. Elle s'embarque dans le bateau qui la mènera à sa nouvelle vie avec ses coffres garnis de robes de bal, achetées à Londres avant son départ¹⁹⁸. Jusqu'à son retour en Angleterre en 1796, elle décrit dans son texte sa vie quotidienne dans la colonie, et ne manque pas de porter un jugement fort intéressant sur ce qu'elle y découvre.

Quant à Pehr Kalm, ce botaniste suédois qui porte un regard sur la société qu'il découvre, il ne se contente pas de décrire la faune et la flore, mais note également les conditions de vie et les mœurs des Canadiens. S'ajoute à eux John Lambert, Isaac Weld, Pierre de Sales L'atterrière, et l'auteur des *Canadians Letters*. Nous avons retenu pour notre étude les dix récits de voyage donnant des indications pertinentes sur les habitudes vestimentaires dans la colonie. C'est à dire ceux de La Rochefoucault-Liancourt, l'auteur inconnu des *Canadian Letters*, Pehr Kalm, John Lambert, Lady Simcoe, Lady Riedsel, Joseph-Charles Bonin, Michael Smith, Isaac Weld et Pierre Sales de L'atterrière. Ainsi que deux lettres, signées l'une par le Gouverneur Murray s'adressant à sa femme et l'autre par Hannah Jarvis écrivant à un correspondant à Londres.

Comme toutes les sources produites par l'homme, les récits de voyage sont teintés du vécu et des perceptions de leur auteur. On y retrouve parfois une volonté de donner une illusion d'exotisme ou de pittoresque. On y voit également l'influence de préjugés favorables ou défavorables. Les récits de voyage peuvent également devenir

¹⁹⁸ Elizabeth Simcoe (Mary Quayle Innis), *Mrs. Simcoe's diary*, Toronto, Dundum, 2007, p. 20.

des guides qui permettent aux futurs voyageurs et aux curieux de mieux connaître cette société lointaine. Ainsi, nous savons que John Lambert a lu les écrits de Pehr Kalm et d'Isaac Weld avant de venir au Canada.¹⁹⁹ Son récit — donc son regard sur les Canadiens et Canadiennes — s'en trouve marqué, il ne peut s'empêcher de faire la comparaison entre ce qu'il voit et ce que les autres ont décrit avant lui. Il s'y réfère même directement dans son texte : « il peut être amusant de comparer les mœurs des Canadiennes d'aujourd'hui avec la description qu'en a faite le professeur Kalm il y a 60 ans, sous le régime français²⁰⁰. »

Pour ce qui est de la périodisation qui est celle du présent chapitre, il est certain qu'un Pehr Kalm qui est à Québec en 1744 découvre une société différente de celle visitée par un John Lambert en 1806. Toutefois, bien que le vêtement soit fortement influencé par les changements de mode, il a été démontré par plusieurs historiens qu'au XVIII^e siècle, les grandes lignes structurant l'habillement ne changent pas suffisamment rapidement pour représenter un obstacle à l'utilisation de récits de voyage répartis sur une grande période de temps²⁰¹. Pour cette raison, et puisqu'il s'agit de visiteurs loquaces, nous avons choisi de conserver les écrits de Kalm et de Lambert, malgré qu'ils n'aient pas visité Québec dans la période définie par notre étude.

Ainsi, les récits de voyage « permettent, par un regard d'altérité signifiante, de comprendre une part de l'ordinaire qui n'est pas saisie par les habitants parce qu'elle est

¹⁹⁹ John Lambert, *Voyage au Canada dans les années 1806, 1807 et 1808*, Québec, Septentrion, 2006, p.8.

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 196.

²⁰¹ Avril Hart, Susan North et Al., *Seventeenth and eighteenth-century fashion in detail*. London, V&A Publishing, 2009; Aileen Ribeiro, *Dress in eighteenth-century Europe, 1715-1789*. New Haven, Yale University Press, 2002; Jacques Ruppert. *Le costume : époques Louis XIV et Louis XV*. Paris, Flammarion, 1990. et Gilberte Vrignaud. *Vêtue et parure en France au dix-huitième siècle*. Paris, Éditions Messene, 1995.

davantage vécue que réfléchi »²⁰². Comme l'exprime Julie Allard dans son étude sur les transformations de la mode française au XVIII^e siècle, étudier ces écrits « permet de retracer les significations culturelles attachées aux vêtements» en plus de percevoir les « réactions affectives aux vêtements²⁰³ ». Nous verrons que les voyageurs reconnaissent dans la ville de Québec la répétition des modèles de la mode européenne, en plus de remarquer la distinction sociale que permet le vêtement. En outre, ils ne manquent pas de remarquer les singularités vestimentaires canadiennes, même si elles sont peu nombreuses.

1. SUIVRE LES TENDANCES DANS LA COLONIE

Les annonces de la *Gazette de Québec* démontrent sans l'ombre d'un doute que les femmes de la ville ont accès aux tendances européennes. Les marchandises arrivent au port à un rythme régulier, et les artisans européens présents dans la colonie sont fiers d'affirmer qu'ils exercent leur métier dans le style de Paris ou de Londres, un peu comme un titre de gloire dont on se pare et qui devient un gage de qualité pour le client potentiel que l'on tente d'attirer par la publicité. Qui plus est, nous avons constaté dans les inventaires après décès que les garde-robes des dames sont parfois bien garnies, d'autres fois richement garnies, comptant de nombreux morceaux à la dernière mode. À leur tour, les voyageurs nous permettent de constater l'importance que les femmes de Québec accordent à la mode.

Le Français La Rochefoucault-Liancourt indique dans les mémoires qu'il rédige lors de son voyage au Canada en 1795 que « les mœurs anglaises pour les ameublements,

²⁰² Laurent Turcot, «L'émergence d'un loisir: les particularités de la promenade en carrosse au Canada du XVIII^e siècle», dans *RHAF*, vol. 64, no^o1, 2010, p. 36.

²⁰³ Julie Allard, *Op. Cit.*, p. 7.

les repas, etc. prévalent dans les maisons anglaises²⁰⁴ ». Toutefois, il affirme qu'il est encore possible de trouver des familles canadiennes de « distinction » chez qui la coutume française a été préservée, tandis que « quelques familles canadiennes plus riches, et tenant à l'administration » ont également adoptées les mœurs anglaises. L'auteur inconnu des *Canadian letters* semble lui aussi pencher en ce sens lorsqu'il parle de son passage à Québec entre 1792 et 1793. Il soutient que « the dress of the women, the wooden shoes and their cookery, all tend to aid the delusion and induce you, occasionally, to suppose yourself in a town of old France²⁰⁵. »

Le naturaliste suédois Pehr Kalm réalise une expédition en Amérique du Nord en 1748 afin de se documenter sur les plantes et sur l'industrie agricole. Son texte est sans doute l'un de ceux qui sont le plus utilisés afin de comprendre les transformations sociales et culturelles à la fin du régime français²⁰⁶. Lors de son séjour au Canada en 1749, il se plaît à décrire l'étonnement des Canadiennes lorsqu'elles constatent les différences vestimentaires entre les étrangers de passage et les habitants de la colonie : « on peut dire que c'est là une assez grande faiblesse qui mériterait bien d'être tournée en dérision, spécialement ici! »²⁰⁷ En décrivant la volonté des Canadiennes de suivre la toute dernière mode de Paris, Kalm nous indique que « comme le Canada en est passablement éloigné, il arrive souvent qu'on y reçoive cette nouvelle mode au moment où à Paris elle est déjà vieille et délaissée²⁰⁸. » Pourtant, cette affirmation va à contresens

²⁰⁴ François-Alexandre-Frédéric de La Rochefoucauld-Liancourt, *Voyage dans les Etats-Unis d'Amérique, fait en 1795, 1796, et 1797, vol. 1*, Paris, Dupont, 1798, p. 102.

²⁰⁵ Anon., *Canadian letters, Description of a tour thro' the provinces of lower and upper Canada in the course of the years 1792 and '93*, C.A. Marchand, 1912, p.6.

²⁰⁶ Guy Frégault, *La civilisation de la Nouvelle-France*. Montréal, Fides, 1944; Jean Hamelin, *Économie et société en Nouvelle-France*, Québec, PUL, 1970; Fernand Ouellet, *Histoire économique et sociale du Québec, 1760-1850 Structures et conjoncture*, Montréal et Paris, Fides, 1966.

²⁰⁷ Kalm, *Op. Cit.*, p. 281.

²⁰⁸ *Ibid.*

de ce que nous a révélé la *Gazette de Québec*. Il faut toutefois tenir compte du changement de régime qu'entraîne la Conquête.

Kalm se montre plutôt intransigeant lorsqu'il accuse ces dames de faire preuve de bêtise, mais n'exagère-t-il pas un peu lorsqu'il soutient que « s'il arrivait que la toute dernière mode de Paris puisse être expédiée ici en un seul jour et que ces dames d'ici ignorent que c'est elle qui vient d'arriver de France, elles s'en moqueraient et la tiendraient pour complètement ridicule, parce qu'elle ne serait pas conforme à leur mode à elles »? Lors de son voyage, en 1749, la mode informelle ne change pas suffisamment rapidement pour que l'on puisse y dénoter des modifications majeures entre deux envois de bateaux. En Europe, il faut attendre 1775 environs pour apercevoir une succession de styles différents pour les robes seulement²⁰⁹. Entre outre, dès 1720, le tissu et les articles de mercerie d'importation sont au cœur du commerce de la Nouvelle-France puisqu'ils représentent en moyenne 40 % de l'inventaire des marchands de Montréal²¹⁰. Toutefois, l'importance qu'accordent les dames à suivre la mode de la métropole transparait dans le récit de Kalm. C'est cette même volonté qui les pousse à sourire en voyant les vêtements des étrangers «alors que, dans quelque temps, elles tiendront pour la meilleure mode ce dont elles se moquaient auparavant²¹¹. »

Le Britannique John Lambert, qui arrive sur le continent au début du XIX^e siècle, donne raison à Kalm en affirmant que « les vêtements des femmes sont démodés, car les articles n'arrivent jamais au Canada avant qu'ils ne soient passés de mode en

²⁰⁹ François Boucher, *Op. Cit.*, p. 271.

²¹⁰ Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal, Op. Cit.*, p. 151.

²¹¹ Pehr kalm (Jacques Rousseau), *Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749*, Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 1977, p. 441.

Angleterre²¹². » Il ajoute plus tard que « les modes qui sont considérées comme nouvelles datent en général de douze mois en Angleterre et elles continuent souvent d’être de mise plusieurs saisons après leur arrivée²¹³. » Toutefois, Lambert se contredit lorsqu’il mentionne que « l’habillement des Canadiennes est de nos jours conforme en tout point aux modes anglaises qui sont exportées chaque année vers le Canada²¹⁴ » (voir ill. 25). Il faut dire que Lambert semble avoir de nombreux préjugés négatifs sur le Canada, et qu’il arrive difficilement à cacher son aversion envers les traces qu’y a laissées le régime français²¹⁵.

Voyageuse de marque, Élisabeth Simcoe va laisser de magnifiques textes et gravures pour comprendre la réalité culturelle de Québec dans les années 1790²¹⁶ (voir ill. 24). Lorsqu’elle indique que « my cloathes for the 4th of June not being arrived²¹⁷ », elle nous permet de croire qu’elle ne retrouve pas chez les marchands et les artisans de la ville de quoi la vêtir convenablement et que ses goûts luxueux requièrent qu’elle s’adresse directement à Londres. De plus, elle conserve certainement la volonté de rester fidèle à ses habitudes londoniennes. Cependant, Hannah Jarvis, l’épouse du secrétaire du Haut-Canada envoie régulièrement des lettres en Angleterre, afin qu’on lui envoie des tissus (« dark strong printed calico not too fine, narrow streiped red and white cotton for

²¹² John Lambert, *Op. Cit.*, p.126.

²¹³ *Ibid.*, p.211.

²¹⁴ *Ibid.*

²¹⁵ Jacqueline Roy, « John Lambert » dans *Dictionnaire biographique du Canada*, http://www.biographi.ca/009004-119.01-f.php?id_nbr=2492&&PHPSESSID=vchzfqkvzape page consultée le 04/09/2012.

²¹⁶ Tom Gerry, « Extremes Meet : Elizabeth Simcoe’s Birchbark Landscapes », dans *Queen’s Quaterly*, n° 106, 1999, p. 589-601 et David Bureau, « L’illustration du récit de voyage : un cas de la fin du XVIIIe siècle, Élisabeth Posthuma Gwillim, Lady Simcoe (1762-1850) », dans Nathalie Miglioli et Pierre-Olivier Ouellet (dir.), *Mélanges sur l’art au Québec historique (XVIIe-XIXe siècles)*, Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises, 2009, p.15-40.

²¹⁷ Simcoe, *Op. Cit.*, p. 88.

the little girls' gowns²¹⁸ ») Elle affirme que les tissus au Canada sont très dispendieux, et que l'on en trouve difficilement à moins de six shillings la verge, tant à Newark qu'à Montréal²¹⁹. Ce qui nous permet de penser que si Elizabeth Simcoe s'adresse à Londres pour sa tenue du 4 juin, c'est que les tissus au Canada sont trop chers.

Néanmoins, Elizabeth Simcoe ne manque pas de commenter les tenues que portent les dames lors des événements mondains qu'elle fréquente, tels que les soupers et les bals chez le gouverneur. À travers les pages de ses mémoires, nous découvrons une femme socialement très active et qui fréquente les plus hautes sphères de la société canadienne. Lors son premier séjour à Québec (11 novembre 1791 au 5 juin 1792), elle assiste à quatre concerts, six bals et huit danses, tandis que lors de son second séjour, peut-être prend-elle moins le soin de noter ses divertissements puisqu'elle n'assiste qu'à deux concerts, deux bals et une danse²²⁰. Il faut dire qu'elle avait été prévenue dès son arrivée dans la colonie par Madame Macaulay, l'épouse d'un chirurgien, qui lui avait décrit les bals avec les chandelles de cires, les robes de gazes, les soupers et les thés en bonne compagnie²²¹.

Ainsi, de Niagara à Québec, Madame Simcoe prend part à de nombreux bals durant son séjour, et elle reconnaît chaque fois que les femmes y sont bien habillées²²². Elle ne précise toutefois pas si ces dernières sont vraiment à la mode, ou que leurs

²¹⁸ *Ibid.*, p. 25.

²¹⁹ *Ibid.*

²²⁰ Laurent Turcot, « Mœurs, sociabilités et mentalités montréalaises : la vie quotidienne dans la ville au XVIIIe siècle », dans Dany Fougères (dir.), *Histoire de Montréal et sa région*, Québec, PUL, 2012, p. 267-300

²²¹ Simcoe, *Op. Cit.*, p. 25.

²²² Concernant les dames présentes lors d'un bal, nous retrouvons cinq fois la mention «the ladies were well dressed» ou une formulation s'y rapprochant, dans les mémoires de madame Simcoe; *Ibid.*, p. 26, 70, 73, 150 et 163.

efforts sont simplement remarquables. Néanmoins, tout porte à croire que cette femme, qui prend la peine de faire venir ses tenues directement de Londres, à un sens aigu des tendances. Or, si elle précise que les dames sont bien habillées, leurs tenues doivent certainement être fidèles aux standards de la mode auxquels Lady Simcoe porte une grande attention.

Un autre voyageur, anonyme, celui-là de passage à Newark entre 1792 et 1793, se dit surpris de constater que les plumes et tout l'attirail que l'on peut retrouver chez les dames de la haute société britannique se retrouvent aussi dans la colonie. Il décrit ainsi son étonnement : « I could not avoid silently interrogating myself, can I be at the extremity of the lake Ontario²²³. » De son côté, Lady Riedesel, épouse du commandant du premier contingent de soldats allemands qui s'allient à l'armée britannique pour combattre les rebelles d'Amérique, décrit à son tour l'habillement des Canadiennes lors de son séjour à Québec en 1777. Elle remarque la fameuse cape, à laquelle les dames ajoutent « a petticoat and jackets with long sleeves²²⁴ ». Cette image confirme que le mantelet et le jupon forment certainement l'ensemble le plus populaire dans la colonie. Tout comme le remarque Kalm, quelques décennies plus tôt : « elles portent une blouse courte, ou un tricot fabriqué de la même façon que chez nous²²⁵ » qu'elles agencent à une jupe courte. Ainsi, tous deux ne paraissent pas choqués de voir les dames ainsi habillées. Une chose semble certaine, les Canadiennes aiment les beaux vêtements. D'ailleurs, dans une lettre que le gouverneur Murray adresse à sa femme, afin de l'inciter à venir le rejoindre au Canada, il lui conseille d'apporter de « gros assortiment

²²³« A traveller's impressions in 1792-93 » dans Gerald M. Craig, *Early travellers in the Canada 1791-1867*, Connecticut, Greenwood press publishers, 1975. p. 8.

²²⁴ Charlotte Riedesel, *Letters and journals relating to the war of the American Revolution*, Albany, Joel Munsell, 1867, p.77.

²²⁵ kalm, *Op. Cit.*, p. 183.

de robes magnifiques » puisque « les gens de ce pays sont vains, aiment la gloriole et seraient désappointés de ne pas voir la femme de leur gouverneur vêtue selon sa position²²⁶.»

À la vue des nombreuses annonces parues dans la *Gazette de Québec*, nous pourrions croire que les marchands forment un groupe social relativement riche. Toutefois, l'analyse des inventaires après décès n'a pas pu confirmer cette impression. En outre, les voyageurs ne s'entendent pas sur le niveau de richesse des marchands. La Rochefoucauld-Liancourt constate que les marchands anglais sont riches²²⁷, alors que Kalm précise que « bien qu'il y aurait tout lieu de croire que les marchands de Québec soient richissimes », il s'agit là d'une illusion, puisque, même si certains sont prospères, « le superflu en ruine un grand nombre ». En effet, il blâme leur goût du luxe, source d'endettement pour plusieurs : « ils veulent se vêtir de belle façon, que leurs femmes soient frisées tous les jours comme si elles allaient à la cour, qu'ils mangent, boivent et vivent bien²²⁸.» Lambert note que si un fourreur londonien venait s'installer à Québec, il serait sans doute préféré aux artisans canadiens, il prévient toutefois que celui-ci « ne devrait pas s'attendre à faire fortune rapidement: car la mode n'est pas si imprévisible au Canada qu'elle l'est en Angleterre²²⁹.»

Quant à la richesse des Canadiens, La Rochefoucauld-Liancourt remarque que « la classe des Canadiens gentlemen habitant les villes est plus pauvre que celle des

²²⁶ Gouverneur James Murray, cité dans Pierre-Georges Roy, *Toutes petites choses du régime anglais*, Québec, Garneau, 1946, p. 13.

²²⁷ La Rochefoucauld-Liancourt, *Op. Cit.*, p.102.

²²⁸ Kalm, *Op. Cit.*, p.323.

²²⁹ Lambert, *Op. Cit.*, p. 169.

anglais²³⁰.» Il affirme en outre que puisqu'ils sont moins portés à dépenser, les Anglais ont tendance à traiter les Canadiens d'avares et de vaniteux²³¹. Pierre De Sales Latterrière lui donne raison puisqu'il décrit les femmes du Canada comme étant très économes²³². Joseph-Charles Bonin, ce jeune soldat parisien qui passe dix ans au Canada, entre 1751 et 1761 note quant à lui que « tout le monde y jouit d'une honnête aisance, sans richesse, chacun aimant à se faire honneur de son avoir²³³.» Tandis que Kalm, loin de les décrire comme des individus économes, n'hésite pas à juger la relation qu'ont les Canadiens avec l'argent :

Une grande partie des gens d'ici ont la ruineuse coutume de se préoccuper par-dessus tout de sortir en habits somptueux; ils y consacrent le plus clair de leur fortune et il en résulte qu'on peut trouver des gens dont le seul avoir est constitué par les habits dans lesquels ils se promènent.²³⁴

Alors qu'il compare les jeunes filles de Montréal à celle de Québec, le Suédois dépeint la superficialité qui semble régner dans les rues de Québec « elles portent sur elles toute leur fortune, et même parfois davantage, rien que pour être splendides. Qu'il reste ou non quelque argent dans la bourse, on ne s'en préoccupe guère²³⁵.» Plus tard, Kalm ajoute encore que les femmes de Québec se nourrissent avec parcimonie et dépensent peu en général afin de pouvoir se promener « dans des parures dont la splendeur surpasse tout, exactement comme si elles se rendaient à la cour²³⁶.» Kalm démontre en quelques mots l'importance du vêtement qui permet de se distinguer au sein d'une société, si petite soit-elle. Se distinguer en étant vu, en apparaissant dans la sphère

²³⁰ La Rochefoucauld-Liancourt, *Op. Cit.*, p. 200.

²³¹ *Ibid.*, p. 102.

²³² Pierre de Sales Latterrière (Bernard Andrès), *Les mémoires de Pierre de Sales Latterrière*, Montréal, Triptyque, 2003, p.52.

²³³ Joseph-Charles Bonin, *Voyage au Canada, dans le nord de l'Amérique septentrionale fait depuis l'an 1751 à 1761*, Laval, Éditions Fleur de lys, 2009, p. 32

²³⁴ Kalm, *Op. Cit.*, p. 315.

²³⁵ *Ibid.*, p. 442.

²³⁶ *Ibid.*, p.442.

publique, en existant finalement sous le regard de l'autre. Cette notion d'altérité est fondamentale, puisque comme l'explique Habermas, « la représentation s'adresse encore et toujours à un entourage pour qui elle se déploie²³⁷. » Le « voir et être vu » structure les relations entre les différents acteurs de la vie culturelle sous l'Ancien Régime²³⁸, Québec n'y échappe pas et confirme ici son statut de ville colonial qui reproduit le modèle européen.

Ainsi, le regard, parfois acide, que porte le voyageur sur les parures des femmes de Québec confirme que la population participe à ce jeu social. Nous avons vu qu'en général les garde-robes ne pouvaient être considérées comme luxueuses bien qu'elles comptaient parfois beaucoup d'éléments. Notre étude des inventaires après décès n'a pas permis de constater le niveau d'endettement des ménages, mais nous pouvons toutefois croire que les femmes choisissaient judicieusement leurs articles afin de faire croire à un certain niveau de richesse dans la sphère publique.

2. LA COQUETTERIE AMBIANTE

Michael Smith, prédicateur baptiste, qui voyage au Haut-Canada en 1812 remarque que les Canadiens sont toujours bien habillés, mais qu'ils accordent un soin tout particulier à leur tenu le dimanche ou lorsqu'ils vont en visite²³⁹. Lambert reprend également ces propos, en affirmant que les Canadiens « revêtent leurs plus beaux atours » le dimanche et lors des fêtes, et qu'il arrive « que les femmes se poudrent les cheveux et

²³⁷ Habermas, *Op. Cit.*, p. 22.

²³⁸ Voir: Laurent Turcot, « Les loisirs de Philippe Aubert de Gaspé: la civilité dans la société canadienne-française », Marc-André Bernier et Claude Lacharité (dir.) *Philippe Aubert de Gaspé mémorialiste*, Québec, PUL, 2009, p. 107-121

²³⁹ Michael Smith, *A geographical view of the province of Upper Canada*, Trenton, Moore and Lake, 1813, p.63

se fardent les joues²⁴⁰.» L'opinion de Pehr Kalm quant à la coquetterie des femmes semble mitigée. Il indique qu'en semaine, les femmes «ne sont pas habillées de façon aussi élégante²⁴¹» que le dimanche, alors qu'il soutient un peu plus tard que « même à l'intérieur de la maison, les jeunes filles sont chaque jour habillées d'aussi magnifique façon que si elles étaient invitées à dîner chez le gouverneur général²⁴².»

Néanmoins, Pehr Kalm, qui est célibataire, semble avoir l'œil aguerré lorsque vient le temps de porter attention aux dames. C'est ainsi que nous pouvons voir apparaître dans le récit de son voyage de nombreuses allusions à la beauté et à la coquetterie des Canadiennes. Il reconnaît rapidement que « les femmes d'ici ont fort belle apparence » mais il nuance toutefois ces propos: « qu'il puisse se trouver ici des personnes du sexe qui soient coquettes, je ne le nie point, mais je prétends seulement que leur nombre n'est pas plus élevé ici qu'il ne l'est dans toute autre ville de même importance²⁴³.» Il va même jusqu'à accuser de jalousie ceux qui auraient écrit le contraire. En outre, lors de son passage à Québec, il note que « les dames de la ville sont, pour une part, assez jolies, mais on ne peut pas dire, cependant, qu'elles dépassent ordinairement en beauté les autres femmes. » Pourtant, lorsque le roi George III rencontre la Canadienne Marie-Louise-Madeleine de Brouages, à Londres en 1763, il remarque immédiatement sa beauté ce qui lui fait dire : « si toutes les dames canadiennes lui ressemblaient, il avait fait, en vérité, une belle conquête²⁴⁴.» Finalement, Pierre de Sales L'atterrière écrit qu'« il faut avouer que le sexe canadien est beau » et qu'il

²⁴⁰ Lambert, *Op. Cit.*, p. 136.

²⁴¹ Kalm, *Op. Cit.*, p. 183.

²⁴² *Ibid.*, p. 442.

²⁴³ *Ibid.*, p. 183.

²⁴⁴ Georges Bellerive, *Délégués Canadiens-français en Angleterre, de 1763 à 1867*, Québec, Garneau, 1913, p. 5

« surpasse de beaucoup l'espèce masculine en finesse, en douceur et en grâces²⁴⁵. » Ces hommes remarquent-ils la beauté des traits, ou plutôt l'apparence générale des femmes, incluant leurs vêtements et leur coiffure? Ces remarques peuvent-elles nous indiquer que les Canadiennes accordent une importance particulière à leur allure? Bien sûr si ces dernières étaient négligées, les hommes ne manqueraient pas de le remarquer, mais nous ne pouvons pas voir dans ces quelques lignes un jugement masculin sur la capacité des dames à suivre fidèlement la mode européenne.

Il semble que Pehr Kalm soit surpris de constater le soin que consacrent les dames à leur coiffure. Cet élément revient en effet à plusieurs reprises dans ses mémoires. Il remarque que « les dames frisent et poudrent leurs cheveux chaque jour et les mettent sur des papillotes chaque soir²⁴⁶ » ou encore qu' « il n'est rien à quoi les femmes d'ici s'appliquent davantage qu'à coiffer et friser leur tête. La chevelure doit être mise en plis et poudrée chaque jour, même si on n'a jamais à franchir la porte²⁴⁷. » À ce propos, Kalm fait part à ses lecteurs d'une anecdote, somme toute banale, mais qui nous donne un bon indice quant à l'importance qu'accordent les femmes de Québec à la mode:

j'ai vu une jeune fille se moquer de tout son cœur d'une autre demoiselle qui avait frisé sa tête d'une autre façon qu'elle, et cela pour se jouer de l'autre; toutes deux prétendaient cependant se conformer à la dernière mode; j'ai noté ce fait plusieurs fois chez différentes personnes.²⁴⁸

Bien sûr, suite à l'étude que nous avons fait des inventaires après décès dans le précédent chapitre, nous croyons que Kalm est porté à l'exagération lorsqu'il précise

²⁴⁵ De Sales Latterière, *Op. Cit.*, p. 52.

²⁴⁶ Kalm, *Op. Cit.*, p. 231.

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 315.

²⁴⁸ *Ibid.*

que, non seulement les dames se frisent et se poudrent les cheveux, mais qu'elles se garnissent également la tête de « diamants, de pierres taillées et d'autres brillants²⁴⁹.»

Néanmoins, friser et poudrer ses cheveux constitue une façon simple et abordable de se distinguer, et les femmes de la colonie l'ont compris. La poudre à cheveux, qui permet de désodoriser et de retirer l'excès de gras est d'usage commun en Europe où elle représente une part importante des ventes chez les parfumeurs²⁵⁰. À partir de 1730, la poudre à cheveux se colore — blanc, jaune, rose, gris, et même roux — se révélant ainsi aux yeux de tous et rejoignant du même coup les autres signes distinctifs de l'apparence²⁵¹. La pratique de se poudrer les cheveux à laquelle adhèrent les femmes de Québec démontre qu'elles demeurent fidèles aux tendances européennes²⁵².

Perh Kalm nous donne également une idée de la journée « typique » d'une femme de la ville, qu'il juge « en général aussi paresseuse qu'une Anglaise »:

Les femmes de cette ville, en particulier celle de la haute société, ne font autre chose que de se lever à 7h, se poudrer et se friser jusqu'à 9, tout en prenant leur petit déjeuner qui se compose ordinairement de café au lait; elles se parent ensuite de façon magnifique, s'assoient sur une chaise près d'une fenêtre ouverte qui donne sur la rue, un ouvrage de couture à la main²⁵³.

Comme nous l'avons déjà vu, Pehr Kalm compare les femmes de Montréal à celles de Québec, jugeant les premières plus jolies, plus posées, moins coquettes et moins paresseuses que les dernières. Selon lui, la présence de militaires dans la ville serait la cause de ces différences ; les militaires et le divertissement qu'ils représentent

²⁴⁹ *Ibid.*, p. 183.

²⁵⁰ Lanoë. *Op. Cit.*, p.72.

²⁵¹ *Ibid.*, p. 71.

²⁵² Voir Laurent Turcot, « Mœurs, sociabilités et mentalités montréalaises : la vie quotidienne dans la ville au 18e siècle », *op. cit.*, p. 289-293.

²⁵³ Kalm, *Op. Cit.*, p.441.

augmenteraient la superficialité des dames de Québec. Ce qui expliquerait en outre leur tendance à passer de nombreuses heures à la fenêtre, dans l'attente de la venue d'un jeune homme avec qui converser²⁵⁴. De nombreuses années plus tard, John Lambert nous dit qu'« elles raffolent toujours autant de se montrer à la fenêtre », dans des tenues qui conviennent « davantage à une salle de bal qu'à une chambre²⁵⁵.» Certains éléments des garde-robes féminines, notamment le déshabillé, nous ont permis d'affirmer dans le chapitre 2 qu'un mode de vie oisif était valorisé par les dames de Québec, ce que semble confirmer Kalm et Lambert.

Ainsi, les dames mettent leurs beaux vêtements pour aller à l'église ou en visite, pour s'asseoir à la fenêtre ou encore lors de promenade en carriole. L'ensemble de ces activités entraîne une représentation publique. Laurent Turcot soutient d'ailleurs que la promenade, tant au Canada qu'en Europe, est un loisir très prisé chez l'élite puisqu'elle permet de se distinguer et de s'exposer dans des lieux où le voir et être vu est la variable essentielle des rassemblements²⁵⁶. En effet, l'Irlandais Isaac Weld ne manque pas de remarquer vers 1795 que le principal attrait des promenades en carriole « est de se faire voir et de voir les autres et les dames se piquent de mettre ces jours-là leurs plus belles fourrures²⁵⁷.»

²⁵⁴ Kalm, *Op. Cit.*, p. 441.

²⁵⁵ Lambert, *Op. Cit.*, p. 199.

²⁵⁶ Laurent Turcot, *Loc. Cit.*, 2010, p.1.

²⁵⁷ Isaac Weld, *Op. Cit.*, p. 257.

3. PARTICULARITÉS VESTIMENTAIRES CANADIENNES

Peu de voyageurs offrent des indications sur les tissus portés par les dames. Certains d'entre eux glissent toutefois quelques mots sur les tissus fabriqués dans la colonie. Ces informations ne permettent pas de savoir s'il s'agit là d'une marchandise populaire. Michael Smith reconnaît que même si l'on ne trouve pas beaucoup de manufacture au Canada, certains articles, comme les chapeaux, les bottes, les ustensiles et la vaisselle d'étain, de même que les étoffes de lin et de laine sont produits en abondance.²⁵⁸ Il remarque également que l'on ne perçoit pas chez les habitants des détails tels que des plumes, des bijoux de la poudre ou du maquillage, mais bien de bons vêtements faits à la main, en laine du pays²⁵⁹. Un peu plus tard, John Lambert affirme que « rare sont celles qui ne portent pas les tissus qu'elles ont elles-mêmes fabriqués²⁶⁰ ». À son tour, Isaac Weld précise qu'on ne retrouve au Canada « presque aucune manufacture », et que la majorité des objets de consommation proviennent de l'importation britannique, et ce même si l'on retrouve « dans presque toutes les villes des manufactures grossières de toiles et de draps²⁶¹. » Ces remarques sont surprenantes puisque l'étude des inventaires après décès nous a permis de constater que l'on ne retrouve dans les garde-robes que très peu de tissus du pays. Bien que des tissus de laine et de lin soient sans aucun doute produits dans la colonie, les femmes de Québec ne semblent pas être attirées par ce type de marchandise, les reléguant aux chemises et aux jupons grossiers. Même les plus petites garde-robes ne contiennent peu ou pas d'articles en laine du pays. Certains chercheurs, comme Francis Back, vont affirmer que la laine

²⁵⁸ «Upper Canada about 1812, Michael Smith» dans Gerald M. Craig *Early travellers in the Canada, 1791-1867*, Connecticut, Greenwood press publishers, 1975, p. 43.

²⁵⁹ *Ibid.* p. 42.

²⁶⁰ Lambert, *Op. Cit.*, p.126.

²⁶¹ Weld, *Op. Cit.*, p. 249.

du pays va gagner en popularité à partir du XIX^e siècle en particulier lors des Rébellions des Patriotes²⁶². Il est, en outre, particulièrement difficile de faire l'étude des tissus de mauvaise qualité, car il existe très peu de traces de consommation et de production des vêtements en découlant. L'historienne Louise Dechêne nous apprend néanmoins qu'à partir de 1700 les Canadiens peuvent compter sur une étoffe fabriquée au pays, chaude et résistante, mais que leur préférence est déjà portée vers les tissus d'importations, cette production locale ne dépassera pas la stricte consommation familiale²⁶³.

La cape dont nous avons pu constater l'importance dans les inventaires après décès apparaît également à de nombreuses reprises dans les récits de voyage. Dans ses mémoires, Kalm écrit que les femmes ici « ont l'habitude, lorsqu'elles se promènent dans la rue, parfois et toujours lorsqu'elles se rendent à l'église ou qu'elles vont en voyage, de jeter une longue cape par-dessus tous les autres vêtements ». Ce vêtement, qu'il décrit comme une sorte de pèlerine descendant jusqu'aux pieds, avec un capuchon cousu au col²⁶⁴, « peut être de différentes couleurs, mais elle est généralement gris clair, brune ou bleue » et est portée tant par les hommes que par les femmes et même par « les gens de grandes distinctions²⁶⁵. » En outre, Kalm affirme que « grâce à ces capes, les dames ont l'avantage de pouvoir utiliser par dessous n'importe quelle espèce de vêtements et souvent même de porter des habits négligés sans que cela paraisse²⁶⁶. »

²⁶² Voir à ce propos: Francis Back, «L'étoffe de la liberté. Politique textile et comportements vestimentaires du mouvement patriote», dans *Bulletin d'histoire politique*, vol. 10, n°2, hiver 2002, p. 58-71.

²⁶³ Dechêne, *Habitants et marchands, Op.Cit.*, p. 154.

²⁶⁴ Kalm, *Op. Cit.*, p.315.

²⁶⁵ *Ibid.*, p.205.

²⁶⁶ *Ibid.*

Lady Riedsel confirme également la popularité de cette longue cape. Elle mentionne que les gens riches portent de telles capes garnies de soie et de rubans et qu'ils ne sortent jamais sans les porter²⁶⁷. Elle ajoute par ailleurs que les capes sont portées par tous, mais que ce sont la soie et les rubans que certains y ajoutent qui « by the way, distinguishes the nobility from the other classes²⁶⁸. » Tout comme Kalm, Lady Riedsel reconnaît que la cape permet de dissimuler des vêtements de moins bonnes apparences. Finalement, elle mentionne que s'ajoute à la cape une sorte de capuchon qui couvre l'ensemble de la tête et une partie du visage²⁶⁹. Pour sa part, John Lambert, toujours aussi critique, affirme que l'hiver permet « la négligence » et « le laisser-aller » en favorisant « le port de vêtements quelconques » chez les Canadiens et les Canadiennes, et même chez les nouveaux arrivants d'Europe « puisque le long manteau est le seul morceau qui soit visible, sauf à l'intérieur²⁷⁰ » (voir ill. 26). Pour sa part, Lady Simcoe ne précise pas si la cape permet de masquer une apparence négligée, mais elle nous apprend cependant qu'elle aime son apparence²⁷¹. Elle n'hésitera d'ailleurs pas à la porter elle-même. Il est étonnant d'apprendre que les femmes, qui, si l'on en croit Kalm, s'habillent généralement de façon fort élégante, profitent de l'hiver pour revêtir des morceaux négligés.

Toujours selon Kalm, les jupes portées par les dames ne « descendent pas plus bas que la moitié du mollet » et « les chaussures portent des talons effroyablement hauts et on se demande vraiment comment elles peuvent marcher avec cela²⁷². » Cette remarque est assez surprenante. Bien que nous n'ayons pas noté une abondance de

²⁶⁷ Riedsel, *Op. Cit.*, p. 57.

²⁶⁸ *Ibid.*, p. 58.

²⁶⁹ *Ibid.*

²⁷⁰ Lambert, *Op. Cit.*, p. 211.

²⁷¹ «The Canadian coats with capots & saches look very picturesque.» dans Simcoe, *Op. Cit.*, p. 186.

²⁷² Kalm, *Op. Cit.*, p. 281.

chaussures dans les inventaires, notre analyse de la *Gazette de Québec* nous a permis de voir que cet article est bien présent dans les annonces des marchands. Ainsi, les femmes portent sans doute des souliers d'importation européenne (voir. ill. 27). Bien sûr, le soulier varie en fonction des époques et des modes, mais l'historien François Boucher soutient qu'au XVIII^e siècle, la forme et la hauteur des chaussures féminines changent peu²⁷³. En Europe, jusqu'en 1775, le «soulier à la mode a un talon haut et très incliné» puis il devient «moins haut et placé plus en arrière après 1775²⁷⁴.» Est-ce que Pehr Kalm essaie ici d'exagérer un détail afin d'amplifier le caractère exotique du Canada? Ou peut-être s'y connaît-il moins qu'il ne le croit en mode féminine?

Dans son récit, Lady Simcoe mentionne qu'elle envoie une paire de mocassins en Angleterre. Elle semble apprécier les mocassins fabriqués par les Amérindiens qui arborent des couleurs vives en plus d'être jolis au pied des enfants dans la maison²⁷⁵. Nous n'avons toutefois pas noté la présence de mocassins dans les garde-robes féminines, et Lady Simcoe précise qu'il ne faut pas avoir de trop grand pied pour les chausser. Qui plus est, aucun autre voyageur ne fait mention de ces petites chaussures amérindiennes.

4. S'ADAPTER AU CLIMAT

L'historienne Nathalie Hamel soutient que le costume, qui est pourtant de premier ordre lors du contact entre le voyageur et « l'autre », n'a pourtant que « peu d'importance dans la définition de l'identité, par rapport à la langue par exemple, ou à

²⁷³ Boucher, *Op. Cit.*, p. 281.

²⁷⁴ *Ibid.*

²⁷⁵ Simcoe, *Op. Cit.*, p. 78.

d'autres objets²⁷⁶.» Or, lorsque l'observateur décrit ce qu'il voit, il souligne davantage ce qui est différent à ses yeux. C'est ainsi que, comme le précise l'historienne, ce qui retient l'attention des voyageurs ce sont souvent les costumes adaptés à l'hiver²⁷⁷.

La lecture du journal intime de Lady Simcoe nous prouve sans aucun doute que le climat influence le choix des vêtements. En effet, son texte est ponctué de remarques sur ses difficultés à combattre le froid. Elle remarque la rigueur du climat tant à l'église: « I was wrapped up very much, and wore a kind of Calech lined with eiderdown, a very comfortable head-dress » qu'en promenade : « fahrenheit's thermometer 23 degrees below 0, I rub silk gowns with flannel²⁷⁸» et ce tant en juin²⁷⁹ qu'au cœur de l'hiver. À son tour, elle décrit la cape dont la tête peut être garnie de plumes²⁸⁰ portée par les Canadiennes, et qui leur permet de se protéger du froid. Après avoir mentionné à de nombreuses reprises ses difficultés à s'adapter au climat, Lady Simcoe indique finalement, à la toute fin de son journal, qu'elle a appris à s'emmitoufler suffisamment pour vaincre le froid. Toutefois, comble de malheur, le poids de tous ces vêtements fatigue la pauvre Lady²⁸¹. Elle semble néanmoins prendre goût aux vêtements hivernaux, puisque lorsque le printemps arrive, elle paraît déçue de ne pouvoir porter son habituel manteau: «it was so mild, we could not wear great coats²⁸².»

²⁷⁶ Hamel, *Op. Cit.*, 1995, p. 222.

²⁷⁷ Hamel, *Op. cit.*, 2009, p. 468.

²⁷⁸ Simcoe, *Op. Cit.*, p. 73.

²⁷⁹ « It was so cold, we were obligated to wrap ourselves up in great coats & tippits. » écrit-elle le 5 juin, *Ibid.*, p. 163.

²⁸⁰ *Ibid.*, p.71.

²⁸¹ «I have learnt to wrap myself enough to defy the cold, but the weight of cloaths is very fatiguing.», *Ibid.*, p.187.

²⁸² *Ibid.*, p 213.

Dans le chapitre précédent, nous avons pu constater la mince présence des articles de fourrures dans les garde-robes. Cela peut être causé par le fait que «les fourrures manufacturées sont considérablement moins chères en Angleterre qu’au Canada²⁸³» comme nous l’apprend John Lambert. Ainsi, les « manchons, étoles, chapeaux et coiffes» sont semble-t-il «d’apparence bien inférieure aux mêmes articles vendus à Londres²⁸⁴» et ce pour un prix de beaucoup supérieur. Lambert blâme l’inexpérience des fourreurs canadiens, qui ne savent pas mettre en valeur leurs fourrures. Tandis que les Canadiens croient que les manchons londoniens ne seraient pas assez chauds pour le climat de la colonie²⁸⁵.

Finalement, Lady Simcoe et John Lambert soutiennent tous deux que certaines Canadiennes sortent l’hiver avec comme seul couvre-chef un bonnet de mousseline, quasiment estival²⁸⁶. Difficile d’affirmer avec certitude les raisons motivant un tel choix, peut-être ces femmes sont moins surprises par le froid que les visiteurs qui eux n’ont pas eu le temps de s’adapter au climat canadien. Il s’agit peut-être aussi d’une façon de se distinguer, en portant un chapeau à la mode, bien que peu approprié à la saison. Lambert remarque également que les Canadiennes sont victime de « consommation²⁸⁷», ce mal qui est causé selon lui par les poêles qui se retrouvent dans les maisons, et auprès desquelles les dames « préfèrent se coller » en étant « légèrement vêtues que de gâcher leur

²⁸³ Lambert, *Op. Cit.*, p. 169.

²⁸⁴ *Ibid.*

²⁸⁵ *Ibid.*

²⁸⁶ Lambert, *Op. Cit.*, p. 210; Simcoe, *Op. Cit.*, p. 71.

²⁸⁷ «Certaine espèce de phtisie fort ordinaire en Angleterre, qui consume et dessèche le poumon, les entrailles, et toute la substance du corps.» dans *Dictionnaire de l’Académie française, cinquième édition* (1811) article «consomption».

silhouette en s'habillant davantage²⁸⁸». Ainsi, si l'on en croit certains voyageurs, les Canadiennes prioriseraient-elles le style, au détriment de leur fortune et de leur santé.

L'étude des récits de voyage nous a permis de constater l'importance de suivre les tendances dans la colonie. Le goût des dames alterne entre les modes françaises et anglaises, mais elles accordent sans aucun doute une grande importance au « paraître ». Malgré un possible décalage dans la mode, en raison du délai dans l'envoi des marchandises, la volonté d'être coquette et à la mode n'en est pas moins présente. La coquetterie transparait dans l'attention portée aux coiffures et aux vêtements. Les descriptions de Lady Simcoe nous confirment l'évidence : l'élite a la plus grande capacité à suivre fidèlement la mode. C'est aussi chez elle que l'on retrouve les meilleures occasions pour paraître dans la sphère publique (bals et réceptions chez le gouverneur). Toutefois, même les plus fortunées remarquent le coût élevé des tissus dans la colonie. Les voyageurs confirment également ce que nous avons constaté lors de l'étude des inventaires après décès, c'est-à-dire que les vêtements informels portés par les dames dans la vie courante sont le mantelet associé au jupon ainsi que la longue cape hivernale.

Néanmoins, peu de morceaux représentent des particularités canadiennes. Comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents, l'ensemble des tissus et la majorité des artisans du vêtement proviennent d'Angleterre. Cela confirme que l'importance de même que l'attrait que représentent les modèles de la mode européenne

²⁸⁸ Lambert, *Op. Cit.*, p. 217.

au Canada limitent le développement de particularités canadiennes. En outre, le vêtement féminin ne subit que très peu les influences amérindiennes. Bien que la présence de manufactures de tissus soit attestée par plusieurs écrits, rien dans les inventaires ne prouve la popularité des textiles canadiens, malgré ce qu'affirment certains voyageurs. La longue cape portée en hiver est toutefois l'article canadien par excellence; très présente dans les inventaires, elle attire l'attention des voyageurs. L'hiver modifie les habitudes vestimentaires, que ce soit en justifiant le port de cette populaire cape, ou encore de plusieurs épaisseurs de vêtements chauds. Les tissus légers semblent toutefois utilisés tout au long de l'année, comme le remarque Lady Simcoe et John Lambert.

Les voyageurs ne s'entendent pas quant au niveau de richesse des marchands et des Canadiens en général. Certains les qualifient d'économés, tandis que d'autres, sans doute plus critiques, parlent d'endettement et d'un gout pour le luxe et le superflu qui les mènent au bord de la ruine. Nous croyons que certaines Canadiennes investissent beaucoup d'argent dans les éléments vestimentaires favorisant la distinction sociale, alors que d'autres choisissent judicieusement les pièces qu'elles porteront afin de brouiller les repères sociaux. C'est ainsi que l'on peut affirmer sans se tromper que les femmes de Québec — quel que soit le groupe socioprofessionnel auquel elles appartiennent — aspirent à être coquettes, que ce soit le dimanche ou les jours de fête, lorsqu'elles sont en visite ou en promenade, ou encore simplement pour s'asseoir à la fenêtre. Ainsi, les occasions ne manquent pas pour parader dans de belles tenues, les cheveux savamment coiffés afin d'être vus dans des vêtements inspirant le luxe et l'oisiveté.

CONCLUSION

Au XVIII^e siècle le vêtement se développe, se transforme et se définit dans l'espace curial, mais aussi de plus en plus dans les grands centres urbains que sont Paris et Londres, véritables capitales des Lumières. Or, les modèles et les styles se diffusent dans tout le continent voire même au-delà tant les empires coloniaux français et britannique s'étendent partout sur le globe. Si de nombreuses études ont tâchées de révéler les transformations esthétiques de la mode européenne à travers le temps, le cas canadien est encore en friche et mérite une attention particulière qui permettrait de comprendre les dynamiques sociales et culturelles qui fondent les catégories sociales de la colonie. C'est précisément sur ce dernier aspect que le présent mémoire entend proposer un espace de réflexion, mais plus encore un nouvel éclairage.

La ville de Québec, bien qu'éloignée des métropoles parisienne et londonienne, partage pourtant avec elles de nombreux éléments qu'il s'agisse d'une culture, d'une économie et d'une population. En plus d'être le siège du gouvernement colonial, Québec est le port d'entrée des marchandises, donc des nouveaux produits et avec eux, des nouvelles tendances. Dans cette optique, nous avons cherché à évaluer la perméabilité des modèles métropolitains ainsi que la mise en place de singularités coloniales, tout en nous questionnant sur l'évolution de la mode dans une ville coloniale comme Québec, entre 1760 et 1799. La présence d'une élite peu nombreuse, composée de membres de l'administration militaire, de marchands, mais aussi de membres des professions libérales, de maîtres et d'entrepreneurs contribue à favoriser les possibilités d'ascension sociale. Il s'agit ici de placer le costume au cœur d'une étude sur l'histoire culturelle du

premier régime britannique afin de voir en quoi un vêtement peut servir à différentes formes d'ascension sociale qui s'articule autour de la distinction sociale.

L'étude de trois sources distinctes nous a permis de confirmer que la seconde moitié du XVIII^e siècle présente les signes d'une réelle commercialisation des modèles de la mode européenne. Cette commercialisation encourage et permet une distinction sociale. L'intérêt porté aux modèles européens limite toutefois les singularités vestimentaires canadiennes. Chacune des sources utilisées dans notre mémoire, prises individuellement, comportent des faiblesses, ou plutôt des zones d'ombres qui ne nous permettent pas de donner un portrait représentatif de la situation dans la seconde moitié du siècle dans la ville de Québec. C'est en se servant des forces des unes pour compenser les faiblesses des autres que nous entendons fournir un éclairage plus grand, quoique toujours aussi précis sur la nature et la fonction du vêtement.

L'analyse de la *Gazette de Québec*, destinée certainement aux groupes socio-professionnels situés au haut de l'échelle sociale, a permis de mettre au jour l'importance de la commercialisation de la mode dans la ville par l'étude des publicités contenues dans le journal. Bien que les marchands ne soient que rarement spécialisés dans un seul type de marchandise, la ville compte quelques artisans spécialisés, entre autres des perruquiers, des nettoyeurs de soie, mais aussi des couturières et des marchandes de mode. La présence de ces artisans démontre qu'il existe bel et bien un marché du luxe, certes petit, mais marché quand même, qui s'établit dans Québec. Au cours de la période étudiée, les tissus constituent la principale marchandise d'échange entre la Grande-Bretagne et le Canada, représentant un peu moins de la moitié de

l'ensemble des marchandises importées²⁸⁹. Les produits du textile sont variés, parfois bon marché d'autres fois non, et se retrouvent en grande quantité chez les marchands parmi un assortiment de marchandises plus générales.

Nous avons également décelé dans les pages de la *Gazette* l'importance de reproduire les modèles européens. Ceci se remarque tant dans l'offre des tissus tout juste importés, que chez les artisans qui promettent d'effectuer leur travail dans un style fidèle à celui de Paris et de Londres. Ainsi, malgré la Conquête, malgré la coupure que plusieurs ont qualifiée d'irréversible²⁹⁰, le style de Paris conserve son importance, ce qui démontre que les modèles culturels parviennent à traverser les frontières. En outre, les artisans doivent insister sur le fait que les articles confectionnés au Canada sont de bonne qualité et de bon goût, et qu'ils sont confectionnés en respectant le style des deux métropoles européennes. Finalement, la *Gazette de Québec*, en publiant des textes d'opinions sur la mode, devient un vecteur non seulement des styles européens, mais également des débats sur la mode féminine.

En deuxième lieu, nous avons porté notre attention sur les inventaires après décès, sources qui permettent de poser un regard sur la sphère privée. Nous avons ainsi pu détailler le contenu des garde-robes de certaines femmes de l'élite. En les regroupant dans cinq groupes socio-professionnels distincts (femmes célibataires, nobles et professions libérales, affaires, maîtres et entrepreneurs, artisans), nous avons pu

²⁸⁹ Vallières et Desloges, *Op. Cit.*, p. 441.

²⁹⁰ Pour ce débat voir François-Joseph Ruggiu, « Historiographie de la société canadienne XVII^e-XVIII^e siècles » dans *Société, colonisations et esclavages dans le monde Atlantique, Historiographie des sociétés américaines des XVI^e-XIX^e siècles*, Bécherel, Les Perséides, 2009, p. 57-94.

comparer les inventaires à l'étude afin de faire ressortir les traits particuliers des possessions vestimentaires.

Les très petites garde-robes sont plus fréquentes chez les maîtres et entrepreneurs et chez les artisans que dans les autres groupes. Nous avons cependant constaté l'existence de plus petites garde-robes dans chacun des groupes socio-professionnels. Presque toutes les dames possèdent des jupons et des mantelets — généralement fait de coton ou de laine et plus rarement de soie — qui constituent sans doute l'ensemble de tous les jours le plus populaire. S'ajoute à cela la cape de camelot, vêtement d'hiver par excellence que les dames possèdent parfois en plusieurs exemplaires. Certaines capes se voient améliorées par l'ajout d'un détail luxueux, comme un capuchon garni de fourrure ou de taffetas.

La robe, vêtement d'apparat beaucoup plus formel que l'ensemble jupon-mantelet, est absente des garde-robes d'artisans. Ce vêtement est toutefois un peu plus présent chez les autres groupes socio-professionnels. Les illustrations de Richard Short et les publicités de la *Gazette de Québec* nous permettent de croire qu'il s'agit de robes à la française ou de robes à l'anglaise. En outre, la présence de déshabillé, un vêtement d'intérieur, signale un mode de vie oisif. Le calcul de la valeur totale de certains inventaires nous permet de constater que les dames possèdent généralement beaucoup de morceaux, mais qui sont de peu de valeur. Certains inventaires contiennent une pièce coûteuse parmi plusieurs articles de mauvaise qualité. Finalement, ce qui distingue les garde-robes entre elles repose essentiellement sur la qualité des tissus, l'état des vêtements et la présence de vêtements d'apparat.

De leur côté, les récits de voyage permettent de constater l'effet qu'ont les choix vestimentaires des dames dans la sphère publique. Le regard des voyageurs signale dans leur écrit ce qui est différent ou ce qui marque leur imaginaire. C'est ainsi qu'ils décrivent toute l'importance qu'accordent les dames à leur vêtement et à leur coiffure. Bien qu'ils ne s'entendent pas sur la capacité des dames à suivre la mode, on peut reconnaître l'intérêt qu'elles portent aux modèles vestimentaires européens, certaines étant prêtes à se ruiner pour acquérir des morceaux à la mode. Les modèles européens primant, au détriment des particularités canadiennes semble-t-il. En effet, outre la longue cape hivernale, il semble y avoir très peu de morceaux strictement canadiens dans les habitudes vestimentaires de la colonie, et ce, malgré la présence de manufactures de tissus canadiens. Ainsi, les récits des visiteurs confirment que les femmes de la ville de Québec aspirent à être coquettes, et leur présence constante et répétée dans la sphère publique ne manque pas de le rappeler.

La chronologie de notre analyse se terminant en 1799, c'est tout un pan de l'histoire vestimentaire que nous avons dû laisser de côté. Toutefois, ils auraient été fort à propos de voir comment les transformations que subissent les modèles européens après la Révolution française, moment marquant qui accélère les transformations vestimentaires par la liberté conférée aux hommes et aux femmes²⁹¹, se transposent dans la colonie. Les illustrations de George Heriot (voir ill. 28 et 29) nous permettent de croire que les vêtements des femmes et des hommes sont conformes aux styles européens sans toutefois nous informer sur la façon dont ils sont adoptés et adaptés dans la colonie. En outre, les Rébellions des Patriotes semblent avoir contribué aux

²⁹¹ Voir: Nicole Pellegrin, *Les vêtements de la liberté : abécédaire des pratiques vestimentaires françaises de 1780 à 1800*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1989.

développements de particularités canadiennes dans le vêtement²⁹² (voir ill. 30), il serait donc intéressant de saisir comment un événement socio-politique peut influencer le vêtement féminin. La perspective récemment adoptée par Léora Auslander²⁹³, dans laquelle l'historienne croise l'histoire française, britannique et américaine pour comprendre en quoi la culture matérielle, mais aussi le vêtement, sont révélateurs des bouleversements politiques, mériterait d'être élargie au cas canadien. La contribution qui est ici la nôtre pourrait poser les prémisses d'une pareille analyse comparée.

²⁹² Voir : Francis Back, «L'étoffe de la liberté», *Op. Cit.*

²⁹³ Léora Auslander, *Cultural Revolutions: Everyday Life and Politics in Britain, North America, and France*, Berkeley, University of California Press, 2009.

BIBLIOGRAPHIE

I. SOURCES PRIMAIRES

A. Sources manuscrites

Greffes du notaire Jean-Antoine Panet. 1772-1786, Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BANQ), CN301, S205 (microfilm).

Greffes du notaire M.-A. Berthelot-D'Artigny, 1773-1786, BANQ, CN301, S25 (microfilm).

Greffes du notaire Pierre-Louis Descheneaux. 1781-1794, BANQ, CN301, S83 (microfilm).

Greffes du notaire F. Lemaître-Lamorille. 1761-1766, BANQ, CN301, S148 (microfilm).

Greffes du notaire A. Dumas. 1783-1802, BANQ, CN301, S92 (microfilm).

Greffes du notaire J.-N. Pinguet de Vaucour. 1779-1792, BANQ, CN301, S223 (microfilm).

Greffes du notaire R. Lelièvre. 1793-1847, BANQ, CN301, S78 (microfilm).

Greffes du notaire S. Sanguinet. 1748-1770, BANQ, CN301, S251 (microfilm).

B. Sources imprimées et bases de données

Anonyme, *Canadian Letters. Description of a tour thro' the provinces of lower and upper Canada in the course of the years 1792 and '93*. C.A. Marchand, 1912.

Base de données du Programme de recherche en démographie historique. <http://www.genealogie.umontreal.ca/fr/acces.htm>. Département de démographie, Université de Montréal.

Bellerive, Georges. *Délégués Canadiens-français en Angleterre, de 1763 à 1867*. Québec, Garneau, 1913.

Bonin, Joseph-Charles. *Voyage au Canada, dans le nord de l'Amérique septentrionale fait depuis l'an 1751 à 1761*. Laval, Éditions Fleur de Lys, 2009.

Craig, Gerald M. *Early travellers in the Canada, 1791-1867*. Connecticut, Greenwood press publishers, 1975.

Dictionnaire de l'Académie française, quatrième édition (1762).

Dictionnaire de l'Académie française, cinquième édition (1811).

Fournier, Luc. «Fêtes de la Nouvelle-France, une époque qui colle à la peau». *Le Soleil*, 6 août 2011, p. 12.

The Quebec Gazette / La Gazette de Québec, 1764-1842.

Kalm, Pehr (Jacques Rousseau). *Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749*. Montréal, Éditions pierre Tisseyre, 1977.

Lambert, John. *Voyage au Canada dans les années 1806, 1807 et 1808*. Québec, Septentrion, 2006.

La Rochefoucauld-Liancourt, François-Alexandre-Frédéric. *Voyage dans les États-Unis d'Amérique, fait en 1795, 1796 et 1797. vol. 1*. Paris, Dupont, 1798.

Nantel, Marie-Josée. «Fêtes de la Nouvelle-France: coquettes d'époque». *Le Soleil*, 6 août 2010, p. 2.

Riedesel, Charlotte. *Letters and journals relating to the war of the American Revolution*. Albany, Joel Munsell, 1867.

Roy, Pierre-Georges. *Toutes petites choses du régime anglais*. Québec, Garneau, 1946.

Sales Latterrière, Pierre (de) (Bernard Andrès). *Les mémoires de Pierre de Sales Latterrière*. Montréal, Triptyque, 2003.

Simcoe, Elizabeth (Mary Quäyle Innis). *Mrs. Simcoe's diary*. Toronto, Dundum, 2007.

Smith, Michael. *A geographical view of the province of Upper Canada*. Trenton, Moore and Lake, 1813.

II. SOURCES SECONDAIRES

Acomb, Frances. *Anglophobia in France (1763-1789)*. North Carolina, Duke University Press, 1950.

Allard, Julie. « «Nous faisons chaque jour quelques pas vers le beau simple»: transformations de la mode française, 1770-1790». M.A. Montréal, Université McGill, 2002.

Andrès, Bernard. *La conquête des lettres au Québec (1759-1799), Anthologie*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2007.

- *Histoires littéraires des Canadiens au XVIII^e siècles*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2012.

- « Les fantasmes du champ littéraire dans la *Gazette de Montréal* (1778-1779) ». *Études françaises*. Vol. 36, n°3, 2000, p. 9-26.

Ascoli, Georges. *La Grande-Bretagne devant l'opinion française au XVII^e siècle*. Genève, Stalkine Reprints, 1971.

Audet, Bernard. *Le costume paysan dans la région de Québec au XVII^e siècle: Ile d'Orleans*. Montréal, Leméac, 1980.

Auslander, Léora. *Cultural Revolutions: everyday life and politics in Britain, North America and France*. Berkeley, University of California Press, 2009.

Back, Francis. «Deux esclaves au XVIII^e siècle». *Cap-aux-Diamants: la revue d'histoire du Québec*. N°54, 1998, p. 51.

- «L'étoffe de la liberté. Politique textile et comportements vestimentaires du mouvement patriote». *Bulletin d'histoire politique*. Vol. 10, n°2, hiver 2002, p. 58-71.

Baillargeon, Denyse. *Brève histoire des femmes au Québec*. Montréal, Boréal, 2012.

Bard, Christine. *Une histoire politique du pantalon*. Paris, Seuil, 2010.

Barthes, Roland. *Système de la mode*. Paris, Seuil, 1967.

Beaudoin-Ross, Jacqueline et Pamela Blackstock. «Costume in Canada: The sequel.» *Revue d'histoire de la culture matérielle*. N°34, Automne 1991, p. 42-67.

Bervin, Georges. «Les sources archivistiques: leur utilisation dans l'étude de la bourgeoisie marchande bas-canadienne (1800-1830)». *Revue d'histoire de l'Amérique française*. Vol.38, n°2, 1984, p. 203-222.

Black, Jeremy. *The English Press, 1621-1861*. Gloucestershire, Sutton Publishing, 2001.

Blais, Marie-Céline. «Charles-François Tardieu de Lanaudière». *Dictionnaire biographique du Canada*: http://www.biographi.ca/009004-119.01-f.php?&id_nbr=2182. Page consultée le 04/09/2012.

Boucher, François. *Histoire du costume en occident: des origines à nos jours*. Paris, Flammarion, 1995.

Bourdieu, Pierre. *La distinction, critique sociale du jugement*. Paris, Minuit, 1979.

Brewer John et Ann Bermingham. *The consumption of culture. 1600-1800: image, object, text*. London/New York, Routledge, 1995.

Bureau, David. «L'illustration du récit de voyage: un cas de la fin du XVIII^e siècle, Élisabeth Posthuma Gwillim, Lady Simcoe (1762-1850)». Nathalie Miglioli et Pierre-Olivier Ouellet, (dir.) *Mélanges sur l'art au Québec historique (XVII^e-XIX^e siècles)*. Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises, 2009, p. 15-40.

Buruma, Ian. *L'Anglomanie: une fascination européenne*. Paris, Bartillat, 2001.

Chartier, Roger. «Histoire intellectuelle et histoire des mentalités. Trajectoires et questions.» dans *Revue de synthèse*. Tome CIV, n°111, Juillet-décembre 1983, p. 277-307.

- «Formation sociale et économique psychique: la société de cour dans le procès de civilisation». Préface de Norbert Élias. *La société de cour*. Paris, Flammarion, 1985, p. I-XXVIII.

Cliche, Marie-Aimée. « Les procès en séparation de corps dans la région de Montréal, 1795-1879. » *Revue d'histoire de l'Amérique Française*. Vol. 49, n°1, 1995, p.3-33.

Collectif Clio [Micheline Dumont et al.]. *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*. Montréal, Le Jour, 1982.

Corbin, Alain. « " Le vertige des foisonnements ". Esquisse panoramique d'une histoire sans nom.» *Revue d'histoire moderne et contemporaine*. Tome XXXIX, 1992, p. 103-126.

Corbin, Alain, Jean-Jacques Courtine et George Vigarello (dir.). *Histoire du corps. 1. De la renaissance aux lumières*. Paris, Seuil, 2005.

Courville, Serge et Robert Garon. *Québec, ville et capitale*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2001.

Cummings, Valerie. *The Dictionary of fashion history*. New York, Berg, 2010.

Davies, Glyn. *A history of money from ancien time to present*, Cardiff, University of Wales Press, 2002.

Dechêne, Louise. «Quelques aspects de la ville de Québec au XVIII^e siècle d'après les dénombremments paroissiaux». *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 28, n°75, 1984, p. 485-505.

-*Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*. Montréal, Boréal, 1988.

Delâge, Denys. «Les influences amérindiennes sur la culture matérielle des colons canadiens de la Nouvelle-France.» Michel Fortin (dir.). *Archéologie et la rencontre de deux mondes. Présence européenne sur des sites amérindiens*. Québec, Musée de la Civilisation, 1992.

Delmotte, Florence. «Termes clés de la sociologie de Norbert Élias.» *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*. 2010/2, N°106, p. 29-36.

Delpierre, Madeleine. *Se vêtir au XVIII^e siècle*. Paris, Adam Biro, 1996.

Despatie, Sylvie. «La transmission du patrimoine au Canada (XVII^e et XVIII^e siècle): qui sont les défavorisés?». *Revue d'histoire de l'Amérique française*. Vol. 54, n°4, 2001, p. 558-570.

Doyon, Nova (dir.). *La Gazette littéraire de Montréal (1778-1779)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010.

- Élias, Norbert. *La dynamique de l'Occident*. Paris, Calman-Lévy, 1975 (1939).
- Erhart, Jean. *L'idée de nature en France à l'aube des Lumières*. Paris, Flammarion, 1970.
- Flemming, Patricia (dir.) *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada, vol. 1*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2004.
- Foucault, Michel. *Surveiller et punir, naissance de la prison*. Paris, Gallimard, 1975.
- Frégault, Guy. *La civilisation de la Nouvelle-France*. Montréal, Fides, 1944.
- Fyson, Donald, «The Canadians and British Institutions of Local Governance in Quebec, from the Conquest to the Rebellions», dans Nancy Christie (dir.). *Transatlantic Subjects: Ideas, Institutions, and Social Experience in Post Revolutionary British North America*, Montréal, McGill-Queen's University Press. 2008, p. 45-82.
 - *Magistrates, Police and People: Everyday Criminal Justice in Quebec and Lower Canada, 1764-1837*. Toronto, Osgoode Society/University of Toronto Press, 2006.
- Gadoury, Lorraine, *La famille dans son intimité, échanges épistolaires au sein de l'élite canadienne au XVIII^e siècle*. Montréal, Hurtubise HMH, 1998.
 - *La noblesse de Nouvelle-France: familles et alliances*. Montréal, Hurtubise HMH, 1991.
- Galarneau, Claude. «Le spectacle à Québec (1760-1860)». *Cahiers des Dix*, n°49, 1994, 75-109.
 - «Les écoles privées à Québec (1760-1859)». *Cahiers des Dix*, n°53, 1999, p. 37-64.
 - «Les études classiques au Québec, 1760-1840». *Cahier des Dix*, n°56, 2002, p. 19-49.
- Genest Leblanc, Monique. «Une jolie ceinture à fleche»: sa présence au Bas-Canada, son cheminement vers l'ouest, son introduction chez les Amérindiens. Québec, Presses de l'Université Laval, 2003.
- Gerry, Tom. «Extremes Meet: Elizabeth Simcoe's Birchbark Landscapes», *Queen's Quarterly*, n°106, 1999, p. 589-601.
- Goubert, Pierre et Daniel Roche. *Les Français et l'Ancien Régime, 2. Culture et société*. Paris, Armand Colin, 1984.
- Gousse, Suzanne et André Gousse. *Lexique illustré du costume en Nouvelle-France 1740-1760*. Chambly, La Fleur de Lys, 1995.
- Grieder, Josephine. *Anglomania in France 1740-1789*. Genève, Droz, 1985.
- Guérin, Elzéar. *La Gazette de Québec*. Québec, J. N. Duquet et Cie., 1864.
- Guillaume, Pierre et Laurier Turgeon (dir.). *Regards croisés sur le Canada et la France. Voyages et relations du XVI^e au XXI^e siècle*. Paris, Éditions du CTHS, 2007.

Gury, Jacques. «Une excentricité à l'anglaise: l'anglomanie». *L'excentricité en Grande-Bretagne au 18^e siècle*. Lille, Université de Lille, 1976, p. 191-209.

Habermas, Jurgèn. *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*. Paris, Payot, 1978.

Hamel, Nathalie. «La création de costumes régionaux au Québec: entre marché touristique, mode et quête identitaire.» Jean-Pierre Lethuillier (dir.). *Les costumes régionaux, entre histoire et mémoire*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009.

- «Le costume comme emblème identitaire la construction de l'image vestimentaire des Canadiens français.» Luc Noppen (dir.). *Architecture, forme urbaine et identité collective*. Québec, Septentrion, 1995.

Hamelin, Jean. *Économie et société en Nouvelle-France*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1970.

Hardy, Jean-Pierre. *La vie quotidienne dans la vallée du Saint-Laurent, 1790-1835*. Sillery, Septentrion, 2001.

Hardy, Jean-Pierre, Gilles Paquet et David Thierry Ruddel. «Culture matérielle et société au Québec, 1792-1835». *Material Culture Review/ Revue de culture matérielle*. Vol. 17, 1983, p. 9-23.

Harris, Michael. *London Newspapers in the Age of Walpole: A study of the Origins of the Modern English Press*. London, Associates University Presses, 1987.

Hart, Avril, Susan North et Al. *Seventeenth and eighteenth-century fashion in detail*. London, V&A Publishing, 2009.

Igartua, José E. «A change in Climate: The Conquest and the Marchands of Montréal». *Historical Papers/ Communications historiques*. Vol. 9, n°1, 1974, p. 115-135.

Imbeault, Sophie. *Le destin des familles nobles après la Conquête: l'adaptation des Lanaudière au régime britannique (1760-1791)*. M.A., Université Laval, Québec, 2002.

Lamonde, Yvan. «La sociabilité et l'histoire socioculturelle: le cas de Montréal, 760-1880.» *Historical papers/Communications historiques*. Vol. 22, n°1, 1987, p. 86-111.

Lamonde, Yvan et Claude Beauchamp. *Données statistiques sur l'histoire culturelle du Québec(1760-1900)*.

http://classiques.uqac.ca/contemporains/lamonde_yvan/donnees_stats_hist_culture/donnees_stats_hist_culture.pdf, Université du Québec à Chicoutimi, page consultée le 10/10/2012.

Lanoë, Catherine. *La poudre et le fard, une histoire des cosmétiques de la Renaissance aux Lumières*. Seyssel, Champ Vallon, 2008.

Lawson, Philip. « "The Irishman's Prize": views of Canada from the British Press, 1760-1774 ». *The Historical Journal*. Vol. 28, n°3, septembre 1985, p. 577-578.

Le Goff, Jacques et Nicolas Truong. *Une histoire du corps au Moyen Âge*. Paris, Liana Levi, 2003.

Lemire, Maurice, et al. *La vie littéraire au Québec, tome 1, 1764-1805, La voix française des nouveaux sujets britanniques*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1991.

Leroy, Alphonse. *Recherches sur les habillemens des femmes et des enfans, ou examen de la manière dont il faut se vêtir l'un & l'autre sexe*. Paris, Le Boucher, 1772.

Lethuillier, Jean-Pierre. *Les costumes régionaux entre histoire et mémoire*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009.

Lévy-Dumoulin, Olivier. « Esquisse d'un bilan de l'histoire culturelle en France depuis 1995. » *Les historiens français à l'œuvre 1995-2010*. Paris, Presses Universitaires de France, p. 237-259.

Massicotte, Édouard-Zotique. *Le braguet*. BRH, XXIX, 1923, p. 348-349.

- *Le chapeau sous le régime français*. BRH, XXX, 1924, p. 141-145.

- *À propos des cheveux poudrés*. BRH, XXXIX, 1933, p. 708-710.

- *Le costume civil masculin à Montréal au dix-septième siècle*. MSRC, 1939, p. 127-147.

- *Le costume des voyageurs et des coureurs des bois*, BRH, XLVIII, 1942, p. 235-240.

- « Des inventaires de costumes féminins. » *Les archives du folklore, II*. Montréal, Fides, 1947, p.139-143.

- *À propos de la toile du pays*. BRH, XXXV, 1929, p. 736-740.

McCullough, Bruce. *La monnaie et le change au Canada des premiers temps jusqu'à 1900*. Ottawa, Environnement Canada, 1987.

McKendrick Neil, John Brewer et J.H. Plum. *The birth of a consumer society: the commercialization of eighteenth-century England*. Bloomington, Indiana University Press, 1982.

Morin, Yves. « La représentativité de l'inventaire après décès: L'étude d'un cas: Québec au début du XIX^e siècle ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*. Vol. 34, n°4, 1981, p. 515-533.

Noël, Françoise. *Family life and sociability in Upper and Lower Canada, 1780-1870. A view from diaries and family correspondence*. Montréal, McGill-Queen's Universty Press, 2003.

Nootens, Thierry et Jean-René Thuot (dir.), *Les figures du pouvoir à travers le temps: Formes, pratiques et intérêts des groupes élitaires au Québec, XVII^e-XX^e siècles*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2012.

Nordmann, Claude. «Anglomanie et anglophobie en France au XVIII^e siècle». *Revue du Nord*. vol. 66, n°261/262, 1984, p. 787-803.

Ory, Pascal. *L'histoire culturelle*. Paris, Presses Universitaires de France, 2008 (2004), p. 7-28.

Ouellet, Fernand. *Histoire économique et sociale du Québec, 1760-1850. Structure et conjoncture*. Montréal et Paris, Fides, 1966.

Ouellet, Réal. *La relation de voyage en Amérique (XV^e-XVIII^e siècles). Au carrefour des genres*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2010.

Pellegrin, Nicole. «Le vêtement comme fait social total.» Christophe Charles, (dir.) *Histoire sociale, histoire globale? Acte du colloque des 27-28 janvier 1989*. Paris, Éditions de la maison des sciences de l'homme, 1993.

- *Les vêtements de la liberté: abécédaire des pratiques vestimentaires françaises de 1780 à 1800*. Aix-en-Provence, Alinéa, 1989.

Perrot, Philippe. *Les dessus et les dessous de la bourgeoisie: une histoire du vêtement au XIX^e siècle*. Bruxelles, Complexe, 1981.

- *Le travail des apparences ou les transformations du corps féminin, XVIII^e-XIX^e siècle*. Paris, Seuil, 1984.

Pioffet, Marie-Christine. *Écrire des récit de voyages (XV^e-XVIII^e siècles): esquisse d'une poétique en gestation: acte du colloque tenu à Toronto du 4 au 6 mai 2006*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2008.

Powell, James. *Le dollar canadien: une perspective historique*. Banque du Canada, 2005.

Poulter, Gillian. «Representation as Colonial Rhetoric. The Image of the "Native" and the "habitant" in the Formation of Colonial Identities in Early Nineteenth-Century Lower Canada.» *Journal of Canadian History*. XVI, 1994, p. 10-29.

Ribeiro, Aileen. *Dress in Eighteenth-Century Europe, 1715-1789*. New Haven, Yale University Press, 2002.

Roy, Jacqueline, «John Lambert». *Dictionnaire biographique du Canada*, http://www.biographi.ca/009004-119.01-f.php?&id_nbr=2492&&PHPSESSID=yhzfzqkvzape, page consultée le 04/09/2012.

Ruddel, David Thierry. *Québec City, 1765-1832: The evolution of a Colonial Town*. Ottawa, Canadian Museum of Civilization, 1987.

Ruggiu, François-Joseph. *Les élites et les villes moyennes en France et en Angleterre (XVII^e-XVIII^e siècles)*, Paris, L'Harmattan, 1997.

- «La noblesse au Canada aux XVII^e et XVIII^e siècle». *Histoire, économie et société*, n°4, 2006.

-«Historiographie de la société canadienne XVII^e-XVIII^e siècles». *Société, colonisations et esclavages dans le monde atlantique, Historiographie des sociétés américaines des XVI^e-XIX^e siècles*, Bécherel, Les Perséides, 2009, p. 57-94.

Ruppert, Jacques. *Le costume: époques Louis XIV et Louis XV*. Paris, Flammarion, 1990.

Séguin, Robert-Lionel. *La civilisation traditionnelle de l'habitant aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Montréal, Fides, 1963.

- *La coiffure dans la région montréalaise*. Montréal, Fides, 1963.

- *Les divertissements en Nouvelle-France*. Ottawa, Musée National du Canada, 1968.

- *Le costume civil en Nouvelle-France*. Ottawa, Musée National du Canada, 1968.

Styles, John. *The Dress of the People: Everyday Fashion in Eighteenth-Century England*. New Haven, Yale University Press, 2007.

Verrette, Michel. «L'alphabétisation de la population de la ville de Québec de 1750 à 1849». *Revue d'histoire de l'Amérique française*. Vol. 39, n°1, été 1985.

Roche, Daniel. *La culture des apparences: une histoire du vêtement: XVII^e- XVIII^e siècle*. Paris, Fayard, 1989.

Turcot, Laurent. « "Le plaisirs des Dames " (1641) de François de Grenaille: du Cours à la promenade». *Études françaises*. Vol. 42, n°2, 2011, p. 165-181.

- «Du pied médicalisé au pied à la mode: Pour une histoire du pied au XVIII^e siècle». Sabine Arnaud et Helge Jorheim (dir.). *Le corps et ses images dans l'Europe du dix-huitième siècle/ The Body and its images in 18th century Europe*. Paris, Honoré Champion, 2012. p. 313-331.

- «L'émergence d'un loisir: les particularités de la promenade en carrosse au Canada du XVIII^e siècle». *Revue d'histoire de l'Amérique française*. Vol.64, n°1, 2010, p.31-70.

- «Mœurs, sociabilités et mentalités montréalaises: la vie quotidienne dans la ville au XVIII^e siècle.» Dany Fougères (dir.) *Histoire de Montréal et sa région*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2012, p. 267-300.

- «Les loisirs de Philippe Aubert de Gaspé: la civilité dans la société canadienne-française» Marc-André Bernier et Claude Lacharité (dir.) *Philippe Aubert de Gaspé mémorialiste*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2009, p. 107-121.

Vallières, Marc et al. *Histoire de Québec et de sa région, vol. 1*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2008.

Vallières, Marc et Yvon Desloges. «Les échanges commerciaux de la colonie laurentienne avec la Grande-Bretagne, 1760-1850». *Revue d'histoire de l'Amérique française*. Vol. 61, n°3-4, hiver-printemps 2008, p. 425-467.

Vigarello, Georges. *Histoire de la beauté, le corps et l'art d'embellir de la Renaissance à nos jours*. Paris, Seuil, 2004.

-*Le corps redressé, histoire d'un pouvoir pédagogique*. Paris, Armand Colin, 2001 (1974).

Vrignaud, Gilberte. *Vêtue et parure en France au dix-huitième siècle*. Paris, Éditions Messene, 1995.

Wallot, Jean-Pierre et Gilles Paquet. «Les inventaires après décès: source riche pour l'étude de la culture matérielle et des genres de vie dans le Bas-Canada». *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*. Vol. 95, n°4, 1988, p. 389-400.

- «Les inventaires après décès à Montréal au tournant du XIX^e siècle: préliminaires à une analyse». *Revue d'histoire de l'Amérique française*. Vol. 30, n°2, 1976, p. 163-221.

- «Some prices indexes for Quebec and Montreal (1760-1913)». *Histoire Sociale/ Social history*. Vol. 31, n°62, novembre 1998.

ANNEXE 1

Tableaux des inventaires après décès sélectionnés, 1761-1799

	Pénom de l'épouse	Âge de l'épouse	Profession de l'époux	Groupe socio-professionnel	Date de l'inventaire	Quartier résidentiel	Quantité de vêtement
1	Marie Desilva dit Portugais	n/d	Tonnelier	Artisans	13 février 1761	Basse-Ville	16 et plus
2	Marie-Ursule Dumareuille	n/d	Négociant	Affaires	11 mars 1761	Haute-Ville	n/d
3	Thereze Duchesneau	n/d	n/d	n/d	27 avril 1761	Haute-Ville	1 à 5
4	Marianne Argan	n/d	Capitaine de navire	Affaires	8 juillet 1761	Haute-Ville	16 et plus
5	Marie-Angélique Meunier	33	Journalier	Artisans	20 juillet 1773	Haute-Ville	Vendu pour le repos de l'âme
6	Joseph Couturier	n/d	Boulangier	Artisans	3 août 1773	Haute-Ville	Vendu pour le repos de l'âme
7	Elisabeth Thibodau	32	Charetier	Artisans	3 décembre 1773	Faubourg Saint-Roch	6 à 10
8	Geneviève Mathieu	64	n/d	n/d	12 septembre 1774	Faubourg Saint-Roch	1 à 5
9	Marie-Ignace Roy	n/d	n/d	n/d	8 octobre 1774	Haute-Ville	16 et plus

	Pénom de l'épouse	Âge de l'épouse	Profession de l'époux	Groupe socio-professionnel	Date de l'inventaire	Quartier résidentiel	Quantité de vêtement
10	Marie Dorothee Emond	30	Menuisier	Artisans	26 janvier 1775	Faubourg Saint-Jean	16 et plus
11	Marie-Elisabeth Parent	41	Chartier	Artisans	4 février 1775	Haute-Ville	6 à 10
12	Marie-Louise Paquet	44	Maître tonnelier	Maîtres/Entrepreneurs	8 février 1775	Basse-Ville	16 et plus
13	Charlotte duverger	n/d	*célibataire	Femmes célibataires	7 juin 1775	Haute-Ville	11 à 15
14	Marie-Anne Douville	n/d	*célibataire	Femmes célibataires	20 juin 1776	Haute-Ville	16 et plus
15	Marie Barde Bouré	43	n/d	n/d	17 août 1776	Basse-Ville	1 à 5
16	Marie-Joseph Laroche	33	Négociant	Affaires	14 septembre 1776	Haute-Ville	n/d
17	Marie-Anne Silvestre	70	Entrepreneur de maçonnerie	Maîtres/Entrepreneurs	26 septembre 1779	Basse-Ville	16 et plus
18	Marie-Marthe Perreault	39	Maître tourneur en bois	Maîtres/Entrepreneurs	28 juillet 1780	Haute-Ville	1 à 5
19	Marie-Magdelaine Martin	27	Maître tailleur d'habit	Maîtres/Entrepreneurs	15 septembre 1780	Haute-Ville	Cédé aux enfants

	Pénom de l'épouse	Âge de l'épouse	Profession de l'époux	Groupe socio-professionnel	Date de l'inventaire	Quartier résidentiel	Quantité de vêtement
20	Catherine Vallet	43	Maître menuisier	Maîtres/ Entrepreneurs	27 septembre 1780	Haute-Ville	1 à 5
21	Geneviève Perreault	n/d	Maçon	Artisans	6 et 9 octobre 1780	n/d	16 et plus
22	Marie-Élisabeth Fortin	28	Maître voilier	Maîtres/ Entrepreneurs	16 décembre 1780	n/d	16 et plus
23	Marguerite Gauvreau	24	Maître menuisier	Maîtres/ Entrepreneurs	4 août 1781	Haute-Ville	16 et plus
24	Marguerite Paquet	66	Maçon	Artisans	7 mai 1781	Faubourg Saint-Jean	Vendu pour rembourser dettes et enterement
25	Marie-Françoise Dumontier	83	Écuyer et notaire	Nobles/ Pro.Libérales	12 juillet 1781	n/d	6 à 10
26	Marie-Louise Pasquet	n/d	Marchand	Affaires	2 novembre 1781	n/d	6 à 10
27	Françoise Enouille dit Lanoix	59	Maître charpentier de navire	Maîtres/ Entrepreneurs	6 février 1782	Haute-Ville	6 à 10

	Pénom de l'épouse	Âge de l'épouse	Profession de l'époux	Groupe socio-professionnel	Date de l'inventaire	Quartier résidentiel	Quantité de vêtement
28	Angélique Palin dite Dabonville	31	Armurier et Forgeron	Artisans	26 mars 1782	Basse-Ville	1 à 5
29	Marguerite Labady	46	Maître tonnelier	Maîtres/ Entrepreneurs	22 avril 1782	n/d	11 à 15
30	Joseph Boivin	29	n/d	n/d	2 may 1782	Faubourg Saint-Jean	16 et plus
31	Magdelaine Delestre Beaujour	37	Navigateur et marchand	Affaires	30 aout 1782	Basse-Ville	16 et plus
32	Louise-Catherine Roussel	47	Avocat et notaire	Nobles/ Pro.Libérales	6 novembre 1782	n/d	16 et plus
33	Marie-Bernard dit Renaud	36	Maître serrurier	Maîtres/ Entrepreneurs	17 juillet 1786	n/d	16 et plus
34	Marguerite Callender	n/d	*célibataire	Femmes célibataires	26 juillet 1786	Haute-Ville	11 à 15
35	Elisabeth Simon	n/d	Maître sellier	Maîtres/ Entrepreneurs	14 Août 1786	Haute-Ville	16 et plus
36	Marie-Louise Pepin	56	Aubergiste	Affaires	14 novembre 1786	Basse-Ville	cédé aux enfants
37	Charlotte Duchemin	32	Maître charpentier	Maîtres/ Entrepreneurs	29 mars 1787	Basse-Ville	1 à 5

	Pénom de l'épouse	Âge de l'épouse	Profession de l'époux	Groupe socio-professionnel	Date de l'inventaire	Quartier résidentiel	Quantité de vêtement
38	Catherine Lemoine de Longueil	54	écuyer et membre du conseil législatif de la province	Nobles/ Pro.Libérales	18 avril 1788	Haute-Ville	16 et plus
39	Madeleine Lanoix	44	n/d	n/d	19 Août 1788	Haute-Ville	6 à 10
40	Marie-Anne Ledroit	44	Vitrier	Artisans	7 avril 1789	n/d	11 à 15
41	Angélique Dupoleau dit Duval	59	n/d	n/d	8 avril 1793	Basse-Ville	11 à 15
42	Louise Pampalon	43	Maitre charpentier	Maitres/ Entrepreneurs	29 janvier 1795	Faubourg Saint-Roch	cédé aux enfants
43	Marie Amiot	36	Marchand	Affaires	15 mars 1798	Basse-Ville	11 à 15
44	Marie-Louise Canac dit Marquis	34	Capitaine de vaisseau marchand	Affaires	24 avril 1799	n/d	16 et plus
45	Marie-Josephite Hote	41	Charpentier de navire	Artisans	12 janvier 1799	Sillery	6 à 10

ANNEXE 2
ILLUSTRATIONS



ILLUSTRATION 1.
Robe à la française, 1760,
Kyoto Costume Institute,
dans http://www.kci.or.jp/archives/digital_archives/detail_14_e.html



ILLUSTRATION 2.

Redingote, c. 1790,

Los Angeles County Museum of Art. Dans

<http://collectionsonline.lacma.org/mwebcgi/mweb.exe?request=record;id=137520;type=>

101



ILLUSTRATION 3.

Élizabéth Vigée Le brun, *La reine Marie-Antoinette*, 1783. Tiré de Aileen Ribeiro, *The Art of Dress: Fashion in England and France 1750 to 1820* (New Haven, Yale University Press, 1995, p.71.)

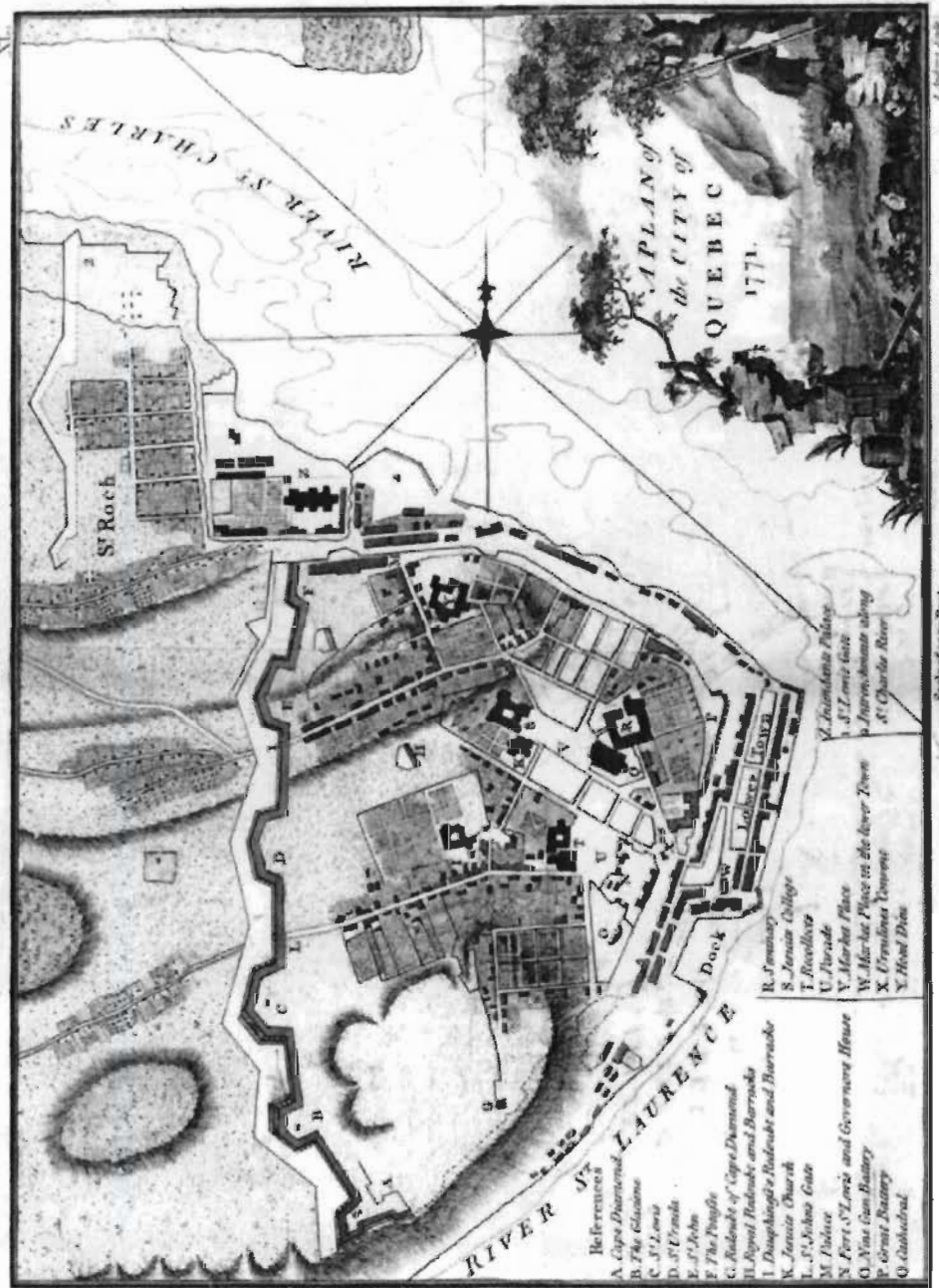


ILLUSTRATION 4.

John Andrew, *A plan of the city of Québec, 1771*. Bibliothèque et Archives Nationales du Québec.

un qualité;
des
édifices seches qu'il
conables termes.

17, 1782.

Warrant to me
vince of Québec,
the

Cité de la Ste
ochs, call'd Bur
r 3th, Rigging,
conditions of Sale
TH, Marshal.

1782.

rdre à moi a
 Québec,

Basse-ville

le vaisseau LES
la Chaise du Cap
ovisions; canoes
conditions de la
TH, Marshal.

5th August

aken in a
ill be drawn out
: real taste of the

and Brokers.

tannique;
pris dans
preuves seront
goat naturel du

at Courtiers.

ICE,
y of

Cutlery.

Novellement importé de Londres, et à vendre par JEAN BTE. LE BRUN, à la Haute Ville de Québec.

DES coiffures de Dames à la mode;
Des Capotes ou Mantes ditto;
Des Plumes d'Autruches de toutes couleurs;
Des Rubans de toutes façons;
Des Essences et Eau d'Odeurs de toutes espèces;
Des fleurs artificielles de toutes couleurs;
Des Etouffes de Soie de toutes espèces pour Robe, Japon, &c.
Des assortiments généraux pour deuil;
Des Corps à la mode pour dames et demoiselles;
Des Gants de toile et de peau de toutes couleurs;
Des Bas de Soie pour homme et pour femme;
Des Bas de Coton de différentes espèces pour Dames;
Ditto pour des jeunes demoiselles de toute age;
Des chaussures de Soie, et autres de toutes espèces;
De la Mouffeline peinte, ditto à fleur, ditto caroté, ditto raie, ditto claire;
De la Batiste, Malmole, Gases fleuries et unies;
Mouchoirs de Mouffeline, ditto de Gazes;
Des Parasols et Parapluie;
Des Tabatières dorées, ditto d'écaille fin, à portrait dessus;
Ditto de carton fin, ditto de cuir à façon et garnies;
Des Etoiles dorées, ditto d'écaille, et autres;

Des Porte-brûles, Porte Craïons et Arches Poils;
De toutes sortes de Boucles;
Du Sucre blanc en pain, ditto double raffiné;
Du Jus de Citron, des Figues, des Prunes;
Des Raisins, des Amandes douces, ditto amers, du Ris, Poivre;
Epiceries, et du Sel en panier;
Des Clerges, de la Bougie, de la Chandelle au moule, ditto à la baguette;
Du Tabac en boîtes de Strasbourg, ditto en Menoques;
Ditto en Carotte, ditto à cliquer;
De la Poudre à tirer et à poudrer;
De la Peinture de toutes couleurs;
De l'huile de Lin bouillie, du Salspêtre;
De la fleur de soufre, des rouës à faire de la toile;
Des Balances de Suivre avec leurs poids;
Des Compas assortis pour les Arpenteurs;
Des Chaines pour ditto, de 13 pieds, mesure Française;
Ditto de 45 pieds ditto, et autres instruments de leur état;
Des boîtes d'instruments de Mathématique;
Des Cloches pour les chambres, avec leurs assortiments;
Des outils pour les Charons, Menuisiers, Charpentiers, Cordonniers et autres;
Des assortiments de Bureau de toutes espèces;
De toutes sortes de Serrures, et autres articles trop long à détailler, le tout à vendre au bénéfice le plus bas.

Just Imported from London, and to be sold by JEAN BTE. LE BRUN, in the Upper-town, Québec;

LADY'S fashionable Caps;
Ditto Cloaks;
Ostrich Feathers of divers colours;
Ribbons of all sorts;
Essences and scented waters of all kinds;
Artificial flowers of all colours;
Silk Stuffs of all sorts, for Gowns, Petticoats, &c.
A general assortment of mourning apparel;
Lady, and Girls fashionable Stays;
Linen and leather gloves of various colours;
Men and Womens silk stockings;
Lady's cotton Stockings of different kinds;
Ditto for young Ladies of all ages;
Silk Hosi and others of all kinds;
Painted, flowered and checked Mullin;
Striped and plain ditto;
Cambric, Lawn, plain and flowered Gauzes,
Gauze and Mullin Handkerchiefs;
Umbrello's for Sun and Rain;
Gilt Snuff-boxes, fine Tortoiseshell ditto with pictures thereon;
Fine paper ditto; fashionable Leather ditto;
Gilt Pin Cases, Tortoiseshell ditto and others;
Pocket Books, Pencils, and Tweezers;

Buckles of all sorts;
Loaf Sugar, single and double refined;
Lemon Juice, Figs, Pomes, Raisins;
Sweet Almonds, bitter ditto, Rice, Pepper;
Spices and basket Salt;
Wax, Spermaceti, mould and dipt Candles;
Strasbourg Snuff in lead canisters, leaf Tobacco;
Carrot and chewing Tobacco;
Hair and Gun Powder;
Paints of various colours;
Boil'd Linseed Oil, Salt-petre;
Powder'd Brimstone, spinning Wheels;
Brass Scales and Weights;
An assortment of Compasses for Surveyors;
Chains for ditto of 18 feet French measure;
Ditto of 45 feet, and other instruments fit for their use;
Mathematical Instruments;
Chamber Bells with their appartenances;
Tools for Wheelrights, Joiners, Carpenters, Shoemakers, and others;
Desk furniture;
All kinds of Locks, and other articles too long to enumerate, all of which will be sold at the most reasonable rates.

JAS. CROSS & CO. have imported from Bristol, this Spring, a quantity of the undermentioned articles, which they will sell on very reasonable terms for Cash or Bills:

A large quantity of pale British Brandy of remarkable fine quality;
Molasses;
English brown wine;

Hogs Lard in Ditto;
Cassie Soap in Boxes;
Hams in Tiarces;

ILLUSTRATION 5.

Publicité de Jean Baptiste Le Brun, tirée de la Gazette de Québec, 8 août 1782, p.2.

Penn
ouable
ings;
Serge
Swan
Cava
Iron-F
Hand,
Tools
Cupbe
Drift
Carp
lets;
Pots;
Iron;
Taph
Guns;
ranted
Scales;
Prosp
Specu
meters
Kaives
and Br
Stramer
Bridle
Leath
Parlous
Tables
Prints
Flutes;
rolling
Alcamb
wind
Bills of
Patent
lead Pe
large off
Camp T
ther Poi
Sking o
Novels,
Advertis

M
the river
right app
gard for
piece of
well in it
vited wit
the whol
over — A
may appl
of the pr
Notary P
Subject.

M
last cod
Meffrs. les
apparten
post y the
y planter
vingt pieds
long sur
rien beau

and taken in execution as belonging to the said Jean Baptiste Joubert, a lot or piece of ground situate in the Quebec Suburb of Montreal, containing eighty feet in front by eighty feet in depth, bounded in the front by Saint Ignace street, and behind by the Widow Bouchard, joining on one side to Louis Pascal Girouard and on the other side to the road next the river, with a log house and other buildings thereon erected: Now this is to give notice that I shall expose the said premises to sale, by public Vendue, at my office, in the city of Montreal, on Monday the thirtieth day of June next, at eleven o'clock in the forenoon; at which time and place the conditions of sale will be made known by

EDWD. WM. GRAY, Sheriff.

Any person or persons having any prior claim to the said premises, by mortgage or otherwise, are hereby required to give notice thereof, in writing, to the said Sheriff before the day of sale.

Montreal, 13th. February, 1783.

DAVENNE, Mantua-maker from Paris and London, makes all kinds of Ladies Dresses in the newest fashion, dresses Ladies hair, Quilts, &c. at Mr. Donohue's, Merchant in the Lower town.

DAVENNE, Couturiere en Robe, venant de Paris et de Londres, fais toutes sortes de Robes les plus à la mode, Coeffe les Dames, Pique les Jupons, &c. chez Mr. Donohue, Marchand à la Basse-ville.

WANTS A PLACE,

A middle aged man, who can be well recommended, willing to serve a private Gentleman or in a Family. Enquire of the
PRINTER.

ALL Persons who have any demands on the Estate of Thomas Reed, late of Quebec, Tavern-keeper, deceased, are notified to give in their accounts properly attested to the subscriber, Widow of and appointed Guardian to the Minor Children of the deceased, before the first of May next, otherwise they will be precluded: And all those who are indebted to the said Estate are requested to make immediate payment to the said subscriber. Gratitude for the countenance and favour shewn her husband by the public prompts her to carry on the same business in the Lower-town, where she hopes to merit a continuance of their favour.
Mt. REED.
Quebec, February 3, 1783.

TOUS ceux qui ont quelques demandes sur la succession de Thomas Reed, ci-devant Cabaretier à Quebec, defunt, sont avertis de présenter leurs comptes dûment attestés à la soussignée, Veuve et nommée Tutrice des enfans mineurs du defunt, avant le premier de Mai prochain, sans quoi ils seront déchus de leurs droits; et tous ceux qui doivent à la dite succession, sont requis de s'acquitter sans délai vis-à-vis de la soussignée. — La reconnaissance de l'encouragement et de l'estime du public, temoigné à son mari, l'engage de continuer le même commerce à la Basse-ville, où elle se flatte de mériter la continuation des bontés de ses anciennes pratiques.
Mt. REED.
Quebec, Fevrier 3, 1783.

ALL Persons who have any demands on the Estate of John Critb, Tavern-keeper, deceased

ILLUSTRATION 7.

Publicité de Davenne, couturière en robe, Extrait de la Gazette de Québec, du 20 février 1783.

DIST
MON

les biens
j'ai saisi
un empl
Montréal
borné e
joignant
proche la
dessus co
vente pu
Juin pro
la vente
Tous
hipothéq
écrit au
Montr

COM
Li
Nord-El
par acte
une parti
rable Job
la Seigne
arpens six
Chauffage
le sief Cur
arpens et
sous le no
au Sud-El
Lille.

Les hat
s'adresser à
chacun su
Les illes
de la dite

UNE
quic
sentement oc
mations il fai
demeuroit ci-
Quebec,

A Ho



ILLUSTRATION 8.

Anonyme, *Coiffure de l'indépendance*, . c. 1778. Musée franco-américain du Château de Blérancourt. Dans http://www.museefrancoamericain.fr/homes/home_id24923_u112.htm

THO. AYLWIN,
NATH. TAYLOR

Québec, le 27 Août, 1783.

TOUS ceux qui doivent à la succession de Docteur

Daniel Morrison, défunt, de cette ville sont par ce présent requis de s'acquitter d'ici au 25 Octobre prochain; et tous ceux qui ont de justes demandes sur la dite succession seront payés par

PETER STUART,

Québec, August 27, 1783.

ALL those indebted to the late Dr. *Daniel Morrison*, of this City, deceased, are hereby desired to pay the same on or before the 25th of October next, and all lawful demands on his estate will be paid by

PETER STUART.

ROBERT BENNIE, Tailleur et faiseur d'Habits, à Edimbourg,

PREND la liberté d'informer le public qu'il demeure

dans la grande maison vis-à-vis l'Imprimerie; les Messieurs et Dames qui voudront bien honorer le dit Robert Bennie de leur pratique pourront être persuadés qu'il les servira promptement, avec fidélité et dans le dernier goût à bonne composition pour de l'argent comptant ou court crédit.

Quebec, le 19 Août, 1783.

ROBT. BENNIE, Tailor and Habit Maker, from Edinburgh,

BEGS leave to inform the public, that he lives in

the large house opposite to the Printing-Office; all Gentlemen and Ladies who will be so good as favour the said Robert Bennie with their custom, may depend upon being faithfully served on the shortest notice, and newest fashion, for ready money or short credit, on the most reasonable terms.

Quebec, August 19, 1783.

A VENDRE par le soussigné;

DEUX terres de trois arpents de front sur 40 de

profondeur, sur le bord de la rivière de Chambly, au sud, joignant d'un côté au sud-ouest à la terre de l'église St. Charles, et de l'autre côté à Antoine Foisil, avec grange et maison sur chaque, et du désert pour semer sur chaque terre cent minots de grain, aussi les animaux et les ustensiles d'agriculture s'ils en veulent.

Deux terres au bout des dites terres susdites, sur quoi il y en a une de trois arpents de front sur quarante, qui a maison et grange en chantier après s'achever, et du désert sur les deux pour semer 120 minots de bled, et du bois de chauffage et autres bois pour les perches, pieux, &c. à l'usage des habitans.

Plus quatre autres terres situées dans la seigneurie de St. Hyacinthe, rivière Yamaska, qui font de 3 arpents de front sur 30 arpents de profondeur, qui sont avec du désert et maison, grange, et propre pour l'établissement d'un jeune homme.

Je vendrai aussi ma maison de 55 pieds sur 30, un hangard de 80 pieds sur 20, une boulangerie, étable, écurie, laiterie, &c. et l'enclos en pieux debout, jardin, le tout environ deux arpents de terre en superficie, situés à St. Charles, sur la devanture des deux terres, joignant la terre de l'église, paroisse de St. Charles, sur le bord de la rivière, bien située pour le commerce. Celui qui voudroit acheter cette maison, pourroit avoir aussi toutes les marchandises qui me restent, à un raisonnable prix, et je lui donnerai mes livres pour retirer mes credits sans aucuns frais pour lui. J'ai fait des remises tous les ans pour 40,000 francs de comptant sans mes credits restés en arriere; on peut faire un bon commerce. La raison pourquoi je veux vendre pour comptant ou avec termes, c'est que je veux aller demeurer sur une de mes seigneuries.

ILLUSTRATION 9.

Publicité de Robert Bennie, tirée de la *Gazette de Québec*, 4 septembre 1783.

<u>Numéro de l'acte:</u>	
<u>Notaire:</u>	
<u>Date:</u>	
<u>Lieu de résidence:</u>	
<u>Nom du mari:</u>	
<u>décédé:</u>	<u>Profession:</u>
	<u>Date de naissance:</u>
	<u>Date de mort:</u>
<u>Nom de l'épouse:</u>	
<u>Décédée:</u>	<u>Date de naissance (épouse):</u>
	<u>Date de mort (épouse):</u>
<u>Articles prisés et prix:</u>	<u>Notes:</u>

ILLUSTRATION 10.

Fiche de saisie, produite par Audrey Martel, 2010.

pour un moulin à eau de la paroisse de Saint-Germain	10.
comme de la terre y.	
pour une idem au foy de la paroisse de Saint-Germain	8.
pour un moulin à eau de la paroisse de Saint-Germain	4.
comme de la terre y.	
pour deux quarantiers de la paroisse de Saint-Germain	12.
comme de la terre y.	
pour quatre boissies de la paroisse de Saint-Germain	9.
comme de la terre y.	
pour un vignon de la paroisse de Saint-Germain	1.
comme de la terre y.	
pour deux meys de la paroisse de Saint-Germain	2.
comme de la terre y.	
pour une hebe de la paroisse de Saint-Germain	6.
comme de la terre y.	
pour une vasserie de la paroisse de Saint-Germain	1.
comme de la terre y.	
pour deux arpents de la paroisse de Saint-Germain	16.
comme de la terre y.	
	877

ILLUSTRATION 11.

Notaire Jean-Antoine Panet, Inventaire des biens de la communauté de Michel Cureux dit Saint-Germain veuf de Marie-Loup, 15-06-1761. BANQ, Microfilm.



ILLUSTRATION 12

Jean-Marc Nattier, *La Comtesse de Tilières*, 1750, Tiré de François Boucher, *Histoire du costume en Occident: des origines à nos jours* (Paris, Flammarion, 1995, p. 273)



ILLUSTRATION 13.

Jean-Baptiste Chardin, *La toilette du matin*, 1741, Musée National de Stockholm. Dans <http://emp-web->

[22.zetcom.ch/eMuseumPlus?service=direct/1/ResultLightboxView/result.tl.collection_lightbox.\\$TspTitleImageLink.link&sp=10&sp=Scollection&sp=SfieldValue&sp=0&sp=1&sp=3&sp=Slightbox_3x4&sp=0&sp=Sdetail&sp=0&sp=F&sp=T&sp=6](http://emp-web-22.zetcom.ch/eMuseumPlus?service=direct/1/ResultLightboxView/result.tl.collection_lightbox.$TspTitleImageLink.link&sp=10&sp=Scollection&sp=SfieldValue&sp=0&sp=1&sp=3&sp=Slightbox_3x4&sp=0&sp=Sdetail&sp=0&sp=F&sp=T&sp=6)



Dame en belle Matineuse avec Robe et Jupou blancs garnis, Manchon de lise, Mantelet de Gaze à mouches. Coiffée par dessus une demie Baigneuse, d'un Chapeau au demi Globe et longeant des le point du Jour, à ce qui l'écarte la Nuit.

A Paris chez Koenig et Rapilly, Rue S^t Jacques à la Ville de l'Université. Avec Priv. du Roi.

14
1566

ILLUSTRATION 14.

Dame en belle matineuse [...], dans Galerie des modes et costumes français, 39^e cahier. 35 suite d'habillemens à la mode en 1784, vv. 253. Paris.

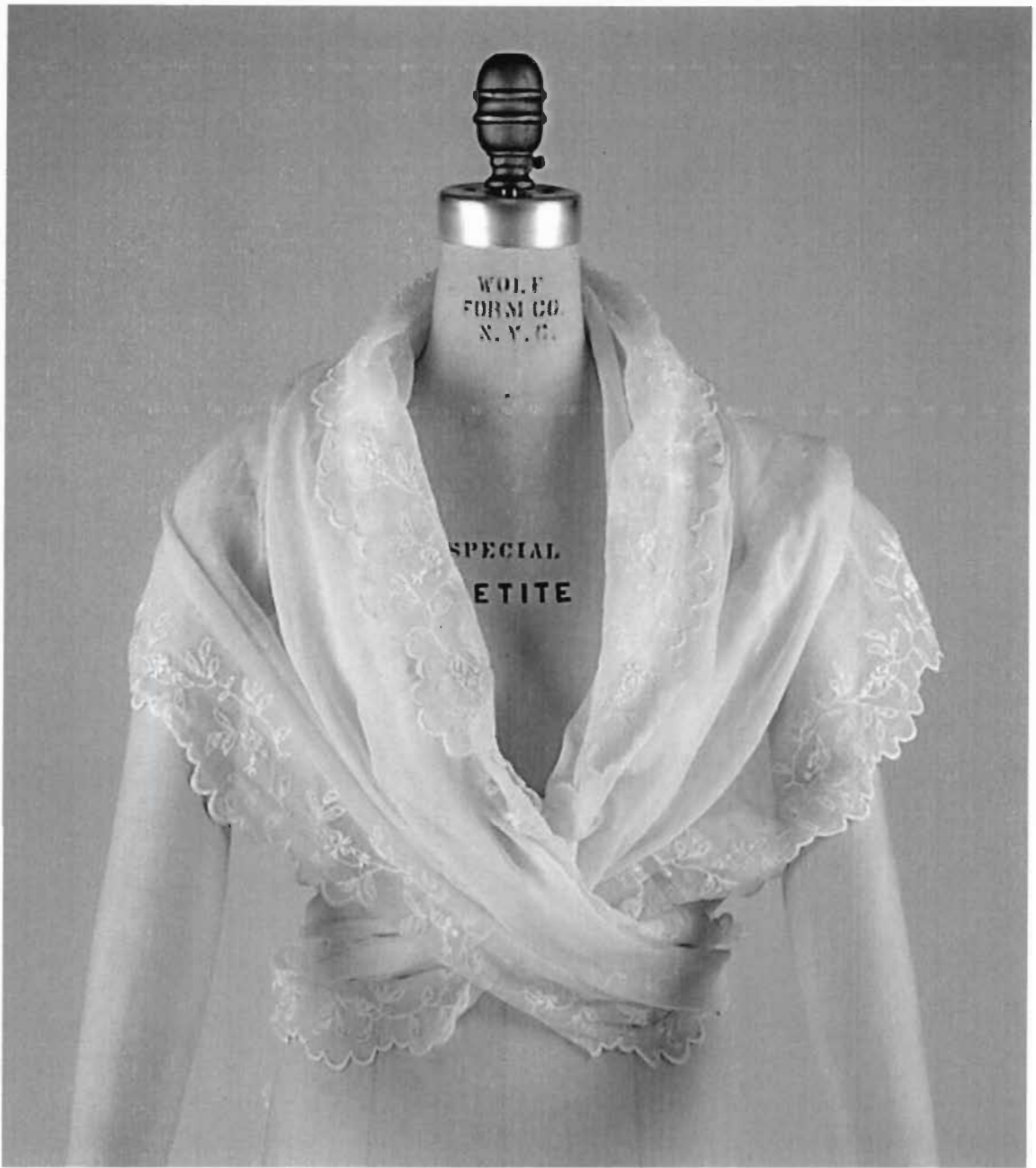


ILLUSTRATION 15.

Fichu, 1793, The Metropolitan Museum of art. Dans http://www.metmuseum.org/Collections/search-the-collections/80108324?rpp=60&pg=3&ft=*&deptids=8&when=A.D.+1600-1800&what=Cotton&pos=173



ILLUSTRATION 16.

Richard Short, *Vue de la Trésorerie et du Collège des Jésuites* (et détail), 1761, Musée McCord, Montréal. Dans <http://www.mccord-museum.qc.ca/fr/collection/artefacts/M2484>.



ILLUSTRATION 17.

Jupon et mantelet, c. 1760, Los Angeles County Museum of Art. Dans <http://collectionsonline.lacma.org/mwebcgi/mweb.exe?request=record;id=159254;type=>

un habit de chambre, deux autres habits, un gilet et
 un camaille très vieux prisé le tout douze livres
 cy - - - - - 12.⁴ - -

58. - item quatre mantelet tout indienne que cotton, -
 un manteau d'indienne, un mantelet de camelle,
 prisé le tout quinze livres cy - - - - 15.⁰ -

59. - item deux mantelets de soie prisé ensemble douze
 livres cy - - - - - 12.⁴ -

60. - item une paire de bas de cotton. deux capes de camelle
 dont une vieille et l'autre neuve prisé le tout douze
 livres cy - - - - - 12.⁴ -

61. - item un manteau d'étoffe prisé vingt sols -
 cy - - - - - 2.⁴ -

62. - item un grand coffre fermant à clef en tôle
 prisé vingt sols cy - - - - - 2.⁴ -

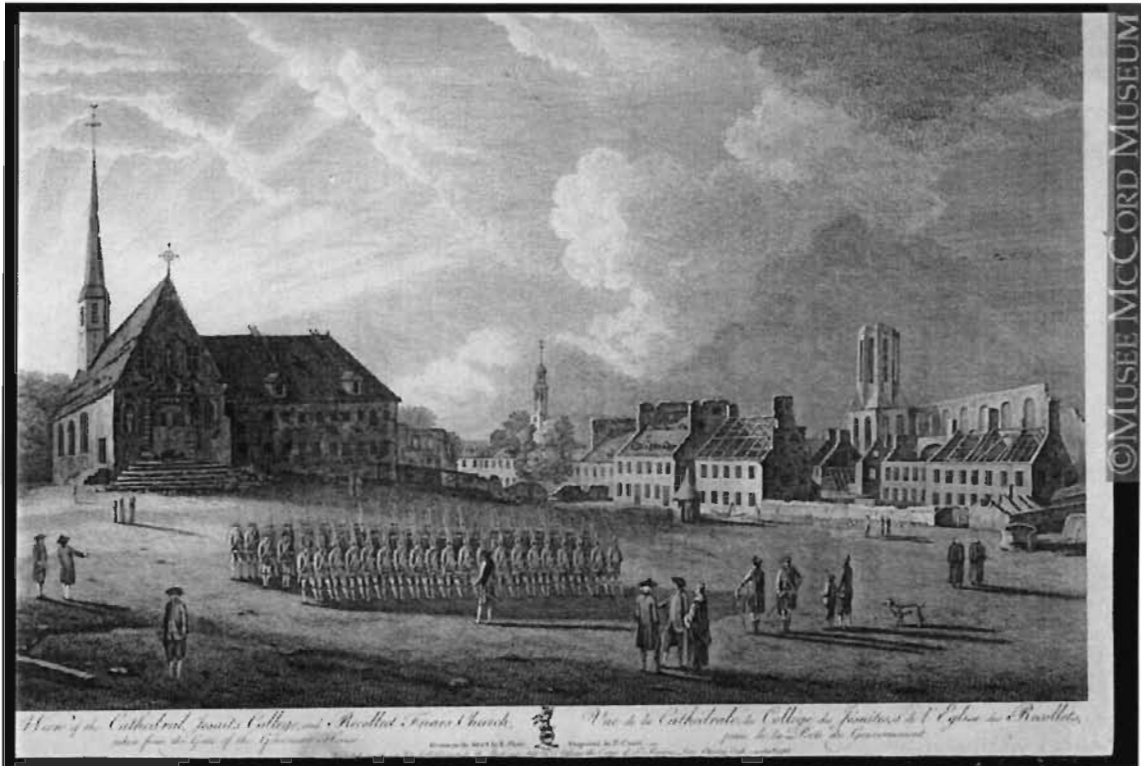
ILLUSTRATION 18.

Michel-Amable Berthelot-Dartigny, extrait de l'inventaire après décès de Marie-Ignace Roy,
 8 octobre 1774, Québec, BANQ, Microfilm.



ILLUSTRATION 19.

Robe à l'anglaise, c. 1780, Kyoto Museum. Dans
http://www.kci.or.jp/archives/digital_archives/detail_32_e.html

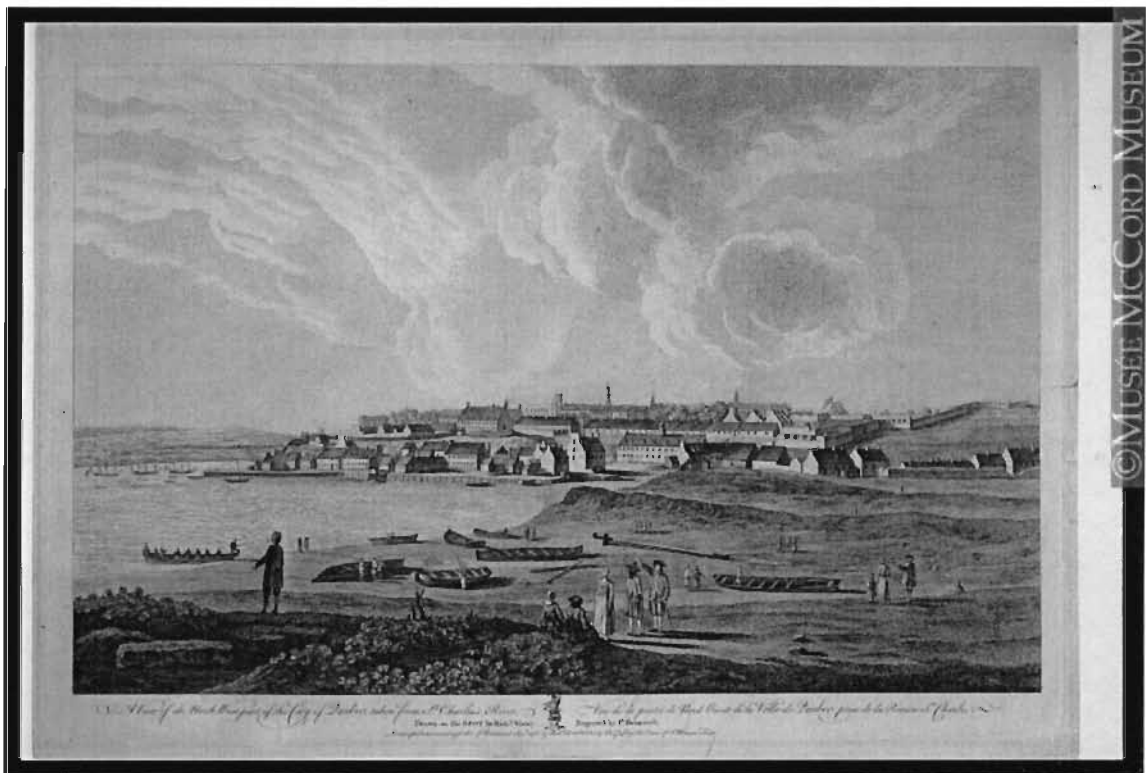


© MUSEE MCCORD MUSEUM



ILLUSTRATION 20.

Richard Short, *Vue de la cathédrale, du collège des Jésuites et de l'église des Recollets* (et détail), 1761, Musée McCord, Montréal. Dans <http://www.mccord-museum.qc.ca/fr/collection/artefacts/M970.67.11>



© MUSÉE MCCORD MUSEUM



ILLUSTRATION 21.

Richard Short, *Vue de la partie nord-ouest de la ville de Québec, depuis la rivière Saint-Charles* (détail), 1761, Musée McCord. Montréal. Dans <http://www.mccord-museum.qc.ca/fr/collection/artefacts/M970.67.5>



ILLUSTRATION 22.

Femme en déshabillé du matin couchée négligemment sur un sofa et jouant avec son chien. Dans Galerie des modes et costumes français, 9^e cahier. Suite d'habillemens à la mode de 1778. J. 51.



ILLUSTRATION 23.

Corps à baleines, panier, et chemise, c. 1760-1770, Kyoto Costume Institute. dans http://www.kci.or.jp/archives/digital_archives/detail_8_e.html



ILLUSTRATION 24.

Elizabeth Posrtuma Simcoe. *Looking west from about mouth of Don River.* 1793.

Toronto Public Librairie. Dans

<http://www.torontopubliclibrary.ca/detail.jsp?Entt=RDMDC-PICTURES-R-3237&R=DC-PICTURES-R-3237>



ILLUSTRATION 25.

John Lambert. *Habitans in their summer dress*. Entre 1806-1808. Tiré de *Voyage au Canada dans les années 1806, 1807 et 1808*. (Québec, Septentrion, 2006)



ILLUSTRATION 26.

John Lambert. *A french lady in her winter dress and a roman catholic prest.* (Op. Cit.)



ILLUSTRATION 27.
Souliers de soie. Tiré de François Boucher (*Op. Cit.*, p. 281)

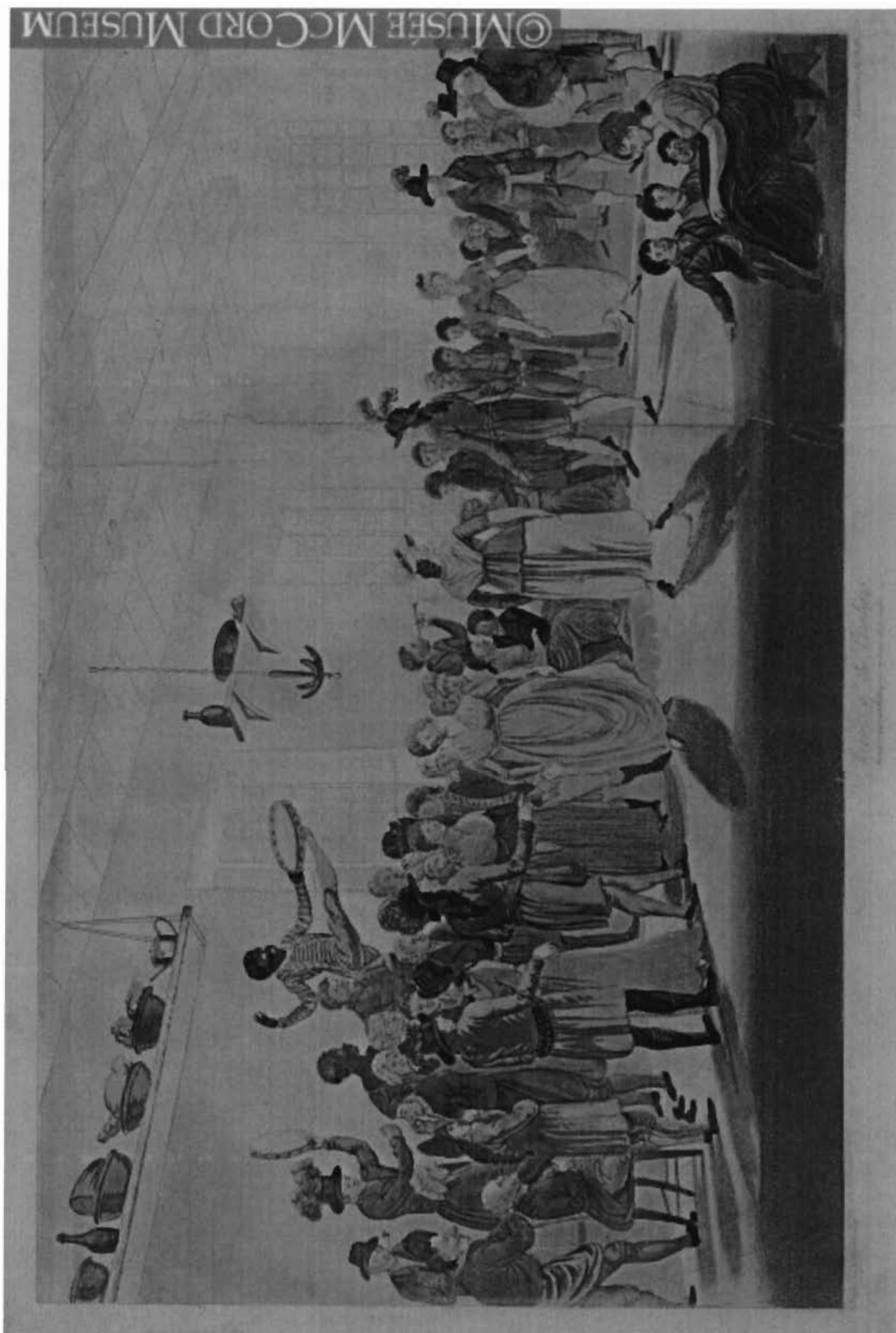


ILLUSTRATION 28.

Georges Heriot. *Le menuet des Canadiens*. 1807. Musée McCord, Montréal. Dans <http://www.mccord-museum.qc.ca/fr/collection/artefacts/M19871>

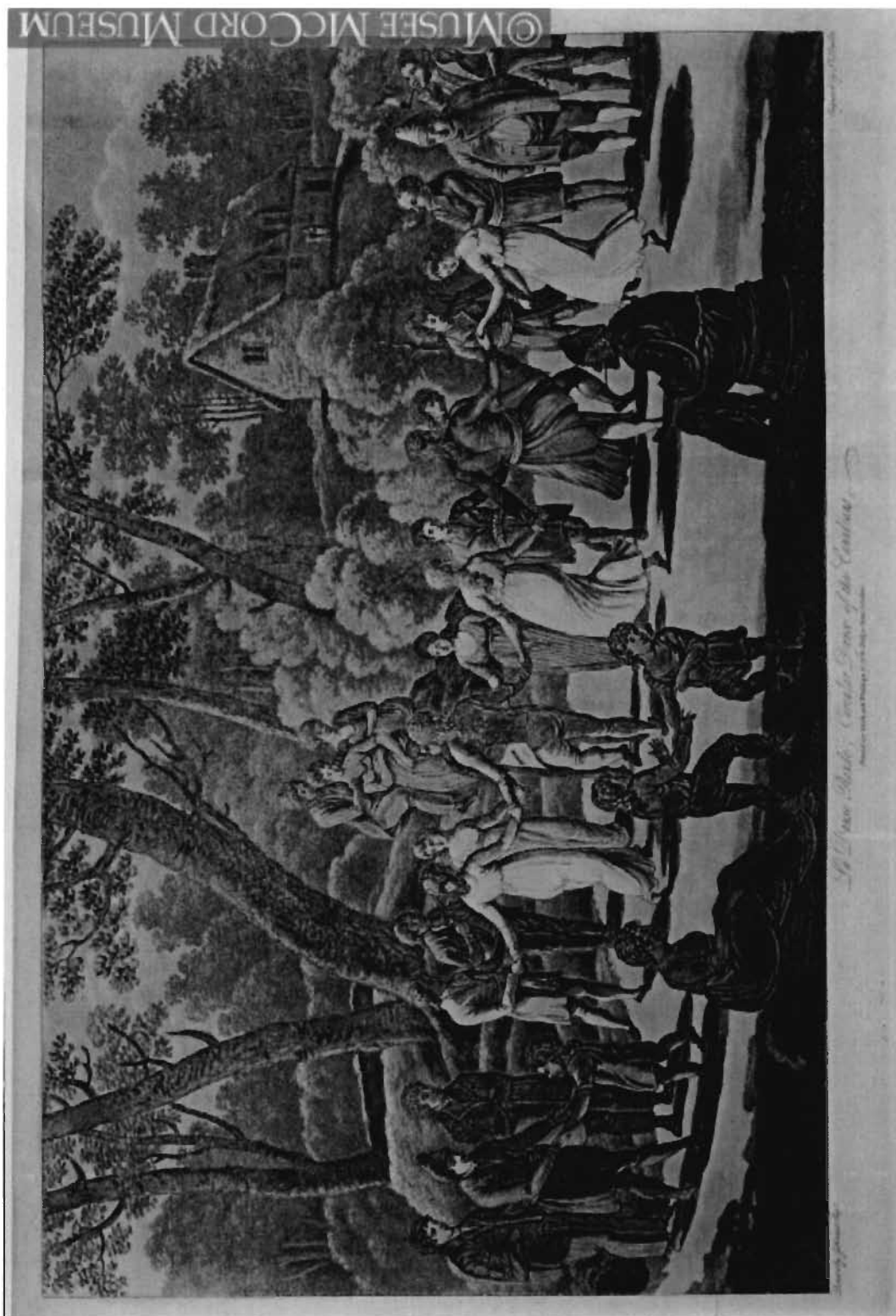


ILLUSTRATION 29.

George Heriot. *La danse ronde, danse circulaire des Canadiens*. 1807. Musée McCord, Montréal. Dans <http://www.mccord-museum.qc.ca/fr/collection/artefacts/M999.27.24>



ILLUSTRATION 30.

J. Young. *Habitants canadiens*. Vers. 1825-1836. Musée McCord, Montréal. Dans <http://www.mccord-museum.qc.ca/scripts/large.php?accessnumber=M21231&zoomify=true&Lang=2&imageID=193723>